

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Jio Berk, illustrant la nouvelle « Le cube ».

7e Année — N° 73 Décembre 1959

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

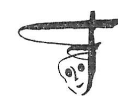
Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.180 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.320 *frs.*)

L'ascension de l'arbre

(*To fell a tree*)

par ROBERT F. YOUNG

Robert Young a un sens tout particulier — et épique — de la nature, comme il l'a montré dans sa mémorable nouvelle « La déesse de granit » *(publiée dans notre numéro* 64*). L'homme primitif peuplait la nature de dieux et de déesses qui incarnaient la forêt, la mer, le tonnerre et le désert. Après sa montagne en forme de femme, l'auteur nous montre ici un arbre gigantesque et les hommes qui le détruisent, et il suggère que, tout au moins sur le plan de la psychologie des profondeurs, les primitifs avaient raison.*



LE PREMIER JOUR

Au moment où la plate-forme élévatrice allait se mettre en marche, Strong la fit pivoter pour tourner le dos au tronc. Moins il verrait l'arbre pendant la phase initiale de l'ascension, mieux cela vaudrait. Mais l'élévatrice qui n'était guère plus qu'un triangle d'acier suspendu à un câble aussi fin qu'un fil, avait repris sa position première avant d'avoir franchi trente mètres. Que cela lui plût ou non, le bûcheron aurait l'arbre sous les yeux du début à la fin de l'opération.

Le tronc, qui se trouvait à cinq mètres de l'homme, évoquait irrésistiblement une falaise ; une falaise convexe et vivante, hérissée de saillies de deux à trois mètres de long, creusée de fissures profondes. Un précipice végétal qui s'épanouissait majestueusement, là-haut, en un vert panache de feuilles.

Strong ne voulait pas regarder vers le sommet mais ses yeux, malgré lui, avaient suivi le jaillissement du tronc. Il baissa brusquement la tête et, pour penser à autre chose, s'intéressa à la place du village qui se rapetissait rapidement et où il pouvait voir la silhouette familière de ses compagnons.

Suhre et Blueskies fumaient leur cigarette du matin, installés sur un antique tumulus funéraire. Strong était déjà trop loin pour distinguer leurs visages mais il imaginait les traits lourds de Suhre probablement figés dans une grimace de dépit obstiné, ceux de Blueskies qui arborait sans doute son « air de bison ». Wright, à trente mètres de l'arbre, manœuvrait le treuil. Il devait avoir sa physionomie de tous les jours, légèrement crispée peut-être, mais empreinte de cet étrange mélange de douceur et de détermination. Une figure de chef, on ne pouvait en douter.

Strong posa les yeux sur les maisons qui entouraient la place. Elles étaient encore plus enchanteresses vues d'en haut. La lumière cuivrée d'Omicron Ceti faisait chanter les mille nuances des toits multicolores et jouait gaiement sur les façades pain d'épice. Pour le moment, les plus proches étaient vides, bien sûr — dans un rayon de trois cents mètres, le village avait été évacué et interdit — mais à les contempler, Strong avait l'impression féerique que des lutins en avaient pris possession à la faveur de la nuit et vaquaient aux soins du ménage en l'absence des villageois.

L'idée l'amusa tant qu'elle dura. Mais elle ne dura pas longtemps : la vue des énormes triqueballes qui se rassemblaient en une longue file au milieu de la place le ramena au sens des réalités.

Derechef, il affronta l'arbre. Le tronc aurait dû s'amincir. S'il l'avait fait, en tout cas, c'était de façon imperceptible. Il ressemblait toujours autant à une falaise et Strong avait plutôt la sensation d'être un alpiniste qu'*un bûcheron.* La première maîtresse branche lui apparut quand il leva la tête : un séquoïa qui aurait poussé perpendiculairement sur la pente verticale d'un Anapurna arborescent !

La voix métallique de Wright résonna dans l'écouteur logé en compagnie de sa minuscule batterie derrière l'oreille de Strong.

— « Pas encore de dryades ? »

D'un coup de langue, le bûcheron enclencha l'émetteur miniature fixé à sa lèvre inférieure.

— « Pas encore. »

— « Si vous en voyez une, prévenez-moi. »

— « Vous pouvez vous brosser ! Le brin que j'ai ramassé quand on a tiré à la courte-paille me donne l'exclusivité des droits attachés à cet arbre, ne l'oubliez pas. Tout ce que je trouverai sera ma propriété ! »

Wright se mit à rire : « Je vous disais cela simplement pour vous rendre service. »

— « Vous êtes bien aimable mais je m'arrangerai tout seul. Quelle est mon altitude ? »

Il y eut une pause. Strong voyait Wright, pas plus grand qu'une cigarette, se pencher sur le tableau indicateur du treuil : « Quarante-neuf mètres. Encore trente-six, et vous serez au niveau de la première flèche. Comment vous sentez-vous ? »

— « Ça va. »

— « Prévenez-moi si vous avez le plus petit ennui. »

— « Entendu. »

Strong coupa le contact.

Il faisait de plus en plus noir. Non : de plus en plus vert. A mesure que s'élevait la plate-forme, la lumière que filtraient parcimonieusement les couches sans nombre de feuilles superposées devenait diffuse, chlorotique et blême.

Sentant venir le trac du bûcheron, Strong opposa à la montée de la peur l'antidote qu'on lui avait enseigné à l'Ecole de l'Arbre. C'était simple :

il fallait penser à autre chose. A n'importe quoi. Il décida de faire l'inventaire du matériel fixé à l'élévatrice : les coins, les rations d'arbre, les couvertures, la tente, le bloc chauffant, la masselotte, le lance-fil, le tranchoir, la trousse de première urgence, la ceinture de monte, la balancine, le guide-branche (dont seul le bout d'arrimage était accroché à la plate-forme : le câble, lové au pied de l'arbre, se dévidait automatiquement), l'unité Timken, les étriers, la gourde...

Cette récapitulation le conduisit jusqu'aux premiers rameaux. Strong s'était attendu à ce que les feuilles soient immenses : or, fines et délicates, elles rappelaient celles, ravissantes, des érables à sucre qui jadis avaient prospéré sur la Terre. Lorsqu'il arriva en face de la flèche, il fut accueilli par un chœur de jacassements hideux ; c'était une troupe de hahahas qui volèrent en cercle autour de lui en l'observant cyniquement de leurs petits yeux en demi-lune avant de prendre leur essor et de se perdre dans les hautes branches.

La flèche ?... Un piton arraché à une chaîne de montagnes et resté en suspens au-dessus du village ! Chacun de ses rameaux constituait à lui seul un arbre véritable capable d'écraser au moins une de ces maisons si chères au cœur des colons. Pourquoi, se demanda Strong pour la douzième fois, pourquoi les premiers habitants du continent principal d'Omicron Ceti 18 avaient-ils construit leurs villages au pied de ces monstres végétaux ? Dans son rapport, l'Equipe de Reconnaissance affirmait que les indigènes, en dépit de leurs talents de bâtisseurs, étaient en réalité tout à fait primitifs. Pourtant, même si c'était le cas, ils auraient dû comprendre que ces arbres démesurés représentaient une menace permanente, en particulier quand sévissaient les tempêtes électriques. Et surtout, ils auraient dû s'apercevoir que l'ombre entretenait l'humidité et que l'humidité était le fourrier de la décadence.

Ils ne s'en étaient pas rendu compte, c'était visible : car, de tous leurs villages, celui-là était le seul à ne pas avoir pourri, à ne pas s'être métamorphosé en un fétide amas de détritus, de même que, pour autant qu'on le sache, cet arbre était le seul à ne pas avoir contracté la maladie qui, supposait-on, était responsable de l'étiolement et de la mort de ses congénères.

La Reconnaissance prétendait que les naturels avaient élevé leurs villages près des arbres parce qu'ils considéraient ceux-ci comme des symboles religieux. Cette affirmation, corroborée par le fait que les autochtones avaient émigré en masse vers les déserts du nord et s'étaient rassemblés dans les cavernes funéraires pour y mourir quand les arbres avaient commencé à périr, Strong avait toutefois du mal à l'admettre. A en juger par l'architecture, cette race était douée de sens pratique autant que de sens artistique : que des gens pratiques se soient suicidés en bloc parce qu'il se trouvait que leurs symboles religieux étaient susceptibles de tomber malades, voilà qui paraissait peu plausible. Et Strong qui avait défriché pas mal de planètes nouvelles avait vu en bien des occasions la Reconnaissance se tromper lourdement.

*
* *

Le feuillage, à présent, l'environnait de toutes parts. C'était un autre monde, un monde trouble, un monde d'or vert ponctué de fleurs, ayant pour seuls habitants les hahahas et les insectes dont ils se régalaient. De temps à autre, l'homme distinguait dans les trouées un fragment de la place du village mais à cela se bornait tout son horizon.

Quand il fut arrivé à environ cinq mètres de la flèche, il demanda à Wright d'interrompre son ascension. Alors, détachant son lance-fil, il imprima un mouvement de va-et-vient à la plate-forme. Il avait repéré une flèche à vingt-cinq mètres de lui. Lorsque la plate-forme atteignit son élongation maxima, il visa et appuya sur la détente.

Comme un fil de soie que crache une araignée, le léger câble s'élança vers la maîtresse branche et son bout lesté retomba à portée de la main de Strong. Celui-ci n'eut plus alors qu'à l'empoigner et à presser fortement l'extrémité du nouveau câble contre la pointe de l'élévatrice jusqu'à ce que ses fibres microscopiques se soient « enracinées » à même l'acier. Finalement, il accentua l'oscillation de la plate-forme pour attraper le câble original relié au treuil et réalisa par simple pression une épissure entre les deux câbles. L'opération terminée, il donna à Wright le signal de reprendre la manœuvre du treuil. L'unité Timken formant l'armature extérieure du filin ultra-mince commença de s'enrouler autour de la « nouvelle » flèche et la plate-forme reprit son ascension tandis que Strong, commodément maintenu par sa ceinture de sécurité, allumait une cigarette.

Ce fut alors qu'il vit la dryade.

Ou qu'il crut la voir.

Il n'y avait qu'un ennui : les dryades faisaient partie de l'arsenal traditionnel de blagues qui naissent parmi les hommes qui n'ont de rapports avec les femmes en chair et en os que pendant les brefs intervalles séparant deux missions.

On se dit : je n'y crois pas. Quel que soit l'arbre, quelle que soit la planète, jamais, au grand jamais, je ne verrai surgir d'entre les feuilles une aimable lutine qui viendra se jeter dans mes bras impatients. Pourtant, on a beau se répéter que pareille chose ne se produira jamais, quelque part dans les provinces ténébreuses du cerveau, où le sens commun ne s'est jamais aventuré, on n'arrête pas de se demander : est-ce que cela ne peut vraiment pas arriver un jour ?

Tout au long du voyage qui les avait menés de la Terre jusqu'à cette planète, sur la route qui, du port spatial, les avait conduits au village, ils n'avaient cessé de ressasser la vieille plaisanterie. A en croire Suhre, Blueskies, Wright... et Strong lui-même, il y avait au moins une dryade sur Omicron Ceti 18 : elle habitait le dernier arbre géant de la planète. Et on allait l'attraper !

Très bien, se dit Strong. Tu l'as vue. Maintenant, il s'agit de lui mettre la main dessus.

La vision n'avait duré que le temps d'un éclair — une forme suggérée — quelques courbes, un jeu de couleurs, une blondeur : rien de plus — et comme l'image se défaisait sur sa rétine, sa conviction s'émoussait. Lorsque

la plate-forme atteignit le berceau de verdure où il avait cru l'apercevoir, il était sûr et certain qu'il ne trouverait rien.

Elle n'y était pas.

Il remarqua que ses mains tremblaient et s'efforça de se maîtriser. Ridicule de s'exciter pour un capricieux reflet de soleil sur les feuilles !

A 145 mètres, il crut la voir à nouveau.

Il venait de faire vérifier son altitude par Wright et son regard s'était arrêté par hasard sur le tronc. Elle était étendue à même l'écorce, ses longues jambes enserrant la branche au niveau de laquelle il arrivait : un corps délié, un visage de farfadet surmonté d'une chevelure dorée. Elle était à peine à plus de cinq mètres de lui.

— « Stop, » fit-il d'une voix sourde à l'intention de Wright. Lorsque la plate-forme fut immobile, il déboucla sa ceinture de sécurité et s'engagea sur la flèche. La dryade ne fit pas un mouvement.

Doucement, il s'approcha. Elle ne bougea pas davantage. Il se frotta les yeux pour chasser cette image, souhaitant à demi qu'elle n'en fît rien. La dryade était toujours à la même place, adossée au tronc. Immobile comme une statue. Elle était vêtue d'une courte tunique de feuilles tressées maintenue à l'épaule et était chaussée de délicates sandales, de feuilles également, lacées à mi-mollet. Strong commença à se demander si elle n'était pas réelle. Brusquement, elle disparut.

En un clin d'œil : il n'y a pas d'autre mot. Elle ne s'éloigna pas, ne courut pas, ne s'envola pas : elle se dissipa au sens strict du terme. Elle était là — et la seconde suivante elle n'y était plus.

Strong ne fit pas un geste. L'effort qu'il avait accompli pour gagner la flèche et s'y aventurer était négligeable : pourtant, il était en eau. La sueur ruisselait le long de ses joues, de son front, de son cou ; il la sentait glisser sur sa poitrine et sur son dos ; sa chemise d'arbre était moite. Il se tamponna le visage avec son mouchoir et fit un pas en arrière. Puis un autre.

La dryade ne se rematérialisa pas. A la place où elle s'était tenue, il n'y avait qu'un bouquet de feuilles, une trouée de soleil.

La voix de Wright vibra dans le récepteur.

— « Tout va bien ? »

Strong marqua une hésitation.

— « Tout va bien, » finit-il par répondre.

— « Alors, qu'est-ce que vous en dites ? »

— « Elle... »

Il s'interrompit juste à temps : c'était à l'arbre que Wright songeait. Le bûcheron s'essuya à nouveau le visage.

— « Il est grand, » fit-il quand il fut sûr que sa voix ne le trahirait pas. « Rudement grand. »

— « On l'aura quand même. On en a déjà eu de grands. »

— « Aussi grands ? Sûrement pas. »

— « Cela ne nous empêchera pas de l'avoir. »

— « C'est moi qui l'aurai. »

Wright s'esclaffa.

— « Bien sûr ! Mais nous serons quand même là pour vous donner la main à toutes fins utiles... Paré pour remettre ça ? »

— « Une minute. »

Strong revint précipitamment à la plate-forme.

— « Allons-y ! » lança-t-il.

*
* *

Il lui fallut utiliser le lance-fil au niveau 150 mètres, puis à 175. Au niveau 195, le feuillage s'éclaircit momentanément et il put faire une giclée de plus de quarante-cinq mètres. Alors, s'installant confortablement, il se laissa aller à profiter de la promenade.

Aux environs de 200 mètres, il déposa sur une large flèche sa tente d'arbre, ses couvertures et son bloc chauffant. On bivouaquait toujours mieux sur les grosses branches. De temps en temps, il apercevait le village et, au-delà, les champs chimiquement enrichis qui s'étendaient jusqu'aux limites de l'horizon : tiges rases et chaumes dorés, minuscules meules de blé frais coupé (une variété endémique qui n'avait sa pareille nulle part en galaxie). Quand l'été viendrait, ce serait le jusant et les colons récolteraient encore une de ces moissons fabuleuses qui faisaient d'eux des milliardaires en l'espace d'une génération. Il distinguait de petits points : c'étaient les femmes qui bricolaient au fond de leurs jardins ; et, dans les rues, des sortes de hannetons qui étaient les gyrautos. Dans les piscines (chaque pâté de maisons avait la sienne) il voyait nager des enfants qui ne lui paraissaient pas plus gros que des têtards. Une seule chose manquait au tableau : la vue d'un peintre badigeonnant les murs, d'un couvreur réparant un toit. Il y avait une bonne raison à cela : ces maisons-là ne se dégradaient jamais.

En tout cas, cela ne leur était encore jamais arrivé.

Le bois dont elles étaient construites était unique. Strong n'avait pénétré que dans un seul de ces édifices, l'église indigène — que les colons avaient convertie en hôtel — mais le propriétaire, qui était également le maire du village, lui avait assuré que son établissement était le pendant exact de tous les autres bâtiments, à ceci près qu'il était plus grand et mieux décoré. Jamais Strong n'avait vu travail si irréprochable, lambrissage si parfait. Tout était merveilleusement équilibré, au point qu'il était impossible de distinguer le sous-œuvre du plancher, l'infrastructure des murs. Les parois se confondaient avec les fenêtres qui ne se séparaient pas d'elles. Les escaliers ne se bornaient pas à descendre : c'étaient des plans ondoyants et veinés. Et la lumière artificielle émanait de la matière même du bois.

La Reconnaissance, lorsqu'elle avait classé les autochtones comme primitifs, avait fondé ses conclusions pour une large part — et de façon assez stupide, selon Strong — sur le fait qu'ils n'avaient appris à utiliser le métal que très tardivement. Mais l'ardent désir des colons de sauvegarder le dernier village (ce qu'avait autorisé le Service des Terres Galactiques) indiquait que les miracles accomplis par les indigènes avec le bois faisaient plus que compenser ceux qu'ils n'avaient pu réaliser avec le fer et le bronze.

Après s'être encore trois fois servi du lance-fil, Strong abandonna sa plate-forme. Debout sur la branche précédant immédiatement celle qu'il

avait crochée pour la dernière fois, il boucla sa ceinture de sécurité et se munit de tout ce dont il aurait besoin pour son bivouac.

Son altitude était présentement voisine de 300 mètres ; le fût de l'arbre, aminci maintenant, avait le diamètre des ormes américains dont l'espèce était depuis longtemps éteinte. Il se dirigea vers le tronc, donna à la balancine la position de sécurité et transfila le cordage pour la position de « marche ». Alors, faisant un angle de 45°, il contourna le tronc afin de trouver un emplacement d'où il pourrait inspecter les branches surplombantes.

Il repéra une fourche centrale, quelque cinquante mètres plus haut, qui conviendrait parfaitement à assurer le hauban de soutien. Il fit une boucle à l'extrémité du cordage, l'enroula en se réservant une trentaine de pieds de mou et le lança. La corde chevaucha la fourche et le brin libre retomba à portée de main. Strong n'eut plus, une fois détachée sa sécurité, qu'à grimper en rappel jusqu'à la fourche. La faible gravité d'Omicron Ceti 18 avait réduit les quatre-vingts kilos qu'il accusait sur terre à soixante-dix à peine : il n'était même pas essoufflé après cette escalade.

Ayant averti Wright, il s'installa commodément. De sa place, il ne pouvait voir ce qui se passait au sol mais il savait que Wright dirigeait les opérations de déplacement du treuil, l'implant de nouveaux crapauds de retenue, la substitution des câbles. Le filin de remontée, inutile pour le moment, serait fixé à la base du tronc par des étriers. A une quarantaine de mètres au-dessus de sa tête, Strong découvrit l'emplacement idéal d'où il aurait un excellent accès à son « chantier » : vingt-cinq mètres de fût. Au-dessus, c'était le houppier dont les branches dépassaient la limite des trente mètres, longueur maximum qu'avait déterminée Wright.

Il lança la corde et fixa la balancine. Le manuel d'instruction qu'on vous distribue à l'Ecole de l'Arbre est très disert sur le chapitre de la balancine : il vous parle du nœud de cabestan fait sur le brin le plus court qui fait office de siège et du nœud d'anguille exécuté sur le brin long qui vous donne de la manœuvrabilité. Il est très loquace aussi en ce qui concerne la technique, vous indique comment descendre en faisant porter votre poids sur la balancine et en exerçant une pression sur le nœud ; il vous enseigne à laisser filer du mou quand on a atteint un étage supérieur. Si l'on sait s'en servir, dit le manuel, votre balancine est votre meilleure amie.

Strong s'accorda dix minutes de répit. Bien calé dans la fourche, il essaya de fermer les yeux. Mais ils étaient pleins de soleil. De soleil, de feuilles, de fleurs, de morceaux de ciel au bleu éclatant. La balancine oscillait au souffle de la brise matinale comme une liane d'argent. La fourche était à plus de trois cents mètres du sol.

C'était un chiffre difficile à avaler. Strong était déjà monté sur bien des arbres de bonne taille. Certains qui mesuraient cent cinquante mètres. Mais à côté de celui-ci, ils faisaient piètre figure.

Trois cents mètres !

Cela conférait une signification particulière à la balancine. Il tendit la main vers elle, en caressa la surface striée. Presque sans l'avoir voulu, il

se mit à monter. D'abord à la seule force du poignet, puis en enlaçant la corde de ses jambes. Il montait, grisé par l'effort ; son sang roulait, brûlant, dans ses veines ; tous ses sens chantaient. Il montait. Sans hâte. En confiance. Il atteignit l'enfourchure, fit un rétablissement et leva les yeux.

A trois mètres, l'arbre bifurquait pour la dernière fois. Il pressa sur les ergots minuscules qui faisaient saillir les crampons logés dans la tige de ses bottes d'arbre et se mit debout, la main posée sur l'écorce grise. A ce niveau, le fût avait moins de trente centimètres de diamètre ; il était doux comme une gorge de femme. Strong leva le pied droit et le rabattit avec force ; les crampons mordirent profondément dans le bois. Faisant porter touts son poids à droite, il leva l'autre pied et planta le second crampon.

Il commença l'ascension.

Inutile d'ouvrir les yeux : on sait quand on approche du faîte d'un arbre. De n'importe quel arbre. Le balancement s'accentue, le tronc se fait plus mince sous la paume, le soleil est plus chaud dans le feuillage qui se clairsème et le cœur bat de plus en plus vite.

Lorsqu'il eut gagné l'embranchure finale, Strong s'installa à califourchon et contempla l'univers qu'il dominait.

L'arbre, vu d'ici, ressemblait encore plus à un nuage, un immense nuage qui obscurcissait presque tout le village, dont seules les maisons situées au-delà des dentelures de l'ombre portée étaient visibles. A perte de vue, s'étalait ce que Strong appelait en lui-même le « Grand Océan du Blé ». « Archipel » aurait mieux convenu car, où que se portât la vue, surgissaient des îles. « Iles », les villages pourris, tantôt surmontés d'un arbre mort planté comme un phare étique, tantôt recouverts par les débris d'un autre arbre. « Iles », les silos d'acier indestructible. « Iles », les hangars édifiés avec le même matériel où étaient entreposées les hélico-semeuses et les batteuses ultra-légères que les colons avaient obtenues du Service des Terres Galactiques.

A proximité du village, il y avait d'autres « îles », plus petites : l'usine de traitement des déchets, l'incinérateur, le crématoire. Et — c'était là un « îlot » tout récent — la scierie sur laquelle les colons comptaient pour récupérer le bois de l'arbre.

En un sens, cet arbre équivalait à une moisson : le bois était cher sur Omicron Ceti 18, presque aussi cher que sur la Terre. Mais il leur coûterait gros ! Si l'on songeait à la somme rondelette qu'ils avaient dû verser à la « Compagnie des Tueurs d'Arbres » pour faire exécuter le travail !

Strong éclata de rire. Il n'éprouvait guère de sympathie pour les colons. Il savait aussi bien que Blueskies comment ils arrangeaient la terre et à quoi ressemblerait Omicron Ceti 18 dans cinquante ans. Parfois, même, il haïssait les colons.

Mais pour le moment, il n'était pas facile de les haïr. Pas seulement eux : il est difficile de haïr quiconque quand le vent du matin fait claquer votre chemise d'arbre, quand le soleil du matin vous caresse les joues, quand l'azur immense vous entoure, quand le monde entier est offert à vos pieds.

La cigarette grillée au faîte du monde sous un soleil étranger, dans un vent étranger, la cigarette du matin fleurait bon. Strong la fuma jusqu'au bout puis écrasa le mégot sur sa botte.

Quand il regarda sa main, il vit que son pouce et son index étaient tachés de sang.

Tout d'abord il pensa qu'il s'était coupé ; mais lorsqu'il se fut essuyé, il ne trouva nulle trace de coupure ; ni même d'égratignure. Il plissa le front. Se serait-il blessé au pied ? Il se pencha : la tige de sa botte était rouge ; ses crampons dégouttaient de sang. Il se courba davantage et vit alors le sillage écarlate que les crampons avaient laissé sur le tronc gris et lisse. Alors il comprit que ce sang n'était pas le sien.

C'était celui de l'arbre.

***

Les feuilles frémissaient de soleil et de vent. Le tronc se balançait paresseusement d'avant en arrière. D'avant en arrière. D'avant en arrière.

De la sève !

Il avait tout d'abord pensé qu'il n'arriverait jamais à lui donner son nom, que celui de son faux synonyme prévaudrait une fois pour toutes dans son esprit.

De la sève...

Rien n'oblige la sève à être transparente. Si elle contient les pigments voulus, elle peut avoir n'importe quelle couleur. Elle peut être violette. Verte. Marron. Bleue. Rouge...

Rouge-sang...

Ce n'est pas parce que les arbres ordinaires présentent certaines caractéristiques que celui-là devait forcément avoir les mêmes. Aucune loi ne stipule que le suc de l'arbre doive absolument être incolore.

Il commençait à se remettre. De la sève rouge ! Faudra que je raconte ça à Wright, se dit-il.

Mais quand, un peu plus tard, Wright établit le contact, il n'en souffla mot.

— « Vous êtes prêt ? » lui demanda-t-il.

— « Non... non, pas tout à fait. Je me livre à une petite reconnaissance. »

— « On dirait que c'est votre occupation favorite, ce matin. »

— « En un sens, oui. »

— « Si vous avez décidé de monopoliser les dryades, je me garderai de m'immiscer dans vos affaires. Je vous ai appelé pour vous prévenir que nous allons faire la pause, histoire de casser la croûte. Je vous suggère de prendre exemple sur nous. »

— « Bonne idée. »

Toutefois, il n'en fit rien. Il avait ses rations d'arbre dans la poche. Mais l'appétit lui manquait. Il préféra s'installer commodément au creux de la fourche et allumer une cigarette. Après quoi, il descendit jusqu'à la balancine. Il dut s'essuyer les mains avec son mouchoir : elles étaient pleines de sève.

Il se prépara à attaquer son premier ébranchage : une flèche de trente mètres, large à son point d'insertion mais qui allait en s'amincissant. Aux deux tiers de sa longueur, Strong planta les étriers qui s'enfonceraient solidement dans le bois quand le hauban de soutien se tendrait.

L'action eut un effet calmant sur lui et quand il enclencha son émetteur d'un coup de langue, il avait recouvré tout son sang-froid. Automatiquement, il s'adressa à Wright en employant le style plaisamment ampoulé devenu presque traditionnel dans les communications arbre-sol.

— « A votre disposition, Mr. Wright. »

— « Vous n'êtes pas partisan des longs répits, semble-t-il, Mr. Strong. »

— « Pas quand un arbre de cette taille me regarde dans le blanc des yeux. »

— « Je prends le treuil. Prévenez-moi quand il n'y aura plus de mou. »

— « Parfaitement, Mr. Wright. »

Le filin ne tarda pas à prendre une forme connexe. Son arc s'aplatit, devint une ligne droite. La flèche trembla, craqua...

— « Nous y sommes, Mr. Wright. »

Strong regagna la balancine et descendit un peu. Quand il fut juste sous la flèche, il sortit le tranchoir en forme de pistolet, le régla pour une portée de trois mètres et dirigea le faisceau vers la base de la maîtresse branche. Au moment où il allait presser la détente, il perçut du coin de l'œil un mouvement de formes et de couleurs. Au milieu des rameaux qui se balançaient sur le fond du ciel, il vit la dryade.

*
* *

— « Nous attendons le signal, Mr. Strong. »

Strong avala péniblement sa salive et essuya de sa manche la sueur qui lui coulait dans ses yeux. Il voyait toujours la dryade.

Elle était à moitié assise, à moitié allongée sur un rameau trop petit pour supporter son poids et son costume se confondait si parfaitement avec le feuillage que, n'eût été son visage d'elfe, ses membres vermeils et les ondulations blondes de sa chevelure, il aurait juré que ce n'était qu'une illusion ; il n'était d'ailleurs pas loin de le croire : son visage aurait pu n'être qu'une fleur fraîchement éclose, ses membres auraient pu n'être que des linéaments d'or perçant parmi les feuilles et ses cheveux, une tache de soleil.

Il se frotta encore les yeux. La dryade refusait de disparaître. Il lui adressa un signe de la main avec l'impression de se conduire comme un imbécile ; elle ne fit pas un mouvement. Il réitéra son geste, se sentant de plus en plus ridicule. « Fiche-moi le camp, » lui lança-t-il après avoir éteint son émetteur d'un coup de langue. Elle ne prêta aucune attention à cet ordre.

— « Vous avez un pépin, Strong ? » L'impatience de Wright se trahissait dans le ton de sa voix et dans le fait qu'il avait abandonné le « Mr. Strong » parodique.

Allons, se dit Strong, tu as grimpé sur des centaines d'arbres et tu n'as

jamais rencontré la moindre dryade. Pas la moindre. Les dryades, cela n'existe pas. Il n'y en a jamais eu. Il n'y en aura jamais. Ni dans cet arbre ni dans un autre. Et il n'y a pas plus de dryade sur cette branche que de champagne dans ta gourde.

Il se contraignit à abaisser son regard vers le tranchoir toujours en batterie, à appuyer sur la détente. Une fente s'ouvrit dans le bois et il crut éprouver la douleur de l'arbre.

« Remontez, » dit-il. Le hauban vibra en se tendant. La branche gémit. « Remontez, » répéta-t-il. Cette fois, la flèche se redressa nettement. « Maintenez comme cela, Mr. Wright. » L'invisible rayon du tranchoir mordait doucement le bois, gelant centimètre par centimètre la structure moléculaire de ses tissus. La flèche s'agitait de haut en bas en se détachant du tronc. Bientôt elle pendit parallèlement au fût, prête à être descendue.

— « Larguez, Mr. Wright ! »

— « Parfaitement, Mr. Strong. »

Il coupa les branches secondaires qui auraient pu gêner la flèche au passage et quand celle-ci fila devant ses yeux, il la scruta avec attention. Mais il n'aperçut pas l'ombre d'une dryade.

Ses mains tremblaient encore. Et leur tremblement ne fit que s'accentuer quand il vit le moignon : le tranchoir l'avait congelé mais maintenant que le soleil dardait en plein sur lui, le sang suintait de la blessure.

Non ! Non, ce n'était pas du sang ! C'était de la sève ! De la sève rouge ! Bon Dieu, mais qu'est-ce qui lui prenait, aujourd'hui ?

— « Nous l'avons, Mr. Strong. Je vous renvoie le hauban, » fit soudain la voix de Wright qui ajouta d'un ton surpris : « Vous êtes-vous coupé, Tom ? »

— « Non. C'est la sève. »

— « La sève ! Ça alors ! » Après un silence il reprit : « Suhre la trouve rose, mais Blueskies la voit écarlate. Quelle est votre opinion, Strong ? »

— « On dirait du sang. »

Il passa de l'autre côté du tronc et, en attendant que le hauban lui soit renvoyé, il examina de près la flèche suivante. Nulle dryade ne se cachait parmi ses rameaux.

Quand le moment de se remettre à l'œuvre arriva, un peu de son assurance lui était revenue et il avait presque oublié cette histoire de « sang ». Lorsque la seconde flèche prit à son tour la direction du sol, la vue du « sang » qui ruisselait du moignon le bouleversa encore mais moins que la première fois : il commençait à en prendre son parti.

Il expédia rapidement les quatre maîtresses branches suivantes. La chance était avec lui : aucune ne s'accrocha en route. Il faut, en effet, de la chance quand on élague un arbre en commençant par le sommet. C'était d'ailleurs là une méthode qu'on n'employait qu'à titre exceptionnel : quand la présence de maisons dans le voisinage immédiat des basses branches, qui sont aussi les plus longues — et c'était précisément le cas — exigeait des précautions particulières.

Huit flèches tombèrent avant qu'on déplaçât le treuil et Strong en descendit encore un nombre égal ensuite. Une excellente performance.

L'heure vint d'interrompre le travail et Wright fit au bûcheron l'offre traditionnelle :

— « Voulez-vous descendre pour la nuit ? »

Proposition qui fut suivie de la réponse, non moins traditionnelle :

— « Vous pouvez aller vous faire voir ! »

— « La coutume de ne pas quitter l'arbre avant qu'il ne soit achevé ne s'applique pas pour un spécimen de cette taille. »

— « Tiens donc ! Cela ne change rien. Qu'y a-t-il au menu ? »

— « Le maire vous a préparé un repas spécial. Je vous l'envoie. Nous passerons la nuit à l'hôtel mais je ne quitterai pas mes récepteurs auriculaires au cas où vous auriez besoin de quelque chose. »

Le maire n'arriva qu'une demi-heure plus tard mais le plat qu'il apportait justifiait amplement l'attente que Strong avait meublée en installant sa tente. Il dîna confortablement. Le soleil se coucha. Les hahahas dont le vol striait d'écarlate les frondaisons saluaient la fin du jour de leurs rauques glapissements. L'air se refraîchissait et, la dernière bouchée avalée, Strong alluma son bloc-chauffant. Les constructeurs de ces appareils se souciaient autant du confort moral des campeurs que de leur bien-être physique. Le bloc de Strong avait l'apparence d'un feu de camp ; il suffisait de tourner un bouton pour qu'il émette une lueur artificielle jaune, orange ou rouge-cerise. Ce fut sur cette dernière que se porta le choix du bûcheron et la joyeuse chaleur que dispensaient les petites batteries atomiques de l'engin parvint à atténuer dans une certaine mesure l'impression de solitude qui étreignait le cœur de Strong.

Les lunes (Omicron Ceti 18 en possédait trois) se levèrent, faisant naître des reflets éternellement changeants sur les feuilles, les branches et les fleurs, apaisant jeu de lumière et d'ombre. L'arbre se para d'une grâce nouvelle. Les hahahas s'étaient cachés pour la nuit. Pas un crissement d'insecte. Le calme était absolu.

***

Le froid tombait rapidement. Quand Strong put voir son haleine se transformer en vapeur au sortir de sa bouche, il se réfugia sous sa tente. Son « feu de camp » scintillant devant l'ouverture triangulaire, il resta immobile, jambes croisées, solitaire, dans la clarté rougeoyante. La fatigue était lourde. Devant lui, la flèche allongeait au loin sa splendeur opaline et les feuilles ponctuées d'argent demeuraient figées dans la nuit que nul souffle de vent ne brassait.

Il ne la vit d'abord que partiellement : une jambe fine à la luisance de métal, la douceur satinée d'un bras ; la nuit était sa tunique, une éclaboussure d'argent son visage. Puis les fragments s'assemblèrent : elle fut là, mince et pâle, adorable, émergeant des ombres pour s'asseoir devant le feu. Strong distinguait cette fois parfaitement sa figure minuscule, féerique, où brillaient des yeux d'oiseau bleu.

Longtemps ils restèrent muets de part et d'autre du feu, seuls au cœur de la nuit d'argent, de silence et d'ombre. Enfin, l'homme parla :

— « *Vous étiez bien sur la branche, n'est-ce pas ? Et c'était encore vous qui vous tapissiez dans le feuillage ?* »

— « *En un sens,* » répondit-elle. « *En un sens, oui... Pourquoi les Terriens assassinent-ils les arbres ?* »

Il réfléchit à la question.

— « *Pour bien des raisons. Cela dépend. Un Blueskies les tue, parce que, ce faisant, il peut donner libre cours à quelques vieux instincts raciaux dont l'homme blanc n'est pas encore parvenu à se débarrasser. La haine de ce qui est grand, par exemple. Et pourtant, si vous êtes Blueskies, pendant que vous les abattez, votre âme de Peau-Rouge se tord de rage et vous vous détestez vous-même parce que vous faites aux autres terres exactement ce que l'homme blanc a fait à la votre... Et si vous êtes Suhre, vous tuez les arbres parce que vous êtes né avec l'âme d'un gorille ; parce qu'en les tuant vous vous accomplissez, comme un peintre s'accomplit en peignant, un romancier en écrivant, un musicien en composant.* »

— « *Et lorsque l'on est... vous ?* »

Il se rendit compte qu'il ne pouvait pas mentir.

— « *Alors, on les tue parce qu'on est toujours un petit garçon. On les tue parce qu'on désire que les gens ordinaires vous rendent un culte, vous tapent dans le dos et vous payent à boire. Parce qu'on aime que les filles vous tournent autour et vous regardent dans la rue. On les tue parce que des hommes perspicaces, comme les dirigeants de la Société des Tueurs d'Arbres, connaissant votre puérilité qui est celle de centaines d'autres, vous dupent en vous donnant un élégant uniforme vert, en vous envoyant à l'Ecole de l'Arbre, en vous insufflant une fausse tradition, en conservant en honneur des méthodes primitives parce que ces méthodes primitives donnent à ceux qui vous regardent du sol l'impression que vous êtes presque un demi-dieu et vous donnent, à vous, celle d'être presque un homme.* »

— « *Regardez les Terriens,* » dit-elle, « *les petits Terriens qui saccagent le vignoble. Car nos vignobles sont prospères.* »

— « *Vous avez lu cela dans mes pensées. Mais vous vous êtes trompée. Ce n'est pas « Terriens » mais « renards ».* »

— « *Je ne me suis pas trompée : les renards n'ont pas de complexes.* »

— « *Non... vous ne vous êtes pas trompée.* »

— « *Je dois m'en aller, à présent. Il faut que je me prépare pour demain. Vous me trouverez sur chaque branche que vous couperez. Chaque feuille qui tombera sera ma main, chaque fleur qui mourra mon visage.* »

— « *Je suis navré,* » dit-il.

— « *Je le sais. Mais la part de vous-même qui compatit ne vit que la nuit. A chaque aube, elle meurt.* »

— « *Je suis fatigué. Terriblement fatigué. Il faut que je dorme.* »

— « *Eh bien, dormez, petit Terrien. Dormez près de votre petit feu, dans votre petite tente... Allez rejoindre vos joujoux, petit Terrien. Allez vous pelotonner bien au chaud dans votre lit douillet. Allez dormir...* »

LE DEUXIÈME JOUR

Il fut réveillé par le chant des hahahas. Quand il s'extirpa de sa tente, il les vit voleter par les voûtes arborescentes et les vertes travées, rayer les lambeaux de ciel déchiquetés que découpaient les feuilles, filer devant les trouées des ramures où l'aube posait un halo rose.

Debout sur la flèche, il s'étira et l'air frais du matin envahit ses poumons.

— « Qu'y a-t-il pour déjeuner, Mr. Wright ? »

La réponse vint immédiatement :

— « Des crêpes, Mr. Strong. Nous sommes à table pour le moment et nous leur faisons un sort. Mais ne vous inquiétez pas : la femme du maire est en train d'en faire sauter toute une fournée à votre intention. Avez-vous bien dormi ? »

— « Pas mal. »

— « Heureux de vous l'entendre dire. Votre programme est chargé aujourd'hui. Il va vous falloir descendre quelques branches de bonne taille. Avez-vous déjà repéré des dryades ? »

— « Non. Au lieu de vous occuper des dryades, envoyez-moi donc ces crêpes, Mr. Wright. »

— « Parfaitement, Mr. Strong. »

Son déjeuner achevé, il renvoya son matériel de couchage puis regagna par la plate-forme le niveau où il avait interrompu le travail la veille. Quand il eut tout mis en ordre, il s'attaqua à la première branche de la journée. Il en évaluait la longueur à vingt-cinq mètres. Très loin au-dessous de lui, il distinguait les maisons avec leurs arrière-cours et le long de la place, l'interminable file des triqueballes prêts à véhiculer la récolte du jour jusqu'à la scierie.

Ses préparatifs terminés, Strong leva son tranchoir ; son doigt effleura la gâchette.

Je serai sur chaque branche...

Le souvenir de son rêve le submergea, irrésistible. A l'extrémité de la flèche, le vent agitait les ramilles éclaboussées de lumière. Il fut étonné, cette fois, de ne pas voir la dryade.

Après un long moment, son regard revint au point d'attaque de la branche. Derechef, il braqua le tranchoir. *Car chacun tue ce qu'il aime,* se récita-t-il en pressant la détente. *Que tous le sachent.*

— « Amenez, Mr. Wright. »

La flèche descendit. Il passa à la suivante. A l'instant précis où il étudiait la nouvelle pièce, une feuille lui effleura la joue.

On eût dit une main de femme. Il recula, se frottant furieusement le visage.

Ses doigts, quand il les regarda, étaient rouges.

Il ne se rendit pas compte tout de suite qu'ils étaient déjà tachés de sang — non, de sève ! — avant qu'il se fût frotté la figure. Mais il était si troublé que cette constatation ne lui apporta qu'un piètre réconfort. Et ce

fut encore pire lorsqu'il remarqua en vérifiant le hauban de soutien que le « sang » s'écoulait à flot du nouveau moignon.

Pendant un instant de démence, il ne put penser à autre chose qu'à un bras mutilé. Un bras de femme.

Soudain, il prit conscience d'une voix qui résonnait dans son cerveau : « Tom ? Ça va, Tom ? » C'était Wright, évidemment. Et elle venait des écouteurs, pas de son cerveau.

— « Oui ? »

— « Je vous demande si ça va ? »

— « Oui... ça va. »

— « Vous n'êtes pas pressé de répondre ! Je voulais vous prévenir que tout le bois que nous avons envoyé à la scierie jusqu'à maintenant est à moitié pourri. Le directeur vient de m'en avertir. Il craint que nous ne puissions rien récupérer. Alors, faites attention. Assurez-vous que vos points d'appui sont solides. »

— « L'arbre me semble parfaitement sain. »

— « C'est possible, mais ne vous y fiez pas plus qu'il n'est nécessaire. Ce n'est pas la seule anomalie, d'ailleurs. J'ai envoyé plusieurs prélèvements de sève au labo. Il paraît que les échantillons de sève brute — c'est-à-dire la sève qui n'est pas encore passée par les processus de photosynthèse — présentent une concentration inhabituelle d'éléments nutritifs, et les spécimens de sève élaborée possèdent deux fois plus d'hydrates de carbone et d'oxygène qu'un arbre normal, même s'il mesure trois cents mètres, exige pour subvenir à ses besoins. Et ce n'est pas encore tout : aucun des pigments présents ne peut expliquer la couleur insolite de cette sève. Peut-être est-ce notre seule imagination qui nous fait voir du « sang ».

— « A moins que ce ne soit l'arbre lui-même qui nous induise à nous imaginer que nous en voyons. »

Wright s'esclaffa : « Vous flirtez trop avec les dryades, Mr. Strong. Prenez-y garde. »

— « J'y prendrai garde, Mr. Wright. »

Cela allait mieux. Au moins, il n'était plus seul à être troublé par cette histoire de sang. La coupe suivante l'émut beaucoup moins, bien que l'entaille saignât avec profusion.

Soudain, alors qu'il examinait une nouvelle flèche, il sentit quelque chose de mou sous son pied. C'était une fleur tombée du sommet de l'arbre ou d'une branche précédemment descendue. Il la prit entre ses doigts. Elle était écrasée ; sa tige était brisée ; mais la fleur mourante évoquait de façon poignante un visage de femme.

*
* *

Il attaqua l'arbre, espérant que l'action émousserait ses sens.

Il travaillait avec frénésie. La sève giclait sur ses mains, maculait son vêtement mais il se forçait à l'ignorer — comme il se forçait à ignorer les fleurs, les feuilles qui, de temps à autre, effleuraient sa figure. A midi, il était plus bas que la flèche où il avait passé la nuit : au-dessus de lui

s'érigeait à présent près de cent mètres de tronc dénudé. Il fit un rapide calcul : encore plus de cent mètres à ébrancher.

Après un sommaire déjeuner à base de rations d'arbre, il se remit à l'ouvrage. Le soleil tapait dur, maintenant, et Strong regrettait les feuilles qui la veille l'avaient ombragé. Plus il descendait, plus la taille des flèches augmentait et, quoi qu'il en eût, il se sentait impressionné. On a beau savoir que le hauban est incassable, on se sent la bouche sèche quand on voit un câble aussi mince faire ployer pareille masse et la supporter jusqu'au sol.

L'arbre « saignait » toujours davantage. Le « sang » pleuvait sur les basses branches, teintant flèches et rameaux et Strong se mouvait dans un monde pourpre, les doigts tachés d'incarnat, les vêtements maculés de rouge. A plusieurs reprises, il faillit abandonner; mais chaque fois, il se disait que le second désigné par le sort était Suhre. Ce serait lui qui achèverait le travail. L'idée des doigts brutaux de Suhre manœuvrant le tranchoir lui était encore plus insupportable que la vue de tout ce « sang ».

A la fin de la journée, il lui restait moins de soixante mètres à ébrancher.

Il planta sa tente à cent cinquante mètres du faîte et demanda à Wright de lui envoyer de quoi se laver. Alors, il se déshabilla entièrement et se savonna de la tête aux pieds. Quand il se fut essuyé, il nettoya ses vêtements qu'il étendit au-dessus du feu de camp.

Il se sentait mieux. Wright lui expédia son dîner — encore un plat spécialement cuisiné par la femme du maire — qu'il dégusta assis en tailleur, une couverture sur les épaules. Le repas terminé, ses vêtements étaient secs. Il se rhabilla.

Les étoiles apparurent. Il sirota son café tout en fumant. Viendrait-elle, ce soir ?

La fraîche tombait. La première lune se leva, bientôt suivie de ses deux sœurs et sous leur lumière argentée, l'arbre se métamorphosait. Strong voyait la flèche où il était installé comme un des multiples pétales d'une fleur immense. Mais au cœur de la fleur était fiché le tronc, terriblement nu. Cela suffit à dissiper l'illusion.

Pourtant, au lieu de détourner son regard, Strong fixait son œuvre impitoyable, cette caricature d'arbre. Il renversa la tête pour suivre la fuite du fût qui montait, qui montait jusqu'au bouquet terminal dont la masse noire et moirée se découpait contre le ciel comme une chevelure de femme... Une chevelure où était piquée une fleur, une fleur solitaire luisant doucement dans la clarté lunaire.

Il se frotta les yeux. Regarda encore. La fleur était toujours là. Etrange. Différente des autres fleurs. Elle surplombait la plus haute fourche. Celle où il avait pour la première fois vu saigner l'arbre.

La clarté se fit plus intense. Strong tourna la tête vers le hauban, se leva, l'empoigna. Il était doux sous ses doigts.

Il se mit à grimper dans la lumière.

Il monta. Ses biceps se gonflaient. Les pectoraux saillaient sous sa chemise. Il montait dans un rêve féerique.

Les basses branches ne furent plus sous lui qu'une masse confuse et

laiteuse. Il atteignit l'enfourchure où était fixée la balancine dont il libéra la corde qu'il enroula autour de son épaule. Il n'éprouvait aucune fatigue. Son souffle était régulier. Ce ne fut qu'en atteignant l'embranchement où était arrimé le hauban qu'il sentit la lassitude alourdir ses membres et son souffle se raccourcir.

Il continua.

Un étau lui comprimait la poitrine. Ses muscles noués étaient parcourus de douleurs lancinantes. Il dégagea ses crampons et se mit à faire l'ascension de la dernière partie du tronc. Il arriva à l'ultime enfourchure de la cime.

Elle était là, assise sur un rameau.

La fleur, c'était son visage.

***

Elle lui fit une place près d'elle. Il s'assit. Très loin, là-bas, l'arbre était une gigantesque ombrelle aux abords déchiquetés, semés de gouttes multicolores ; c'étaient les feux du village.

Elle était plus mince que la veille. Plus pâle. Et il y avait de la tristesse dans ses yeux.

— « *Vous avez essayé de me tuer, n'est-ce pas ?* » dit-il lorsque le souffle lui fut revenu. « *Vous ne pensiez pas que je réussirais à grimper jusqu'ici.* »

— « *Je savais que vous y parviendriez. C'est demain que je vous tuerai. Pas ce soir.* »

— « *De quelle façon ?* »

— « *Je... Je l'ignore encore.* »

— « *Pourquoi vouloir me tuer ? Il y a d'autres arbres. Peut-être pas ici. Mais ailleurs.* »

— « *Pour moi, il n'en existe qu'un.* »

— « *Nous parlons toujours des dryades pour rire. Moi comme les autres. C'est drôle : pas un seul d'entre nous ne s'est encore avisé que si les dryades existaient, nous serions, de tous les habitants de la galaxie, ceux qu'elles devraient logiquement haïr.* »

— « *Vous ne comprenez pas.* »

— « *Mais si ! Je sais ce que je ressentirais si j'avais un foyer et que quelqu'un surgisse et le jette bas.* »

— « *Ce n'est pas du tout cela.* »

— « *Alors, qu'est-ce que c'est ? Cet arbre est votre demeure, n'est-ce pas ? Y vivez-vous seule ?* »

— « *Oui. Seule.* »

— « *Moi aussi, je suis seul.* »

— « *Plus maintenant. Vous ne l'êtes plus, maintenant.* »

— « *Non. Plus maintenant.* »

Les rayons se glissaient entre les feuilles, parsemant leurs épaules d'ocelles lumineuses. Le Grand Océan du blé n'était plus un océan d'or ; c'était un océan d'argent où se dressait, très loin, un arbre mort semblable au mât d'un vaisseau englouti ; ses branches mortes étaient les misaines vides où jadis, dans la lumière de l'été, dans la chaleur du vent, par les matins de

printemps à l'heure de la première brise, dans les soirées d'automne avant les gelées, avaient claqué les voiles des frondaisons.

Que fait une dryade quand son arbre meurt ?

Elle répondit avant qu'il eût formulé la question.

— « *Elle meurt à son tour.* »

— « *Pourquoi donc ?* »

— « *Vous ne comprendriez pas.* »

— « *La nuit dernière,* » reprit-il après un silence, « *la nuit dernière, j'ai cru rêver de vous. Quand je me suis réveillé, ce matin, j'étais sûr d'avoir rêvé de vous.* »

— « *Il fallait que vous le croyiez. Demain, vous penserez encore que vous avez rêvé.* »

— « *Non.* »

— « *Mais si ! Vous ne pouvez faire autrement. Si vous ne pensiez pas qu'il s'agit d'un rêve, vous seriez incapable de tuer l'arbre. Incapable de supporter la vue du « sang ». Incapable de vous considérer comme sain d'esprit.* »

— « *Peut-être avez-vous raison.* »

— « *J'ai raison, je le sais. Terriblement raison. Demain vous direz : Mais comment donc une dryade pourrait-elle exister ? Une dryade qui parle anglais, qui plus est ! Qui cite des vers qu'elle puise dans mon esprit ! Qui aurait le pouvoir de m'ensorceler au point de me faire grimper à plus de cinq cents pieds au risque de ma vie uniquement afin de bavarder avec elle au clair des lunes.* »

— « *C'est vrai, au fait ! Comment cela se peut-il ?* »

— « *Vous voyez ? Ce n'est pas encore l'aube et déjà le doute vous effleure. Vous commencez de nouveau à vous dire que je ne suis rien de plus qu'un jeu de lumière ; rien de plus qu'une chimère romanesque née de votre solitude.* »

— « *Il existe une façon de trancher la question,* » fit-il, et il tendit le bras vers elle.

Elle s'écarta. Si pâle, si mince qu'elle se distinguait à peine sur le fond de ciel étoilé.

— « *Je savais bien que vous n'étiez pas réelle. Vous ne pouvez pas l'être.* »

Elle ne répondit pas. Il plissa les yeux. Il y avait des feuilles, il y avait des ombres, il y avait les lunes. C'était tout.

Il se dirigea vers le tronc. Alors, il sentit le rameau fléchir sous lui. Il entendit le crissement des fibres qui se déchirent.

La branche ne se brisa pas tout de suite.

Elle ploya, se recourbant vers l'arbre et, avant qu'elle ne fût complètement détachée, Strong pu étreindre le tronc et s'y maintenir, le temps de ficher ses crampons dans le bois.

Un long moment, il resta immobile, écoutant le froissement de l'air fouetté, le long sifflement de plus en plus lointain de la chute à travers les ramures, le choc amorti de l'écrasement au sol.

Alors, il se mit en route. Il descendit et ce fut comme un rêve sans fin.

Il se glissa à l'intérieur de sa tente. La fatigue bruissait dans son crâne comme un essaim alangui d'abeilles. Désespérément, il n'aspirait plus qu'à une chose : en avoir fini de cet arbre. Au diable la tradition ! Il achèverait l'élagage. Après quoi, Suhre prendrait la suite.

Mais il savait qu'il se mentait à lui-même. Jamais il ne laisserait Suhre trancher ne fût-ce qu'une seule branche. Abattre cet arbre, ce n'était pas une besogne pour un gorille.

C'était une tâche d'homme.

Il s'endormit en pensant à la dernière flèche.

LE TROISIÈME JOUR

Ce fut la dernière flèche qui faillit l'avoir.

A midi, l'élagage était achevé à l'exception de celle-ci et il s'était arrêté pour se restaurer bien qu'il n'eût guère d'appétit. L'arbre s'élevait, lisse et gracieux jusqu'à quatre-vingt-six mètres ; ensuite, sur cent quatre-vingt-dix-sept mètres, c'était une colonne couturée et grotesque. Enfin, les vingt-sept mètres de la section terminale formaient un cimier vert et régulier dont la vue lui donnait la nausée. Seule la pensée de Suhre escaladant ces branches agonisantes l'empêchait d'abandonner. Si ce qu'on aime doit être tué, mieux vaut encore le tuer soi-même : car si la pitié peut être présente dans le crime, c'est l'amant qui est le mieux qualifié pour accomplir le crime.

La dernière flèche (la première en partant du bas) s'étirait sur cent cinquante mètres, incongrue, dominant la place du village. Son repas terminé, Strong s'aventura sur elle pour y fixer les étriers. Il avait choisi les plus longs. Légers mais extrêmement encombrants. Lorsqu'il les eut plantés à son idée, il s'arrêta pour souffler.

***

La flèche, à l'endroit où il se tenait, était suffisamment étroite pour qu'il pût voir le sol en se penchant. Tout un public était réuni. Il y avait évidemment Wright, Suhre et Blueskies ainsi que les convoyeurs. En outre, des centaines de colons, massés derrière le barrage de corde, encombraient les rues, levant vers le ciel des visages émerveillés. Mais, cette fois, Strong ne ressentit pas à la vue de ses admirateurs le frisson qui le parcourait d'habitude quand il était le point de mire de la foule. Il se surprit même à se demander la tête que feraient ces gens s'il laissait froidement tomber la flèche. Elle démolirait au moins une douzaine de maisons. Et s'il s'arrangeait pour la faire rebondir, il y en aurait une dizaine de plus.

Il se rendit soudain compte de l'hérésie de pareilles pensées et enclencha son émetteur. « Amenez, Mr. Wright. »

Le hauban se tendit. Strong fit demi-tour. Arrivé au tronc, il se mit en position d'ébranchage et sortit le tranchoir. Au moment où il l'actionnait,

un vol d'hahahas s'éleva du bouquet de feuilles qui se dressait à l'extrémité de la flèche.

— « Remontez encore un peu, Mr. Wright. »

Avec un grincement, la branche se haussa légèrement. Les hahahas firent trois fois le tour du tronc avant de prendre leur essor vers la cime où ils disparurent. Strong se mit à l'ouvrage. Le côté où il travaillait était en plein soleil. La sève perla, ruissela le long du fût. Il secoua les épaules sans s'interrompre. « Tirez, Mr. Wright. Sans à-coup. » La flèche se redressait centimètre par centimètre. Mètre par mètre. C'était un spectacle d'une majesté terrifiante. Monstrueuse. Strong s'était déjà attaqué à des géants : mais c'étaient des nains comparés à celui-ci.

— « Un peu plus vite, Mr. Wright. Elle repique vers moi. »

La flèche s'immobilisa un instant, puis continua de s'arquer. Il jeta un coup d'œil vers le sol. Suhre et Blueskies, qui avaient terminé de débiter les flèches tombées pour la scierie, l'observaient avec une attention vibrante... Wright, à son poste, près du cabestan, ne perdait pas un instant la flèche de vue. La place était rouge. Les vêtements des trois hommes étaient rouges.

Strong passa sa manche maculée sur son front et essaya de se concentrer à nouveau. C'était l'instant critique. Il s'essuya encore le visage. Seigneur ! Quelle chaleur ! Et rien pour se protéger du soleil. Pas une ombre, pas un vestige, pas un atome, pas un iota d'ombre...

Ça rapporterait gros, l'ombre d'arbre, s'il y avait pénurie d'ombre dans la galaxie. Mais sur quelle base la vendre ? Au mètre cube ? En fonction de la température ? De la qualité ?

— « *Bonjour, madame. Je suis représentant en ombre d'arbres. Spécialiste des ombres rares : ombre de saule, de chêne, de pommier, d'érable pour ne citer que celles-là. J'ai là une occasion unique : une ombre introuvable, une espèce récemment importée d'Omicron Ceti* 18. *Profonde, sombre, douce, rafraîchissante... exactement ce qu'il vous faut après une journée d'été. Et c'est la toute dernière sur le marché. Peut-être croyez-vous vous y connaître en ombres d'arbres, madame, mais vous n'avez encore jamais vu sa pareille. Elle a été caressée par les vents frais, les oiseaux y ont chanté, les dryades y ont folâtré à longueur de journée...* »

— « STRONG ! »

Il sortit de sa rêverie comme un nageur émergeant des profondeurs de la mer. Menaçante, la flèche penchait vers lui, s'arrachant au moignon irrégulièrement incisé. Il entendit le claquement sec du bois qui se fend, le raclement de l'écorce contre l'écorce. Il vit le sang.

Il voulut faire un saut de côté. Mais ses jambes étaient de plomb. Il ne pouvait que suivre des yeux l'énorme masse qui s'approchait impitoyablement — attendre que des tonnes et des tonnes de fibres libérées s'écroulent sur lui, mêlant leur sang au sien.

Il ferma les yeux. *C'est demain que je vous tuerai,* avait-elle dit. *Pas ce soir.* Il entendit sonner le câble embraqué. Il sentit trembler l'arbre. Mais le heurt mortel, l'écrasement de la chair contre le tronc ne vint pas.

Rien que la nuit sous ses yeux clos. Le sentiment que le temps avait cessé de s'écouler.

— « Strong ! Pour l'amour de Dieu ! Ne restez pas là ! »

Alors, il ouvrit les yeux. Au dernier moment, la flèche, battant comme un pendule, était repartie de l'autre côté. Déjà, elle revenait à l'attaque. Les jambes de Strong reprirent soudain vie. Jouant des pieds et des mains, ses ongles se faisant serres, il passa de l'autre côté du tronc. Le frémissement de l'arbre l'empêchait de s'amarrer à la balancine, mais il parvint à se maintenir en s'accrochant aux aspérités de l'écorce jusqu'à ce que les ondulations se soient apaisées. Alors, il regagna l'endroit où il s'était tenu. La flèche se balançait doucement après le hauban.

— « Ça suffira comme ça, Strong. C'est fini pour vous. Je vous redescends. »

Wright, les poings sur les hanches, le considérait d'un air furieux. Blueskies avait pris sa place au cabestan et Suhre bouclait sa ceinture d'escalade. La flèche filait rapidement vers le sol.

Comme ça, ils me ramènent à terre... songea Strong, étonné de ne pas se sentir soulagé. Il l'avait bien assez désiré, non ?

Il leva les yeux pour contempler son travail : des moignons macabres et, là-haut, le houppier surmontant un squelette dépouillé. Et il émanait de cette couronne une beauté — une beauté insupportable. Plutôt que verte, elle était blonde. C'était plus une chevelure de femme qu'une masse de branches et de feuilles.

— « Vous m'avez entendu, Strong ? Je vous ai dit de redescendre. »

Alors, Strong pensa à Suhre. Suhre grimpant jusqu'à ces adorables tresses blondes, les profanant de ses mains brutales, les violant, les anéantissant. Blueskies, passe encore. Mais Suhre ? Jamais !

La flèche était arrivée au sol. Le hauban avait retrouvé son immobilité. Strong l'empoigna et monta en rappel jusqu'au nouveau moignon, son œuvre, sur lequel il se jucha. Se glissant hors de la balancine, il la démonta, enroula la corde, la passa sur son épaule.

— « Strong, pour la dernière fois, je vous donne l'ordre... »

— « Allez vous faire foutre ! Cet arbre est à moi, Wright ! »

*
* *

Les malédictions de Wright l'accompagnèrent pendant les cent premiers pieds. Puis le chef se fit plus conciliant. Mais, entêté, Strong ne prêtait nulle attention à ses paroles.

— « Bon, » fit enfin Wright. « Achevez-le donc, si vous le voulez. Mais n'essayez pas de grimper comme ça jusqu'au sommet. Utilisez la plate-forme. »

— « Foutez-moi la paix avec la plate-forme. »

Il savait que ce n'était pas raisonnable. Mais il s'en moquait. Il voulait grimper, faire usage de sa force, se meurtrir le corps. Avoir mal. A soixante mètres de la fourche d'assurance du hauban, il fit l'expérience de la douleur. Lorsqu'il atteignit l'enfourchure, il la connaissait parfaitement. Mais cela ne lui suffisait pas. Sans s'accorder de répit, il déploya sa corde, la crocha à un moignon supérieur et poursuivit son ascension. Trois fois

encore il dut relancer avant d'atteindre au sommet. Ce fut avec joie qu'il s'enfonça alors dans la fraîcheur des feuilles de la couronne cimière. Ses muscles lui faisaient mal à en hurler, ses poumons le brûlaient, sa gorge était sèche comme de la boue recuite.

Lorsqu'il eut récupéré un peu de force, il téta quelques gorgées à sa gourde. Puis il s'assit tranquillement dans la fraîcheur paisible. Il ne bougeait plus, ne pensait plus, n'éprouvait plus rien. Il entendit comme dans un rêve la voix de Wright : « Vous êtes un sacré tordu, Mr. Strong. Mais un rude bûcheron ! » Il ne répondit pas. Il était trop épuisé.

Petit à petit, sa vigueur lui revint. Il se mit debout, alluma une cigarette et examina la ramure avec une minutieuse attention. Il ne pensait pas vraiment la trouver. Mais avant même d'avoir scruté la région la plus haute, il savait qu'elle n'était pas là.

Les hahahas le fixaient de leur œil en demi-lune. Les fleurs éclataient en bouquets. Les feuilles tachetées de soleil ondulaient dans la brise légère.

Il aurait voulu l'appeler mais il ne connaissait pas son nom. A supposer qu'elle en eût un. Curieux qu'il ne le lui ait jamais demandé...

Il observa les branches étrangement contournées, la disposition unique des feuilles. Longuement il regarda les fleurs. Si elle n'était pas là, elle n'était nulle part...

A moins qu'elle ne quitte l'arbre à la nuit pour se réfugier dans une maison vide ? Pourtant, cela, il ne le pensait pas. Si elle était réelle, si elle n'était pas un produit de son imagination, elle ne pouvait pas le quitter non plus !

Mais la cime était inhabitée : ni visage en forme de fleur, ni tunique de feuillage, ni membres couleur de blé, ni cheveux de soleil. Strong soupira, incapable de savoir s'il en était soulagé ou désappointé. Il avait redouté de la trouver ici car il n'aurait su que faire. Mais maintenant, il comprenait qu'il avait également redouté de ne pas la trouver.

— « Que fabriquez-vous là-haut, Mr. Strong ? Vous prenez congé de votre dryade ? »

Il sursauta. Là-bas, au milieu de la place, Wright, Suhre et Blueskies étaient trois grains de poussière à peine visibles.

— « Je la regarde, Mr. Wright. Je parle de la cime. Elle fait dans les trente mètres. Pensez-vous pouvoir vous en débrouiller ? »

— « On verra bien, Mr. Strong. Mais il faut que vous me la coupiez en sections de quinze mètres tant que le diamètre du tronc le permettra. »

— « A votre disposition, Mr. Wright. »

***

La cime tomba en s'inclinant comme pour dire adieu au ciel. Un vol de hahahas s'en échappa et, brume écarlate, fila vers l'horizon. Le houppier descendit vers le sol comme un nuage vert et ses feuilles bruissantes évoquaient le martèlement multiple de la pluie. L'arbre s'agita tel un corps de femme secouée de sanglots.

— « Bien joué, Mr. Strong. A vue de nez, vous pouvez encore nous

expédier environ onze sections de quinze mètres. Après, comme le tronc est trop épais, vous nous en enverrez deux de trente mètres. Si vous les faites bien tomber, nous n'aurons pas d'ennui ici. Cela vous laissera une dernière coupe de soixante mètres. Il faudra vous arranger pour que le quart terminal de cette coupe soit dans l'alignement d'une rue. C'est une idée qu'on vient d'avoir. Au total, il vous reste donc quatorze coupes à faire. Pensez-vous pouvoir terminer aujourd'hui ? »

Strong regarda sa montre.

— « J'en doute, Mr. Wright. »

— « Si vous y arrivez, tant mieux. Sinon, il nous reste toute la journée de demain. Ne prenez pas de risques, Mr. Strong. »

Le premier segment se ficha dans la terre sombre et, après un moment d'immobilité, vacilla et chavira. Le second suivit ses traces.

Puis le troisième. Puis le quatrième...

Curieux comme l'activité physique vous remet d'aplomb, songeait Strong. Il avait peine à croire qu'une demi-heure plus tôt, il était à la recherche d'une dryade. Que vingt-quatre heures plus tôt, il bavardait avec une dryade.

Le cinquième. Le sixième...

A la septième coupe, son rythme commença à ralentir. Le diamètre du tronc atteignait déjà dix mètres ; il devenait impossible de s'y maintenir en tréfilant un tour mort et Strong devait travailler à l'étrier. Mais la baisse de cadence avait un avantage : cela donnait le temps à Suhre et à Blueskies de débiter les pièces de plus en plus massives à la mesure des chariots de portage. Les colons qui avaient abandonné l'espoir de récupérer le bois empilaient l'abattage à bonne distance de la scierie afin de le brûler plus tard.

***

Le vent qui s'était levé au début de l'après-midi s'apaisait à présent et le soleil se faisait plus chaud. L'arbre « saignait » de plus en plus. Vus d'en haut, la place avec son herbe rougie, les bois ensanglantés épars sur le gazon, faisaient penser à un charnier. Mais Strong avait hâte de sentir la terre ferme sous ses semelles. Ce sol, même taché de « sang », il en avait la nostalgie.

Cela faisait trois jours qu'il était dans l'arbre et il n'avait aucune envie de passer encore une nuit dans ses branches. Ou plutôt dans ses moignons. Mais il dut se rendre à l'évidence : il ne pourrait achever, et de loin, sa besogne avant la nuit.

Un reste de branche lui parut constituer un lieu de bivouac acceptable. Il se fit envoyer son matériel et planta sa tente. Ce fut avec indifférence qu'il mangea (encore un plat spécial de la femme du maire) : son appétit de la veille avait disparu.

Il était si fatigué qu'il ne fit pas de toilette ; la dernière bouchée avalée, il s'allongea à même la rude écorce. Les lunes se levèrent dans un halo d'argent et les étoiles pâles naquirent.

Cette fois, elle arriva sur la pointe des pieds, s'assit près de lui et fixa

sur son visage ses yeux bleus embués de tristesse. Sa peau était si blanche qu'il en fut surpris et il eut envie de pleurer en voyant ses joues diaphanes.

— « *Je vous ai cherchée en vain ce matin,* » dit-il. « *Où allez-vous quand vous disparaissez ainsi ?* »

— « *Nulle part.* »

— « *Il faut pourtant bien que vous alliez quelque part.* »

— « *Vous ne comprenez pas.* »

— « *Non... Je pense que non. Je pense que je ne comprendrai jamais.* »

— « *Si. Demain, vous comprendrez.* »

— « *Il sera trop tard.* »

— « *Il est déjà trop tard. Hier, c'était déjà trop tard. Avant même que vous soyez monté dans l'arbre, il était déjà trop tard.* »

— « *Appartenez-vous à la race de ceux qui ont construit le village ?* »

— « *En un certain sens.* »

— « *Quel âge avez-vous ?* »

— « *Je ne sais pas.* »

— « *Avez-vous participé à la construction du village ?* »

— « *C'est moi qui l'ai construit.* »

— « *Voilà déjà que vous mentez.* »

— « *Je ne mens jamais.* »

— « *Qu'est-il advenu de ceux qui l'ont construit ?* »

— « *Ils ont grandi. Ils ont cessé d'être simples. Ils sont devenus sophistiqués, civilisés. En même temps, ils se sont mis à tourner en ridicule les coutumes de leurs ancêtres, à déclarer que c'étaient des superstitions d'ignorants. Et ils ont édifié de nouvelles coutumes. Ils ont fabriqué des objets de fer et de bronze. En moins d'un siècle, ils avaient détruit un équilibre écologique qui non seulement assurait leur existence mais constituait en outre leur raison d'être — une raison si puissante que c'était presque une force vitale. Ils furent horrifiés quand ils se rendirent compte de ce qu'ils avaient fait. Mais cette découverte arrivait trop tard.* »

— « *Alors, ils sont morts ?* »

— « *Vous avez vu leurs villages.* »

— « *Oui. Et j'ai lu les rapports de la Reconnaissance ; on y parle des cavernes du nord où ils se sont réfugiés avec leurs enfants pour y mourir. Mais ce village-là ? Ils auraient pu le sauver de la même façon que nous : en arrachant l'arbre !* »

Elle secoua la tête.

— « *Vous ne comprenez toujours pas. Si l'on veut recevoir, il faut donner : c'est cette loi qu'ils ont violée. Les uns plus tôt, les autres plus tard : mais tous ont fini par la violer. Il leur a fallu payer pour cela.* »

— « *Vous avez raison : je ne comprends pas.* »

— « *Demain, vous comprendrez. Demain, tout sera clair.* »

— « *La nuit passée, vous avez essayé de me tuer. Pourquoi ?* »

— « *Ce n'est pas vrai : c'est vous-même qui avez essayé de vous tuer. J'ai tenté de le faire aujourd'hui.* »

— « *Avec la branche ?* »

— « *Avec la branche.* »

— « *Mais comment ?* »

— « *Cela n'a pas d'importance. Ce qui compte c'est que je ne vous ai pas tué. Je n'ai pas pu.* »

— « *Où irez-vous demain ?* »

— « *En quoi cela vous intéresse-t-il ?* »

— « *Cela m'intéresse.* »

— « *Il n'est pas possible que vous soyez amoureux de moi.* »

— « *Qu'en savez-vous ?* »

— « *Parce que... parce que...* »

— « *Parce que je ne vous crois pas réelle ?* »

— « *C'est vrai, n'est-ce pas ?* »

— « *Je ne sais que penser. Tantôt je le crois, tantôt non.* »

— « *Je suis aussi réelle que vous. Mais d'une autre façon.* »

Il étendit brusquement la main et toucha son visage. Une peau douce. Et froide. Aussi froide que le clair de lune, aussi douce qu'une fleur. Elle était lumière et ombre, feuille et fleur, arôme d'été, haleine de nuit. Elle parla. Si faible était sa voix qu'il avait peine à distinguer les mots.

— « *Vous n'auriez pas dû faire cela. Il fallait m'accepter telle que j'étais. Vous avez tout gâché. Maintenant, notre dernière nuit, nous la passerons chacun dans la solitude.* »

— « *Ainsi vous n'étiez pas réelle, après tout ! Vous ne l'avez jamais été.* »

Pas de réponse.

— « *Mais si vous n'étiez pas réelle, c'est que je vous ai imaginée. Alors, comment avez-vous pu me dire des choses que j'ignorais ?* »

Pas de réponse.

— « *D'après vous, j'ai l'air de commettre un crime. Mais c'est faux. Quand un arbre devient une menace pour une communauté, il faut l'arracher...* »

Pas de réponse.

— « *Cela ne fait rien, je donnerais n'importe quoi pour que les choses ne se soient pas passées ainsi.* »

Silence.

— « *N'importe quoi...* »

Il n'y avait que le vide alentour. Finalement, il se glissa dans sa tente avec son feu de camp, saoul de fatigue. Ses doigts engourdis tâtonnèrent parmi les couvertures dont il enveloppa son corps engourdi, serrant ses genoux engourdis entre ses bras engourdis.

— « N'importe quoi, » murmura-t-il. « N'importe quoi... »

LE QUATRIÈME JOUR

Le soleil qui s'infiltrait par les interstices de la tente le réveilla. Il sortit de ses couvertures à la rencontre du matin.

Aucun vol d'hahahas écarlates. Pas un chant d'oiseau. L'arbre était silencieux dans le soleil. Vide. Mort.

Non. Pas tout à fait mort. Devant la tente se dressait un bouquet vert et blanc de feuilles et de fleurs resplendissantes. Il ne put les regarder.

Il respira profondément. L'aube était légère. Des brumes voletaient au-dessus du Grand Océan de blé et, lingerie lavée de frais, des nuages étaient suspendus dans le ciel au bleu éclatant. Il se pencha. Wright huilait le treuil. Suhre achevait de débiter la dernière coupe. Blueskies demeurait invisible.

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé, Mr. Wright ? »

L'interpellé leva les yeux.

— « J'ai pensé qu'un petit somme supplémentaire ne vous ferait aucun mal, Mr. Strong. »

— « Vous avez pensé justement... Où est passé le Peau-Rouge ? »

— « Les bisons se sont de nouveau emparés de lui. Il est en train de les noyer au bar de l'hôtel. »

Un gyrauto à deux roues surgit et un petit homme grassouillet en sortit, un panier au bras. Le maire, se dit Strong. Il apporte le casse-croûte. Le bûcheron fit un signe de la main auquel le maire répondit.

Le panier contenait du jambon, des œufs et du café. Strong après avoir avalé en hâte son déjeuner démonta sa tente et la réexpédia par la plateforme en compagnie des couvertures et du feu de camp. Il était prêt à attaquer sa première coupe. L'abattage se fit dans des conditions parfaites. Strong se laissa glisser pour passer à la seconde. Celle-là devait faire au moins trente-cinq mètres pour que la section de base ne dépasse pas les soixante mètres prévus. Le bûcheron calcula soigneusement la distance.

Il entailla le fût du côté voulu pour que la pièce tombe selon l'angle désigné par Wright et contourna le tronc. Les aspérités de l'écorce facilitaient l'opération et il s'arrêtait de temps en temps pour regarder la place. Il n'en avait jamais été si près et, dans cette nouvelle perspective, l'esplanade, les maisons, les rues, les nuées de colons qui contemplaient le spectacle à l'extérieur de la zone désertée, avaient un air étrange.

Quand il fut en position, guidé par Wright, il se cala dans la balancine et, croisant les pieds autour des aspérités, entama l'incision.

Il travaillait avec précaution. Le morceau pesait des milliers de tonnes et la plus petite erreur aurait pour résultat de faire dégringoler ces milliers de tonnes sur lui. L'ennui c'était qu'il devait faire la coupe au-dessus de l'étrier et, pour cela, manier le tranchoir à bout de bras en s'arrangeant pour que le faisceau attaque le tronc à angle droit. Manœuvre délicate qui exigeait du coup d'œil et du jugement. Ordinairement, Strong possédait l'un et l'autre mais aujourd'hui, il était fatigué. Il ne sut à quel point que lorsqu'il entendit le hurlement de Wright.

C'étaient les aspérités du tronc qui l'avaient trompé, il le comprit sur-le-champ. Pour déterminer l'angle d'attaque du faisceau, au lieu de prendre pour base la longueur totale du tronc, il n'avait fait entrer en ligne de compte que la partie qu'il voyait. Mais s'apercevoir de son erreur ne l'avançait pas : trente-cinq mètres de fût étaient déjà en train de s'abattre sur lui sans qu'il lui fût possible de faire quoi que ce soit.

C'était comme d'être suspendu au milieu d'une paroi et de voir toute la partie supérieure de la falaise s'incliner lentement mais inexorablement, s'infléchir pour vous enserrer entre deux mâchoires de terre. En l'occurrence, les mâchoires étaient de bois, mais cela ne changeait strictement rien à l'affaire : le sort d'un moustique écrasé entre deux poignées de terre ne diffère guère de celui du moustique écrasé entre deux bâtons.

Strong n'éprouvait rien — la terreur n'avait pas encore eu le temps de prendre racine en lui. Il vit avec étonnement la pièce obscurcir le soleil, transformer les fissures de l'écorce en cavernes ténébreuses. Et, avec étonnement, il écoutait une voix — une voix qui émanait certainement de son propre cerveau bien que ce fût impossible : elle était trop douce et trop poignante pour provenir de son esprit :

Dans la fissure... Vite !

Il ne voyait pas la dryade ; il n'était même pas certain que la voix fût la sienne. Mais son corps répondit ; il s'introduisit à l'intérieur de la faille la plus proche, se tortillant pour s'y enfoncer aussi profondément que possible. Il s'en fallut d'une seconde : à l'instant où l'épaule de l'homme touchait la paroi de la crevasse, l'extrémité du tronçon passait dans un fracas épouvantable, arrachait l'étrier et disparaissait en rugissant, écrasant tout sur sa route.

Le soleil inonda la fissure.

Strong entendit la pièce heurter le sol. Un second choc suivit le premier : le tronçon avait donc atterri sur la pointe et s'était ensuite abattu de tout son long. Il s'attendait — l'espérant presque — à percevoir le bruit du bois éclaté, du verre pulvérisé, tous les sons variés que peut produire la chute d'une masse aussi lourde sur les maisons. Mais il n'y eut rien de tel.

S'arc-boutant du dos et des genoux aux parois de la crevasse qui n'avait pas de plancher, il sortit la tête.

La pièce était tombée de travers, creusant un énorme sillon dans la terre, ramenant au jour d'antiques objets funéraires et des fragments d'os humains. Aucune maison n'était touchée. Il vit Wright et Suhre aller et venir en courant à la recherche de son corps réduit en bouillie. Il entendit un éclat de rire. C'était lui qui riait. Il le savait. Non parce qu'il reconnaissait sa voix, mais simplement parce qu'il n'y avait personne d'autre dans la fissure.

Il rit. Jusqu'à ce que ses poumons le lancinent, jusqu'à ce qu'il lui soit presque impossible de respirer. Jusqu'à ce que la crise d'hystérie s'apaise. Alors il enclencha son émetteur :

— « Est-ce moi que vous cherchez, Mr. Wright ? »

Wright se figea sur place et leva les yeux, imité par Suhre. Aucun des deux hommes n'était capable de prononcer un mot. Enfin, Wright s'épongea le front avec sa manche.

— « Tout ce que je peux dire, Mr. Strong, c'est que vous avez trouvé une bonne dryade pour vous protéger... Allez, descendez, mon vieux. Descendez vite. J'ai hâte de vous serrer la main. »

Strong finit par comprendre. Il pouvait descendre, à présent. Il avait terminé son travail. Il ne restait plus qu'à achever la souche au sol.

Il reprit place dans la balancine, laissa filer la corde. Enfin, il put sauter à terre. Le soleil était à son zénith.

Strong avait passé trois jours et demi dans l'arbre.

*
* *

Wright se précipita, la main tendue. Suhre le congratula à son tour. Soudain, Strong se rendit compte qu'une troisième paire de mains secouait les siennes : c'était le maire qui, cette fois, apportait des petits plats pour tout le monde ainsi qu'une table pliante et des sièges.

— « Nous ne vous oublierons jamais, mon garçon, » disait-il, et son double menton tressautait allégrement. « Jamais ! Le Conseil du Village s'est réuni en assemblée extraordinaire et a décidé à l'unanimité d'ériger une statue de vous au milieu du square lorsque la souche aura été brûlée. Nous y inscrirons : *A l'homme qui a sauvé Notre Village Bien-Aimé.* Superbe, n'est-ce pas ? Mais vous le méritez bien. D'ores et déjà, je veux vous exprimer ma gratitude de façon plus tangible : je désire que vous soyez — vous et vos amis, bien sûr — mes hôtes ce soir. Tout ce qui se trouve à l'hôtel sera à vous. »

— « Voilà des paroles que j'attendais, » s'exclama Suhre.

— « Nous y serons, » fit Wright.

Strong ne dit rien.

Le maire lâcha enfin sa main et les quatre hommes prirent place autour de la table. Le menu était soigné : des steaks venus en droite ligne de l'hémisphère austral, des champignons importés d'Omicron Ceti 14, de la salade, des pois verts, du pain frais, une tarte aux abricots et du café.

Strong se força. Il n'avait pas faim. Ce qu'il voulait, c'était boire. Boire beaucoup. Mais il était trop tôt. Il lui restait encore une coupe à faire. Après, il pourrait boire. Aider Blueskies à noyer le bison. A l'hôtel. « L'homme qui a sauvé Notre Village Bien-Aimé. » Remplissez mon verre, barman ! Remettez-nous ça ! *Je n'ai pas mis mon pourpoint rouge,* barman. *Parce que le sang et le vin sont rouges tous deux,* barman. *Et il y avait du sang et du vin sur mes mains lorsqu'ils m'ont trouvé à côté de la morte, la malheureuse que j'aimais et que j'ai assassinée dans son lit...* »

L'appétit du maire était excellent. Le village bien-aimé était sauvé : il pourrait à présent s'asseoir devant son feu et compter ses crédits en paix. Plus de soucis à se faire à cause de cet arbre. Strong avait l'impression d'être le petit Hollandais qui avait préservé le bourg de l'engloutissement en bouchant les fissures de la digue avec ses mains.

Il fut heureux de voir le repas prendre fin, heureux d'entendre Wright lui demander :

— « Qu'en dites-vous, Mr. Strong ? »

— « Je dis : finissons-en, Mr. Wright. »

Tout le monde se leva. Le maire reprit sa table et ses chaises, sauta dans son gyrauto et rejoignit ses administrés hors de la zone dangereuse. Le village étincelait au soleil. Les rues avaient l'air d'être récurées de neuf, les maisons ornementées faisaient songer à du pain d'épice au sortir

du four. Strong n'était plus le petit garçon hollandais mais Jacques-le-Tueur-de-Géants. Le moment était venu de liquider le dernier tronçon de l'arbre.

Il se posta au pied du tronc et pratiqua l'incision. Wright et Suhre se tenaient derrière lui. Il travaillait avec précision pour que le fût tombe exactement selon l'angle prévu par le chef d'équipe. L'entaille était profonde et régulière. Le tronc obéirait.

Strong passa de l'autre côté, toujours suivi de Wright et de Suhre. Personne ne parlait. Cela faisait un drôle d'effet d'être sur la terre ferme. Il s'étonnait de ne pas sentir le frottement de la balancine contre ses fesses, la traction du câble sur sa ceinture.

Il remarqua que la pointe de ses bottes était rouge. L'herbe était humide de « sang ».

Il ne restait plus qu'une ultime manœuvre à accomplir. Il se mit en position, leva le tranchoir. Appuya sur la détente. *Le baiser pour le lâche, le glaive pour le bûcheron,* songea-t-il. Dans le tronc rugueux s'ouvrit une faille dont les lèvres aussitôt se teintèrent de rouge. *Les lames les plus modernes, manufacturées à la Nouvelle Amérique sur Vénus. Garanties inoxydables...*

N'avoir jamais pitié.

Le « sang » ruisselait le long du tronc, rougissant l'herbe. L'invisible lame du tranchoir allait et venait. Allait et venait. Le chicot de deux cents pieds qui avait été un arbre immense et orgueilleux trembla et lentement s'affaissa.

Un long sifflement. Le choc caverneux de la chute. Le sol frémit.

Au soleil, la surface du moignon était d'un rouge ardent.

Strong lâcha son tranchoir et fit le tour de la souche d'un pas mal assuré. Le tronc était tombé comme prévu, exactement entre deux rangées de maisons.

Mais Strong ne se souciait plus des maisons. Il ne s'en était réellement jamais inquiété. Il suivait le tronc, les yeux fixés au sol.

Elle était près de la limite de l'esplanade. Il savait qu'il la trouverait en cherchant bien. Elle était une fleur de soleil et une fleur des prés, un éphémère mouvement d'herbe. Il ne la voyait que jusqu'à la taille. Il voyait ses seins, ses bras et son visage, son adorable visage d'agonie. Le reste de son corps était écrasé sous l'arbre — les hanches, les jambes, les pieds minuscules chaussés de sandales de feuilles.

— « Pardonne-moi, » dit-il.

Il la vit sourire, faire oui de la tête. Puis mourir.

Il n'y avait plus que l'herbe, une fleur des prés, une tache de soleil.

ÉPILOGUE

L'homme qui avait sauvé le village bien-aimé s'accouda au bar qui jadis avait été un autel, dans la taverne qui jadis avait été une église. « On est venu noyer le bison, Monsieur le Maire. »

Le maire qui, pour l'occasion, remplissait les fonctions de barman, leva les sourcils.

— « Il veut dire qu'on aimerait boire quelque chose, » précisa Wright.

Le maire rougit.

— « Puis-je vous recommander notre bourbon martien ? Extra ! Fabriqué avec les maïs de premier choix de *Mare Erythraeum.* »

— « On va l'essayer, » dit Strong.

— « Un excellent bourbon, » grommela Blueskies. « Mais zéro pour noyer le bison. J'ai essayé tout l'après-midi. »

— « Toi et ton sacré bison ! »

Le maire disposa des verres devant Wright, Strong et Suhre et, une bouteille dorée à la main, les remplit.

— « Mon godet est vide. »

Le maire servit aussi Blueskies.

Les villageois avaient avec déférence abandonné le bar aux bûcherons. Mais toutes les tables étaient occupées et à chaque instant un colon se levait et portait un toast à Strong en particulier ou aux bûcherons en général ; tout le monde alors sautait sur ses pieds, hommes et femmes, en poussant des hurrahs et en vidant les verres.

— « Ils peuvent pas rentrer chez eux ? Je voudrais qu'ils me fichent la paix, » dit Strong.

— « Comment voulez-vous ? » répliqua Wright. « Vous êtes leur nouveau dieu. »

— « Un autre bourbon, Mr. Strong ? » proposa le maire.

— « Des tas d'autres. Pour effacer le souvenir de cette insolence... »

— « Quelle insolence, Mr. Strong ? »

— « La vôtre, misérable petit Terrien ! Misérable petit Terrien ! »

— « On les voyait surgir à l'horizon, » murmura Blueskies. « Ils faisaient s'élever sous leurs pas un nuage de poussière. Ils étaient beaux, hirsutes et majestueux. Superbes comme la mort. »

— « Tenez, » dit Strong, « tenez, nous, les Terriens... Les petits Terriens adipeux qui saccageons le vignoble. Car nos vignes sont prospères... »

— « Tom ! »

— « Puis-je profiter de l'occasion pour vous donner ma démission, Mr. Wright ? Jamais plus je ne tuerai d'arbres. J'abandonne ce métier de salaud. »

— « Pourquoi, Tom ? »

Strong ne répondit pas. Il contemplait ses mains. Un peu de bourbon avait coulé sur le bar et ses doigts étaient humides et poisseux. Il leva les yeux vers le mur du fond ; il était creusé de niches sculptées de façon exquise qui, avant que l'église n'eût été transformée en hôtel, abritaient les objets du culte. Maintenant, elles étaient garnies de bouteilles de vin ou de whisky. A l'exception d'une seule qui abritait une petite poupée.

Strong sentit battre ses tempes.

— « Qu'est-ce que c'est, cette poupée ? »

Le maire se retourna.

— « Oh ! ça ? C'est une des figurines que les indigènes plaçaient jadis au-dessus de leur foyer pour protéger la maison. »

Il la sortit de la niche et la posa sur le comptoir.

— « Travail remarquable, n'est-ce pas, Mr. Strong ?... Mr. Strong ? »

Strong regardait fixement la statuette. Les membres gracieux et déliés, le visage d'elfe, la chevelure d'or, la verte tunique délicatement incrustée de feuilles sculptées.

— « Fétiche, » est je crois le mot qui convient pour qualifier exactement cet objet, » poursuivait l'édile. « Ces statues sont à l'image de la déesse principale. D'après le peu que nous en savons, les premiers indigènes croyaient en elle avec tant de fanatisme que certains affirmaient l'avoir vue de leurs yeux. »

— « Dans l'arbre ? »

— « Quelquefois, oui. »

Strong tendit le bras vers la figurine et la souleva avec tendresse. La liqueur qui souillait le comptoir en avait taché le socle.

— « Ainsi... c'était la Déesse de l'Arbre ! »

— « Pas du tout, Mr. Strong, pas du tout : c'était la Déesse du Foyer. La Reconnaissance s'est trompée : les arbres n'étaient pas des symboles religieux. Nous vivons ici depuis longtemps et nous comprenons mieux la mentalité des indigènes. C'étaient leurs maisons qu'ils adoraient, pas les arbres. »

— « Déesse du Foyer... Mais alors, qu'est-ce qu'elle faisait dans l'arbre ? »

— « Pardon ? »

— « Dans l'arbre. Je l'ai vue dans l'arbre. »

— « Vous plaisantez, Mr. Strong. »

— « Tiens ! Je vous dis qu'elle était dans l'arbre. » Strong asséna un violent coup de poing sur le comptoir. « Dans l'arbre. Et je l'ai tuée ! »

— « Maîtrisez-vous, Tom, » dit Wright. « Tout le monde vous regarde. »

— « Je l'ai tuée. Centimètre par centimètre. Mètre par mètre. Je l'ai dépecée, membre après membre. »

Il se tut. Quelque chose ne collait pas. Quelque chose qui aurait dû se produire — et qui ne s'était pas produit. Ce fut alors qu'il prit conscience du regard stupéfait du maire braqué sur sa main. Du coup, il se rendit compte de l'anomalie.

Quand il avait frappé le comptoir, il aurait dû se faire mal. Or, il n'avait rien senti : maintenant, il voyait pourquoi. Son poing, au lieu de rebondir, s'était enfoncé dans le bois. Comme si celui-ci était pourri.

Il leva lentement sa main toujours crispée. Un relent fétide monta du trou aux bords déchiquetés. Le bois était bien pourri.

La Déesse du Foyer. Le Foyer. Le Village.

Il tourna le dos au bar et, bousculant les tables qui obstruaient la salle, il s'élança vers le mur de la rue et lança son poing aussi violemment qu'il le put contre le bois poli au grain exquis.

Son poing creva le mur.

Il empoigna le rebord de la lézarde béante et tira à lui : tout un panneau s'abattit. Une odeur de décomposition envahit la salle.

Les colons l'observaient avec horreur. Strong les dévisagea.

— « Votre hôtel tombe en pourriture. Tout votre village tombe en pourriture. »

Il s'esciaffa. Wright lui décocha une gifle en pleine face.

— « Ta gueule, Tom. »

Strong s'arrêta de rire et avala une longue bouffée d'air.

— « Vous ne voyez pas ce qui se passe, Wright ? Réfléchissez : l'arbre ! le village ! Que faut-il pour qu'un arbre d'une taille pareille puisse grandir et se perpétuer quand il a atteint son format définitif ? Des aliments. Des tonnes et des tonnes d'aliments. Et quel terreau ! Un sol enrichi par les déchets et les cadavres, irrigué par les lacs artificiels et les réservoirs, que seule une vaste collectivité d'êtres humains peut lui procurer.

» Alors, un arbre comme ça, que fait-il ? Pendant des siècles, des millénaires peut-être, il apprend. Il apprend à séduire les humains. Et comment ? En faisant pousser des maisons. Tout simplement. Des maisons si belles que les êtres humains ne peuvent résister au désir de les habiter. Comprenez-vous maintenant, Wright ? Comprenez-vous pourquoi la sève brute contenait plus d'éléments nutritifs qu'il n'était nécessaire ? Pourquoi la sève élaborée avait une telle teneur en oxygène et en hydrates de carbone ? L'arbre n'essayait pas seulement d'assurer sa propre existence, il essayait d'assurer celle du village. Mais il ne le pouvait plus. A cause de l'égoïsme éternel, de l'éternelle stupidité de l'homme ! »

Wright avait l'air assommé. Strong lui prit le bras et les deux hommes revinrent vers le bar. Le visage des colons avait pris une teinte terreuse. Le maire contemplait toujours le trou déchiqueté de son comptoir.

— « Vous ne payez pas un coup à l'homme qui a sauvé votre village bien-aimé ? »

Le maire ne répondit pas.

— « Les anciens devaient sans doute avoir compris la nature de cet équilibre écologique et ils ont converti leur savoir en superstition, » dit Wright. « Et ce fut la superstition, et non la connaissance, qui s'est transmise de génération en génération. Devenus adultes, ils ont agi comme toutes les races qui grandissent trop vite : ils ont rejeté avec mépris toutes les croyances superstitieuses. Ils ont fini par apprendre à travailler les métaux. Ils ont fabriqué des usines de transformation des déchets, des incinérateurs, des crématoires. Ils ont dédaigné les dons de l'arbre, transformé les antiques ossuaires d'où les arbres tiraient leur substance, en places communes. L'équilibre écologique a été entièrement faussé. »

— « Ils ne s'en doutaient pas, » reprit Strong. « Quand ils s'en sont rendu compte, il était trop tard. L'équilibre ne pouvait plus être restauré. Les arbres avaient déjà commencé à mourir. Quand le premier arbre mourut, quand le premier village se mit à pourrir, ils furent affolés. L'amour qu'ils portaient à leurs maisons était sans doute si profondément ancré en eux-mêmes que, sans elles, ils se sentaient perdus. Et ils ne purent apparemment pas supporter de les voir périr. C'est pourquoi ils ont émigré

vers le nord ; c'est pourquoi ils sont morts de froid, morts de faim dans les grottes. Ou se sont suicidés en masse... »

— « Il y en avait cinquante millions, des bisons, » rêvait Blueskies. « Immenses, hirsutes ! Des bêtes superbes ! Ils habitaient les plaines fertiles du Grand Désert Américain. Et l'herbe qu'ils paissaient était verte. Et ils la restituaient à la terre sous forme de fumier. Et l'herbe poussait à nouveau. Verte. Cinquante millions ! Quand l'homme blanc eut achevé le massacre, il n'en restait que cinq cents. »

— « Je suppose que ce village fut l'un des derniers à se « moderniser, » dit Wright. « Mais la mort de l'arbre a sans doute commencé avant la venue des colons. C'est pourquoi tout se décompose si vite, maintenant. »

— « La mort de l'arbre a précipité le processus de dégradation, » dit Strong. « Dans un mois, il n'y aura sûrement plus une maison debout. Mais il aurait encore pu vivre un siècle s'ils n'avaient pas été aussi pressés de préserver leur bon dieu de propriété foncière. Un arbre de cette taille, ça met longtemps à mourir... Et la couleur de la sève ? Maintenant, je comprends. C'était notre conscience qui lui donnait ses pigments... Pourtant, en un sens, je pense qu'elle... que l'arbre voulait mourir ! »

— « Les colons pourront encore exploiter leurs terres, » dit Wright. « Mais il leur faudra loger dans des cahutes d'argile. »

— « Peut-être ai-je accompli un acte de miséricorde, » dit Strong.

— « Mais de quoi parlez-vous donc, tous les deux ? » demanda Suhre.

— « Ils étaient cinquante millions, » dit Blueskies. « *Cinquante millions !* »

(*Traduit par Michel Deutsch.*)



Le cube

par JULIA VERLANGER

Julia Verlanger reprend ici le thème connu de l'objet maléfique dotant son possesseur d'un étrange pouvoir. Et cela lui sert de prétexte à broder une évocation suggestive, en dépeignant un terrible climat passionnel, malsain et étouffant (1)...



IL tomba des pluies violentes, inlassables. Jour après jour, le vent brassait dans le ciel des océans de nuages. La rivière enfla. Elle roulait des eaux jaunes, épaisses, et frémissait de toute sa peau, comme une bête.

Les gens sortirent de chez eux, inquiets, et observèrent la lente montée de eaux qui dévoraient les berges. De gros blocs argileux se détachaient, tombaient avec un bruit gras. La rivière tourbillonnait, creusée d'entonnoirs, et traînait des branches arrachées. Les gens qui regardaient, frissonnaient sous l'averse, mal à l'aise, avec la même crainte au fond des yeux. Déjà des infiltrations emplissaient d'eau bourbeuse les prés en contrebas. Le ciel était noir, bouché, et il pleuvait.

Il plut encore, sans relâche.

Les gens écoutaient la pluie crépiter sur la rivière, crépiter sur leurs toits, la nuit. Le temps était mou, sans froid véritable, mais les murs ruisselaient d'humidité. La rivière se gonflait, se vautrait et s'étalait hors de son lit.

Les gens plantaient des repères, de petites baguettes que l'eau grignotait sournoisement, avec des clappements de langue de chien. La route qui surplombait les champs était assiégée de deux côtés et ressemblait à une jetée courant sur l'eau. De laids insectes souterrains, chassés de leurs refuges, rampaient maladroitement sur le macadam.

La pluie, toujours.

Les petites maisons du bord de la rivière se remplirent d'eau jusqu'au toit. Dans celles qui étaient un peu plus éloignées, les gens accostaient en barque aux fenêtres et gagnaient les escaliers par des chemins de planches posées sur les meubles.

Maintenant le regard portait sur une étendue plate, grise, parcourue d'invisibles courants. Les deux zones d'eau s'étaient rejointes sur la route qui n'émergeait plus. Les brochets cruels chassaient dans les champs.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Les bulles* » (n° 35); « *Brouillard qui tue* » (n° 44); « *La fille de l'eau* » (n° 47); « *Les derniers jours* » (n° 51); « *La fenêtre* » (n° 61); « *Reflet dans un miroir* » (n° 63); « *Soyez bons pour les animaux* » (numéro spécial hors série); « *La fille interdite* » (n° 71).

En une nuit, l'eau monta sauvagement, et la crue atteignit sa plus grande ampleur.

Des hélicoptères vinrent, et aussi de larges barques, qui évacuèrent les gens juchés sur leurs toits. Des gens las, transis, qui regardaient d'un œil morne leurs vaches flotter, ventre en l'air, et dériver sur l'eau grise. Des gens mouillés, épuisés, qui serraient dans leurs doigts bleuis de froid les maigres possessions arrachées à la montée de l'eau. La pluie tombait, obstinée.

L'eau roula sur le pays, affleurant les toits de tuiles. Elle charriait des troncs d'arbres, de larges portes d'étables, et des cadavres d'animaux. Le ciel était bas, gris fer, et il pleuvait toujours.

Un vent violent se leva, qui gonfla l'eau en vagues bordées d'écume baveuse. Dans le ciel couraient des nuages renflés et sombres. Il plut violemment, avec rage, une pluie couchée qui flagellait, et qui cessa soudain, comme tarie. Les nuages s'éclaircirent, s'effilochèrent et laissèrent apparaître quelques taches bleues, à peine grandes comme la paume d'une main. Le vent rugissait, creusant l'eau.

A la nuit, le vent tomba, les vagues s'apaisèrent. De larges plaques d'écume sale tourbillonnaient dans les remous de l'eau. Il faisait doux, calme, et les étoiles au ciel étaient comme une promesse.

Les eaux reculèrent. Elles abandonnèrent sur toutes choses un limon noirâtre et fluide, lent à sécher. Les arbres encore debout étaient imbibés d'eau et perdaient des lambeaux d'écorce. Les champs fumaient au soleil. L'eau clapotait par les fenêtres des maisons qui émergeaient peu à peu. Le bois gonflé des portes se crevassait en séchant.

La rivière regagna son lit, lentement, comme à regret. Des poissons, carpes ou brochets abandonnés par la décrue, sautaient dans les flaques au milieu des prés. Sur les ruines, pans de murs écroulés, demeures culbutées, le limon séchait en croûte grise. Les toits rouges des maisons debout brillaient gaiement.

Les gens revinrent chez eux, courageux et têtus.

Parmi ceux qui rentrèrent se trouvaient les Cernay.

Les Cernay avaient peu souffert de l'inondation. Ils avaient quitté la région au moment où la crue devenait menaçante, et leur maison, une ancienne ferme modernisée et aménagée, avait résisté aux assauts de l'eau. C'était une bâtisse trapue, courtaude, de proportions maladroites, mais qui avait eu un certain charme, dû à la patine des ans et à la vigne vierge qui courait sur ses murs. Maintenant elle offrait un aspect désolé et plutôt sinistre. La vigne arrachée, déchiquetée, n'existait plus, et les murailles grises se marbraient de traînées lépreuses. Il ne restait rien du garage, et le jardin saccagé n'était plus qu'un bourbier fangeux. Il fallut forcer la porte principale, dont le bois gonflé ne jouait plus.

Marguerite Cernay se désola devant l'aspect de sa demeure. Les meubles amoureusement entretenus avaient perdu leur vernis, et la plupart, bringuebalés et cognés par l'eau, gisaient sur le flanc. La peinture des murs s'écaillait, et vingt centimètres de vase à odeur marécageuse tapissaient le sol.

Le premier instant de stupeur passé, elle mit son monde au travail avec une autorité dont elle n'était pas coutumière. C'était une femme placide et grasse, pas très intelligente, qui avait été belle mais ne se souciait pas de ne plus l'être. Le corps jadis potelé s'était alourdi et s'empâtait de chairs flasques. Les jambes étaient fortes, avec des chevilles qui gonflaient facilement. Les cheveux châtains grisonnaient. Il lui restait de son ancienne beauté des yeux bruns, liquides, bien fendus sous des paupières à peine alourdies, et un certain arrondi du visage qui n'était pas encore détruit par l'empâtement.

Le limon enlevé, Antoine Cernay entreprit de remettre en état portes, fenêtres et volets. Ses belles mains, longues et étroites, savaient tout faire. Il sciait, coupait, rabotait, courbant sur sa tâche son grand corps maigre. Il était chauve, avec, dans un visage creusé, un long nez osseux coupant comme une arête. Ses doux yeux bleus de myope clignotaient derrière des lunettes cerclées de métal. C'était un idéaliste, meurtri au cours des ans par les réalités, et qui s'était refermé sur une vie intérieure peuplée de rêves chatoyants. Il aimait occuper ses doigts à de patients bricolages, l'esprit fuyant en songeries.

Il fallut un mois, environ, pour rendre la demeure à peu près habitable. Mois qui réclama, de la part des Cernay, une somme de travail considérable. Louise travailla avec acharnement, abattant plus que sa part de la besogne, mais pas Marie.

Louise était l'aînée, une longue fille de dix-huit ans, un peu trop mince. Elle avait hérité les yeux bleus de son père, doux et brumeux, avec des cils et des sourcils si clairs qu'ils paraissaient inexistants. Elle avait des cheveux blonds peu abondants, légers et fins comme un duvet de bébé, et qui volaient au moindre souffle. C'était une rêveuse, une imaginative, vite blessée, avec des sentiments à fleur de peau. Louise aimait sa mère, adorait son père, et ne leur avait jamais causé le moindre chagrin, mais c'était à Marie, qui n'aimait personne, qu'allait toute leur affection.

Il était difficile de concevoir quelque chose de plus joli que Marie Cernay. A seize ans, elle avait un corps de jeune animal, avec des jambes longues et une poitrine haute, ronde et dure. La courbure des joues était exquise, le nez parfait, le teint crémeux, la bouche tendre et renflée. Elle avait une chevelure sauvage, bouclée, qui se tordait en serpents jusqu'aux reins, et dont la couleur acajou accentuait l'éclat de sa peau laiteuse. Ses yeux bleu gentiane, légèrement obliques, étaient barrés de cils sombres, et la courbe des noirs sourcils fuyait vers les tempes.

On aurait bien surpris les Cernay, qui adoraient Marie, en leur disant qu'il y avait en elle quelque chose de mauvais, soigneusement dissimulé sous des dehors charmants et capricieux. Elle était foncièrement égoïste, aussi amorale qu'une chatte, et ils croyaient voir en elle une fillette, alors qu'elle était déjà femme et avait une conscience aiguë de sa beauté. Elle était rusée, calculatrice, incapable d'élans vrais, et n'admettait jamais que quiconque se mît en travers de la réalisation de ses désirs. Rien ne comptait pour Marie, en dehors d'elle-même.

Les travaux de réfection étaient presque terminés, et les Cernay s'affai-

raient dans la cave, qui était encore humide, gluante de vase, et avait grand besoin d'être nettoyée.

Il était vain d'espérer obtenir de Marie un travail suivi, Marguerite Cernay le savait, aussi haussa-t-elle les épaules avec indulgence lorsqu'elle la vit se diriger à pas furtifs vers l'escalier.

Marie émergea à l'air libre, fronçant son petit nez offensé par une odeur persistante de marais.

Il faisait beau et doux, avec un vent tiède qui sentait le printemps. Des petits nuages ronds, gonflés, brillants comme un duvet d'oie, dérivaient dans un ciel d'aquarelle. Le jardin était sec, l'herbe réapparaissait, et les vieux pommiers noueux ayant survécu à la crue poussaient hors de leurs bourgeons les langues vertes des feuilles nouvelles.

Marie traversa le jardin à pas nonchalants et s'arrêta, intriguée, près d'un amas de limon sec et croûteux. Quelque chose en émergeait. Elle se redressa, tenant le cube dans sa main aux jolis ongles ovales et roses. Il était lisse et froid, d'un noir mat, et avait à peu près la taille d'un cube de construction. Louise aurait pu rêver longuement, imaginant le chemin parcouru par le cube, songeant à l'eau qui l'avait roulé, brassé et déposé enfin dans le jardin comme un cadeau, mais Marie en était incapable. Elle le fit sauter distraitement dans sa main, le caressa, et, parce qu'elle en aimait le froid contact, le glissa dans sa poche où elle l'oublia.

Bien plus tard, Marguerite Cernay qui fouillait le placard de Marie pour préparer sa lessive retrouva le cube dans la poche du petit tablier et le déposa machinalement dans un tiroir où s'entassaient déjà un certain nombre d'objets hétéroclites. Marie n'aimait pas se séparer de ses possessions.

L'été vint.

Les gens avaient réparé les dégâts causés par l'eau et oublié la crue et ses catastrophiques séquelles. Les estivants retrouvèrent leurs demeures remises à neuf et ne songèrent plus à l'argent dépensé en réparations. Les auberges ouvrirent leurs portes, firent fumer les bassines de friture où grésillaient les goujons, et débitèrent à pleins verres un petit vin léger et frais. Les pick-up lâchaient leurs valses, et les grosses lampes attiraient le soir un tournoiement fou de phalènes.

La région s'emplit d'un flot de gens peu vêtus, inégalement bronzés, où dominaient les peaux trop blanches couleur de navet, et les dos douloureux, rouges et vilainement pelés.

La rivière était lente, paresseuse, toute scintillante de soleil. Elle se piquait de barques immobiles où les pêcheurs transpiraient sous des chapeaux de papier journal, et les criques étaient pleines de baigneurs s'éclaboussant avec des rires sonores.

Louise et Marie Cernay faisaient partie d'une troupe de jeunes gens en vacances. Une bande joyeuse, aimant les farces, qui vivait tout le jour en maillot et dont le plus âgé s'enorgueillissait de ses vingt ans. Ils sillonnaient la rivière de leurs périssoires et canoés, criant, riant, affolant les mères de familles assises sur la berge, et fréquentaient régulièrement, le samedi soir, les bals d'un bourg voisin. Avec l'insolente sottise de la jeu-

nesse, ils perturbaient à plaisir ces réjouissances campagnardes, excitant la colère des farauds de village. Il y eut deux ou trois bagarres sans gravité, auxquelles Marie assista, les yeux luisants, passant sur ses lèvres une langue pointue.

Marie était la reine du groupe. Contrairement à Louise dont la peau délicate virait tout de suite à l'écarlate, le teint pourtant clair de Marie dorait aisément. Son joli corps souple avait la couleur rousse d'une croûte de pain et sentait bon le soleil. Ses yeux, sous leurs longs cils courbes, brillaient, bleus comme un lac de montagne.

Jamais Marie n'avait été plus jolie. Elle était perpétuellement entourée d'une cour de garçons attentifs à ses moindres désirs, et jouissait de son pouvoir. Elle préparait minutieusement des farces assez méchantes, riait, découvrant des petites dents tranchantes, et secouait son torrent de cheveux acajou. Louise se tenait à l'écart, ses doux yeux bleus fixant sa sœur avec reproche, souffrant pour la victime.

Marie Cernay retrouva le cube dans les derniers jours de juillet, alors qu'elle fouillait son tiroir à la recherche d'un collier égaré. Il traîna environ une semaine sur un meuble, petit bloc noir d'aspect insignifiant, avant qu'elle n'en découvrît l'étrange propriété.

Le cube exauçait les souhaits.

Il n'aurait pu tomber en de plus mauvaises mains, car il donna soudain à Marie un pouvoir illimité. Elle eut l'intelligence de taire sa découverte, cachant le cube dans une poche ou dans un sac, ne s'en séparant jamais. Au cours des semaines à venir, ce qu'il y avait en Marie de méchant, d'inconsciemment cruel, allait s'épanouir, car elle ne serait plus jugulée par la crainte d'être prise à commettre un acte défendu. Le cube agirait à sa place.

Parce qu'elle était femme et jeune, sa chambre s'emplit de très beaux bijoux soigneusement dissimulés dans de petites cachettes, mais elle eut la sagesse de ne jamais les porter en public.

Elle avait pris un petit air d'assurance et considérait les gens avec ironie. Une mère plus fine ou plus intuitive que Marguerite Cernay eût vite réalisé que l'indocilité naturelle de Marie prenait des proportions effarantes. Mais Marguerite s'abstenait de réfléchir ou d'analyser. Antoine Cernay, plongé dans ses rêves et occupé d'éternels bricolages, ne voyait rien. Seule Louise s'aperçut, sans en comprendre la raison, que le vernis de civilité de Marie s'écaillait, laissant apparaître quelque chose de laid et d'assez inquiétant.

Elle n'avait jamais eu tout à fait, pour sa jeune sœur, l'indulgence des Cernay, peut-être parce qu'elle se sentait moins aimée. Elle s'accusait d'ailleurs parfois de jalousie et n'aurait, pour cette raison, osé parler contre Marie. Elle s'affola de ressentir tout à coup envers sa sœur une vague répugnance mêlée de crainte et se traita de monstre. La sensibilité de Louise la rendait souvent extrêmement malheureuse.

Marie Cernay se lassa vite de souhaiter des objets qu'elle n'osait montrer ou utiliser. Elle désira obtenir du cube d'autres satisfactions, sans savoir très bien lesquelles, car elle manquait d'imagination. Elle aurait

voulu que chacun pût reconnaître sa puissance, l'admirât, et se rendait cependant compte qu'elle ne pouvait parler du cube sans danger. Elle s'énervait, hésitante, ouvrait vingt fois la bouche et la refermait sans rien dire. Elle régnait toujours sur la bande, mais ce règne-là ne lui suffisait plus. Un incident advint, qui ouvrit à Marie d'autres horizons.

C'était un bel été, chaud et sec. Jour après jour, le soleil brûlait dans un ciel net de nuages. Les routes étaient blanches, poudreuses, et les prés jaunissaient un peu. Les arbres du bord de l'eau bruissaient dans les vent. La rivière était verte, fraîche, allumée de miroitements dorés. Les auberges avaient fait leur plein et refusaient orgueilleusement de nouveaux clients.

La bande sévissait en un lieu pompeusement dénommé « la plage », et qui n'était en fait qu'un pré descendant en pente vers la rivière. C'était un endroit très fréquenté, car ici le sol s'abaissait progressivement dans l'eau et offrait donc toutes garanties de sécurité pour les nageurs novices. Les innombrables pas des baigneurs avaient plus ou moins pelé le sol de son herbe.

Dès quatre heures, la plage grouillait d'enfants criards, de jeunesse bruyante et d'adultes. Des corps allongés, luisants d'huile, doraient au soleil et la rivière se parsemait de têtes flottantes, semblables, dans leurs bonnets de caoutchouc aux couleurs vives, à des ballons d'enfants.

Marie courait, sa folle chevelure dansant sur ses épaules, pourchassée par un garçon de la bande. Elle se retournait pour rire à son poursuivant lorsqu'elle buta sur un corps étendu et tomba lourdement, avec un petit cri effrayé.

Elle se releva, maussade, frottant ses genoux meurtris, et lança un coup d'œil méchant à l'obstacle qui l'avait fait trébucher et qu'elle rendait pleinement responsable de sa chute. C'était une grande femme à chair dure, bâtie comme un grenadier, qui s'était redressée sur un coude et considérait Marie sans aménité. Ses yeux étaient froids, et sa bouche aux lèvres minces se pinçait fortement. Manifestement, elle attendait de Marie des excuses qui ne vinrent pas.

La jeune Cernay toisa son adversaire, marmonna entre ses dents : « Oh ! cette espèce de gros tas ! » et tourna les talons, le menton haut.

La femme éclata en imprécations.

Elle avait une voix forte, qui portait, et ses commentaires mordants blessèrent si fortement Marie que celle-ci rougit jusqu'aux oreilles. Les gens sur la plage écoutaient, amusés, et çà et là naquirent des sourires ironiques. La femme s'était dressée, campée sur ses jambes massives, et sa voix poursuivait Marie qui fuyait honteusement, avec l'impression d'être écorchée vive, mâchant une sauvage rancune.

La bande l'entoura, prodigua sa sympathie, vouant la grande femme aux gémonies et promettant de lui faire regretter sous peu ses paroles.

Marie n'avait pas besoin d'eux pour ça.

Elle haussa les épaules, rit trop haut, affecta de négliger l'incident et parla d'autre chose. Elle réussit à donner parfaitement le change, et la bande oublia rapidement la scène. Louise qui souffrait, écorchée plus

encore que sa sœur par la honte, se sentit soulagée. Ses doux yeux bleus chagrinés et inquiets reprirent leur expression paisible. Mais Marie n'oubliait rien. La colère bouillonnait sous son calme apparent, ses mains fouillaient distraitement son sac de plage, et ses yeux, sous les cils baissés, épiaient.

Une heure plus tard, environ, la grande femme qui s'était recouchée, se tournant et se retournant au soleil, se leva et descendit vers l'eau, fourrant ses cheveux sous un bonnet de bain rouge vif. Elle entra dans la rivière d'un bloc. Elle nageait bien, une brasse coulée puissante, et sa tête coiffée de rouge s'enfonçait et se soulevait rythmiquement à la surface de l'eau.

Marie riait et bavardait, apparemment indifférente, mais son regard, filtrant sous les paupières ne quittait pas la tache écarlate du bonnet.

En peu de temps, la femme fut bien loin des autres nageurs, au cœur de la rivière, dérivant à peine dans le courant paresseux. A l'intérieur de son sac, Marie referma sa main sur le cube, le serrant si fort que les arêtes blessèrent sa paume et s'y imprimèrent. Elle souhaita que la grande femme se noie. Ce fut subit. Le ballon rouge qui flottait disparut sous l'eau sans que personne s'en aperçût.

La main de Marie ressortit du sac, vide. Des traces roses barraient sa paume. Elle souriait, un petit sourire mystérieux et cruel qui retroussait le coin de ses jolies lèvres. Il y avait dans ses yeux une lueur nouvelle, faite de jubilation méchante.

Louise surprit l'expression de sa sœur et, durant une seconde, eut si peur qu'elle faillit pleurer sans savoir pourquoi. Elle frissonna, courbant le dos, serrant ses bras minces sur son torse. Elle croyait sa bizarre réaction dictée par une folie de l'esprit, et des larmes mal contenues embuaient ses yeux.

La mort de la grande femme passa inaperçue. Existe-t-il des étés sans baigneurs imprudents et sans que la rivière crache un certain nombre de noyés sur ses berges ?

En exerçant sa vengeance, Marie Cernay avait découvert une nouvelle source de satisfactions : son pouvoir sur les êtres. Elle l'utilisa, sans cesser toutefois d'être extrêmement prudente. Elle n'obligeait jamais les gens à des actes par trop étranges, par crainte de leurs réactions après coup. Ses victimes de prédilection étaient les enfants, car ce qu'ils racontent n'est écouté que d'une oreille distraite par les adultes, et fréquemment taxé de mensonge.

En une semaine, Marie tua quatre fois et provoqua une dizaine d'accidents, tous choisis pour être plausibles. Cette avalanche de catastrophes limitée à une région fit déguerpir un certain nombre d'estivants effarouchés ou superstitieux, mais d'autres arrivaient.

On entrait dans la deuxième quinzaine d'août lorsque la bande s'enrichit de trois nouveaux membres : les frères Karr.

Maxime Karr fit immédiatement figure de chef. Une jeune brute de dix-huit ans, sans âme, mauvais, cruel et bien digne de Marie, mais c'est Louise qui en devint amoureuse.

C'était un beau garçon au corps de jeune fauve, dur et musclé. Les cheveux étaient blond paille, les yeux étroits, d'un vert rare. Il avait les pommettes à peine saillantes, et de belles dents très blanches, larges et bien plantées. Les hommes remarquaient tout de suite que les yeux étaient trop petits et le menton mou, mais les femmes ne voyaient que le séduisant sourire, et les prunelles vert de mer. Il fascinait.

Les jumeaux Karr, quinze ans, ne ressemblaient pas à leur frère. C'était deux adolescents aux membres osseux et sans grâce, avec des cheveux châtains plantés trop bas sur le front, des yeux noisette et de fortes mâchoires. Il était impossible de distinguer Roger de René, René de Roger. Ils agissaient ensemble, à la même seconde, et ne se quittaient jamais. Ils étaient taciturnes, parlant peu et riant rarement, et ne formaient à deux qu'un seul être aux mêmes réactions. Dès l'enfance ils avaient pris l'habitude de suivre Maxime comme des chiots, lui obéissant aveuglément en tout.

Il était inévitable que les personnalités, toutes deux violentes et dominatrices de Maxime Karr et de Marie Cernay se heurtassent. Il y eut cependant une période de calme, durant laquelle Maxime, qui avait pris la tête de la bande, fit à Marie une place privilégiée à ses côtés. Au bout d'une semaine, environ, une dispute éclata entre eux.

Maxime n'admettait pas la résistance, et affectait de traiter les femmes avec mépris. Il gifla Marie à deux reprises, si durement qu'elle saigna de la bouche. La bande assistait à la scène, très intéressée. Marie Cernay manquait de courage. Elle courba la tête et fila doux, mais sous ses paupières baissées filtrait une colère rancunière.

Tout l'après-midi, elle rumina sa vengeance et, le soir venu, proposa à Maxime, en aparté, un rendez-vous. Elle avait, disait-elle, une expédition à lui proposer et voulait discuter du plan avec lui seul, avant d'en parler à la bande. Maxime croyait avoir dompté Marie. Il accepta. S'il avait été plus observateur, il aurait pu voir, dans les yeux bleu gentiane, luire une flamme dangereuse.

Louise Cernay avait un cœur neuf et naïf. Elle avait été prise, sans presque s'en rendre compte, au charme de Maxime. Depuis que les Karr faisaient partie de la bande, elle ressentait envers sa jeune sœur une jalousie torturante, parfaitement réelle, dont elle ne pouvait se défendre. Elle passait par une dure période de sa vie, car elle commençait, comme son père plus tôt, à se heurter durement aux réalités. Ses yeux dessillés étaient bien obligés de voir en Maxime, qui avait amené la bande à commettre un certain nombre de méfaits assez graves, une jeune canaille, mais elle ne pouvait commander à ses sentiments et en souffrait. Toutefois, elle n'avait pas encore découvert totalement la véritable nature de Marie, qui dissimulait, alors que Maxime se donnait rarement la peine de feindre.

Louise dormait mal, passant des heures à pleurer silencieusement. De petites larmes rondes dévalaient du coin des paupières, coulant en ruisseau ininterrompu. Elle avait maigri et baignait le matin d'eau fraîche ses yeux rouges et gonflés.

Minuit approchait lorsqu'elle entendit Marie quitter furtivement sa

chambre et descendre avec précautions l'escalier aux marches grinçantes. Elle sut, immédiatement, que sa sœur allait rejoindre Maxime. Elle se leva, enfila vivement une robe et suivit Marie.

Marguerite Cernay dormait, sa chair grasse étalée, une main pendant hors du lit, paume offerte. Antoine avait le visage enfoui dans l'oreiller, qui débordait contre sa joue. Ni l'un ni l'autre n'entendirent criailler le vieux bois de l'escalier, ni la porte s'ouvrir et se refermer deux fois.

Marie suivait une sente qui bordait la rivière. La nuit était claire et quiète. Marie marchait, balançant sa jupe. Ses doigts jouaient avec le cube, qu'elle tournait et retournait au fond de sa poche. Elle souriait. Il faisait doux, paisible. Un saule ployé sur la berge abandonnait dans l'eau ses branches d'ombre. Sous les pas de Marie, les grenouilles coassantes se taisaient et plongeaient dans les roseaux.

Elle atteignit un petit bois et entra sous le couvert des arbres. Maxime Karr qui attendait, assis contre un tronc, siffla le signal habituel de la bande.

A deux ans, Maxime avait été cruellement mordu par un dogue. Il en avait gardé au bras une cicatrice blanche, et la phobie des chiens. La vue du moindre bichon le figeait, sueur aux tempes. La bande s'en était rapidement aperçu, et il avait fallu toute la violence et la brutalité de Maxime pour empêcher un assaut de plaisanteries faciles.

L'après-midi même, alors qu'elle remâchait sa colère, Marie s'était souvenue de cette particularité.

Elle s'adressa à Maxime d'une voix très douce, qui chantait comme celle d'une fillette moqueuse.

— Tu m'as giflée, Max, tu t'en souviens ? Je n'aime pas être giflée. Mais je vais faire quelque chose pour toi. Regarde ! Un chien !

A deux pas de Maxime Karr, un chien naquit dans la nuit.

C'était une bête monstrueuse, un chien comme il n'en avait jamais existé sur terre. Un animal de cauchemar, aux yeux allumés de flammes rouges, qui atteignait bien un mètre au garrot. La gueule baveuse se hérissait de crocs démesurés. Il grondait sourdement, échine raidie. Les oreilles droites pointaient.

La peur courut sur le garçon comme une eau froide. Il s'immobilisa, jambes molles, la bouche ouverte sur un cri que ne sortait pas. Son visage livide faisait une tache blanche dans l'obscurité.

Marie l'observait. A un léger mouvement de Maxime, elle vit qu'il allait s'enfuir, courir follement. Elle chuchota :

— « Ne cours pas, Max, ne cours pas. Si tu cours, il va te poursuivre. Là ! Reste tranquille, bien tranquille. Si tu es bien sage, si tu regrettes de m'avoir battue... Regarde ! »

Le chien disparut.

Le garçon passa une main lente sur son front mouillé.

— « Regarde ! »

Le chien était de nouveau là, immense. Sa gueule soufflait une haleine chaude.

Maxime gémit. Il supplia :

— « Enlève-le, Marie... Oh ! enlève-le... »

Marie souriait. Il y avait dans sa voix une douceur affolante :

— « Oh ! non, pas si facilement. Demande encore ! »

— « Je t'en prie, Marie ! Je t'en supplie... »

Des larmes coulaient sur le visage de Maxime. Les mots passaient, hachés, hors de ses lèvres raidies.

Marie fronça les sourcils, sembla réfléchir, puis secoua la tête :

— « Non ! »

Elle observa un moment le garçon qui tremblait, et dont les yeux dilatés étaient deux fenêtres de terreur. Sa main ramena le cube, qu'elle présenta à plat sur sa paume.

— « Regarde, » dit-elle, « c'est ça qui va te tuer ! »

Et elle ajouta rêveusement :

« Ça n'a pas d'importance que je te le dise, puisque tu ne pourras jamais le répéter. »

Marie referma la paume sur le cube, et souhaita l'attaque du chien.

Il y eut un bond, un choc sourd, un bref sanglot étranglé.

Un geste de Marie anéantit le chien qui grondait en s'acharnant.

Maxime Karr gisait, tête tordue sur la plaie béante de son cou.

Marie s'en fut, indifférente. Elle frottait amoureusement le cube contre sa joue. Elle passa sans la voir à deux pas de Louise, affalée au pied d'un arbre, à demi évanouie.

Louise se traîna jusqu'à la maison. Elle grelottait. Ses dents s'entre-choquaient, avec un bruit pénible. Son univers stable venait de basculer dans un abîme d'horreur.

Lorsque Louise pénétra lentement dans la chambre de sa sœur, Marie dormait paisiblement, dans un éparpillement de cheveux sombres. Son souffle régulier soulevait le drap sur sa poitrine ronde.

Louise ne pouvait détacher ses yeux du gracieux visage, où les cils abaissés mettaient une ombre douce. Le dégoût et la répulsion lui noyaient la cervelle. Elle mordit sa lèvre, inconsciente de la douleur, ne sachant que faire. Son regard tomba sur le cube, qui reposait innocemment sur la table de chevet. Un frisson la secoua. Elle n'en comprenait pas vraiment le pouvoir, mais le considérait comme un objet de maléfice, étroitement lié au crime de Marie.

Soudain il lui apparut que rien n'était plus urgent que de détruire cette obscure menace. Elle avança. Sa main plana, hésitante, puis se referma avec résolution sur les dures arêtes.

En quittant à reculons la chambre de Marie, sa main serrée sur le cube, Louise n'avait pas conscience de souhaiter violemment la mort de sa sœur, et elle ne savait pas qu'elle était exaucée lorsque le cube, lancé avec force, s'enfonça dans l'eau noire au cœur de la rivière.



Noël sur Cidor

(*The Christmas present*)

par GORDON R. DICKSON

Gordon R. Dickson a un talent varié, puisque ses récits vont du voyage interplanétaire à l'aventure fantaisiste en passant par la farce-satire et que, toujours, on croirait un auteur différent... Cette fois, il est l'observateur sensible et délicat des relations entre humains et indigènes sur une planète éloignée, et de la signification universelle de l'esprit de Noël (1).



« QU'EST-CE que Noël ? » demanda Harvey.

— « C'est le jour des cadeaux, » répondit Allan. C'était un petit garçon de six ans aux cheveux ébouriffés ; assis sur ses talons, au bord de la crique, dans la faible lumière d'un jour déclinant, il parlait au Cidorien. « Ce soir, c'est Noël. Mon père a coupé un épineux et maman est à la maison, en train de l'orner. »

— « Orner ? » répéta le Cidorien. Il flottait sur l'eau fraîche de la crique. Quelqu'un — peut-être était-ce Mr. Dumay, le père d'Allan — l'avait nommé Harvey, très longtemps auparavant. A présent, tout le monde l'appelait ainsi.

— « C'est mettre des choses sur l'arbre, » dit Allan. « Pour le rendre beau. Sais-tu ce que beau veut rire, Harvey ? »

— « Non, » dit Harvey. « Je n'ai jamais vu de beau. » Mais il se trompait, comme, pour une raison différente, les humains aussi se trompaient qui ne voyaient en Cidor qu'un infâme bourbier parce qu'il ne poussait, sur les plages de vase qui affleuraient sur l'océan d'eau douce dont la planète entière était recouverte, aucune végétation qui leur fût familière, à l'exception de l'épineux, rabougri, dangereux, et des herbes rampantes. La beauté existait sur Cidor, mais une beauté différente. C'était un monde noir et argent, où les épineux se détachaient comme des dessins à la plume sur un ciel tourmenté ; et cela était beau. Les gros poissons solennels qui hantaient les profondeurs inexplorées de ses étendues marines avaient la beauté de grands navires en partance vers des pays lointains. Et Harvey lui-même, bien qu'il l'ignorât, était plus beau que tout, avec son corps de méduse irridescent qui se gonflait au rythme des vagues et sa longue étole de filaments

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La semaine de huit jours* » (nº 51) ; « *Les deux font la paire* » (nº 59) ; « *Simple affaire de technique* » (nº 61).

argentés qui émergeaient de ce corps pour s'éparpiller dans l'eau. Seule sa voix, rauque, n'était pas belle, car une poche à air contractée n'est pas faite pour fabriquer des mots humains.

— « Tu pourras regarder mon arbre quand il sera prêt, » dit Allan. « Ainsi, tu te rendras compte. »

— « Merci, » dit Harvey.

— « Tu verras. Il y aura des lampes de couleur. Et des boules brillantes, et des étoiles. Et des cadeaux enveloppés dans du papier. »

— « J'aimerais beaucoup le voir, » dit Harvey.

En haut de la pente, sur le bout de terrain protégé par les digues qui marquait la limite de la ferme Dumay, arrachée à la mer, la porte de cuisine de la maison s'ouvrit et un tiède pinceau de lumière pâle s'allongea sur le sol noir pour toucher le Cidorien et l'enfant. Une silhouette de femme se découpa sur la lumière.

— « Il est temps de rentrer, Allan, » lui cria sa mère.

— « J'arrive. »

— « Maintenant, tout de suite ! »

Lentement, il se leva.

— « Si l'arbre est prêt, je viendrai te le dire. »

— « J'attendrai, » dit Harvey.

Allan gravit la pente sans se presser, balançant son petit corps au rythme automatique de ses caoutchoucs. La porte ouverte l'attendait, et l'accueillit dans la lumière et le confort humain de la maison.

— « Enlève tes caoutchoucs pour ne pas salir le plancher, » dit sa mère.

— « L'arbre est-il prêt ? » demanda Allan, en se battant avec la fermeture de ses caoutchoucs.

— « Tu vas manger d'abord, » lui dit sa mère. « Le dîner est prêt. » Elle le dirigea vers la table. « N'engloutis pas. Tu as tout ton temps. »

— « Est-ce que papa sera de retour assez tôt pour ouvrir les cadeaux ? »

— « Tu ne les ouvriras que demain matin. Papa sera revenu. Il est allé au magasin, en amont de la rivière. Il se mettra en route dès qu'il fera jour et sera ici avant ton réveil. »

— « Il a raison, » dit Allan, solennel, le nez dans son assiette. « Il ne faut jamais naviguer pendant la nuit car c'est à ce moment-là que les taureaux de mer sortent de l'eau, sous les bateaux et l'on ne peut pas les voir dans l'obscurité. »

— « Chut ! » fit sa mère en lui tapotant l'épaule. « Il n'y a pas de taureaux de mer par ici. »

— « Il y en a partout. C'est Harvey qui me l'a dit. »

— « Tais-toi maintenant, et mange. Papa ne navigue pas pendant la nuit. »

Allan se dépêcha de terminer son repas.

— « J'ai fini ! » s'écria-t-il enfin. « Puis-je y aller ? »

— « Oui, » dit-elle. « Range ton assiette et ton couvert dans la machine. »

Il ramassa ses ustensiles et les empila dans la machine ; puis il courut

dans la pièce voisine. Soudain, il s'arrêta, les yeux fixés sur l'épineux, incapable de bouger ; on eût dit qu'une immense vague glacée s'était levée pour déferler en lui, puis refluer, entraînant avec elle toute chaleur et toute joie. Tout à coup, il prit conscience d'un bruit de pas, derrière lui, et les bras de sa mère furent autour de lui.

— « Oh ! mon chéri, » dit celle-ci en le serrant contre elle. « Tu ne croyais pas trouver un arbre semblable à celui que nous avons eu l'année dernière, sur l'astronef qui nous a emmenés ici, n'est-ce pas ? C'était un vrai arbre de Noël, fourni par la Compagnie, avec de vrais ornements. Ici, il a fallu nous arranger avec ce que nous avions. »

Brusquement, il éclata en sanglots. Il se jeta contre elle, se cramponnant à sa jupe. « Pas un — arbre — de Noël, » balbutia-t-il entre ses sanglots.

— « Mais si, mon chéri, c'en est un. » De la main, elle lissa ses cheveux ébouriffés. « Ce n'est pas l'aspect qui fait l'arbre de Noël. C'est la manière dont nous le considérons et ce qu'il représente pour nous. Aimer, donner, c'est cela Noël, non la beauté de l'arbre ou la façon dont les cadeaux sont enveloppés. Ne le sais-tu pas ? »

— « Mais... je... » Ses mots se perdirent dans un nouvel accès de sanglots.

— « Quoi, mon chéri ? »

— « J'ai... promis... à Harvey... »

— « Chut ! » fit-elle. « Tiens...» la violence de son chagrin s'atténuait. Elle sortit de la poche de son tablier un mouchoir propre. « Mouche-toi. Voilà. Alors, qu'as-tu promis à Harvey ? »

— « De... » Il eut un hoquet. « De lui montrer un arbre de Noël. »

— « Oh ! » fit-elle, avec douceur. Elle le berça dans ses bras. « Mais tu sais, » dit-elle, « Harvey est un Cidorien ; et il n'a jamais vu d'arbre de Noël. Celui-ci lui paraîtrait certainement aussi beau que le fut, pour toi, celui de l'année dernière. »

Il battit des paupières, renifla, la regarda d'un air de doute.

— « Mais si, je t'assure, » insista-t-elle, doucement. « Mon chéri, les Cidoriens ne sont pas des hommes. Je sais qu'Harvey peut parler et que parfois, même, ce qu'il dit se tient très bien, mais il n'est pas vraiment semblable à une personne humaine. Quand tu seras grand, tu le comprendras mieux. Son univers est ici, sur l'eau, et tout ce qui concerne la terre est un peu difficile à comprendre. »

— « Ne lui a-t-on jamais parlé de Noël ? »

— « Jamais. »

— « Il n'a jamais vu d'arbre de Noël, ni reçu de cadeaux ? »

— « Non. » Elle l'embrassa une dernière fois. « Pourquoi ne vas-tu pas le chercher, pour lui montrer l'arbre ? Je suis sûre qu'il le trouvera très beau. »

— « Bon... j'y vais ! » Et Allan se précipita dans la cuisine où il se mit à enfiler ses caoutchoucs.

— « N'oublie pas ta veste, » dit sa mère. « La brise se lève quand le soleil se couche. »

Il mit sa veste, boutonna ses caoutchoucs et courut à la crique. Harvey

l'attendait. Allan laissa le Cidorien grimper sur son bras et le porta, grande bulle légère, dans la maison.

— « Regarde, » dit-il, après avoir ôté ses caoutchoucs d'une main et porté Harvey dans la salle de séjour. « C'est un arbre de Noël, Harvey. »

Harvey ne répondit pas tout de suite. Il miroitait, suspendu au creux du coude d'Allan, ses longs filaments répandus comme une chevelure d'argent sur la veste de l'enfant.

— « Ce n'est pas un vrai arbre de Noël, Harvey, » dit Allan. « Mais cela n'a pas d'importance. Nous devons nous arranger avec ce que nous avons car, ce qui fait Noël, c'est aimer et donner. Sais-tu cela ? »

— « Je ne savais pas, » dit Harvey.

— « Eh bien, c'est ainsi. »

— « C'est beau, » dit Harvey. « Un arbre de Noël est beau. »

— « Tu vois, » dit la mère d'Allan qui s'était tenue à l'écart pour contempler la scène. « Je t'avais dit qu'Harvey le trouverait beau, Allan. »

— « Oh ! il serait plus beau si nous avions de vrais ornements qui brillent, au lieu de petits bouts de papier argent ou de perles. Mais ça nous est égal. »

— « Ça nous est égal, » dit Harvey.

— « Je crois, Allan, » dit sa mère, « que tu ferais bien de ramener Harvey à présent. Il n'est pas fait pour rester trop longtemps hors de l'eau, et tu as juste le temps d'envelopper tes cadeaux avant de te coucher. »

— « Bon, » dit Allan. Il fit un pas en direction de la cuisine, puis s'arrêta. « Veux-tu dire bonsoir à Harvey, maman ? »

— « Bonsoir, Harvey, » dit-elle.

— « Bonsoir, » répondit Harvey de sa voix rauque.

Allan s'habilla et ramena le Cidorien dans la crique. Quant il revint, sa mère avait déjà disposé sur son lit, dans la chambre, les papiers de toutes couleurs, les rubans et les boîtes. Il y avait aussi la pierre à aiguiser qu'il offrait à son père pour Noël et une petite figurine de quatre centimètres qu'il avait sculptée dans l'argile du pays, cuite au four et peinte pour l'envoyer à ses grands-parents maternels. Envoyer sur la Terre un poids de trente grammes coûtait cinquante unités, et la petite statuette pesait juste un peu moins, mais les grands-parents règleraient les frais à l'arrivée. Voyant que tout était prêt, Allan ouvrit le tiroir du haut de la commode.

— « Ferme les yeux, » dit-il. Sa mère serra les paupières.

Il sortit la paire de gants de travail qu'il lui destinait et la glissa dans une boîte.

Ensemble, ils enveloppèrent les cadeaux. Lorsqu'ils les eurent disposés sous l'épineux, avec son maigre assortiment d'ornements de fortune, Allan s'attarda près du papier. Au bout d'un moment, il alla chercher la boîte qui contenait ses jouets et prit son équipement de pilote. Tous les éléments étaient modelés dans le même argile que son cadeau à ses grands-parents. Son père les avait fabriqués, sa mère les avait peints. Ils étaient tous en bonne forme, à l'exception de l'astrogateur dont la main droite — celle qui tenait le crayon — était cassée. Il donna l'astrogateur à sa mère.

— « Puis-je l'envelopper, s'il te plaît ? » dit-il.

— « Pourquoi ? A qui veux-tu le donner ? » demanda-t-elle en le regardant. Timidement, il frotta le moignon du bras de l'astrogateur.

— « C'est un cadeau de Noël... pour Harvey. »

Etonnée, elle le contempla.

— « Mais, mon chéri, » dit-elle. « Harvey n'est pas un petit garçon. Que ferait-il d'un astrogateur ? je ne le vois pas jouant avec ! »

— « Non, » dit Allan. « Mais il pourrait le garder, n'est-ce pas ? »

Elle sourit.

— « Oui, » dit-elle, « il pourrait le garder. Veux-tu l'envelopper toi-même et le placer sous l'arbre ? »

Il secoua la tête, d'un air sérieux.

— « Non, » dit-il. « Je ne pense pas qu'Harvey sache bien ouvrir les paquets. Je vais m'habiller et descendre à la crique pour le lui donner. »

— « Pas ce soir, Allan, » dit sa mère. « Il est trop tard. Tu devrais déjà être au lit. Tu le lui porteras demain. »

— « Alors, il ne l'aura pas à son réveil ! »

— « Bon, eh bien, c'est moi qui vais le lui porter. Mais couche-toi tout de suite, à présent. »

— « D'accord. » Allan prit son pyjama, dans sa commode. Quand il fut en sécurité entre ses chaudes couvertures, sa mère l'embrassa et éteignit toutes les lumières, à l'exception de la veilleuse.

— « Dors bien, » dit-elle et, prenant l'astrogateur au bras cassé, elle enfila sa veste, mit ses bottes et descendit sur les bords de la crique.

— « Harvey ? » cria-t-elle.

Mais Harvey n'était pas en vue. Elle resta là un moment, contemplant l'eau, la terre basse, obscurcies par la nuit, à peine visibles à travers les nuages, sous la clarté diffuse dispensée par le satellite le plus proche de Cidor. Un sentiment de solitude l'envahit, né de cette terre étrangère, et elle se surprit à souhaiter que son mari fût à ses côtés. Elle frissonna un peu sous sa veste et se baissa pour laisser l'astrogateur au bord de l'eau. Elle avait gravi la moitié de la pente quand elle entendit la voix d'Harvey qui l'appelait.

Elle se retourna. Le Cidorien était au bord de l'eau, à demi échoué sur la terre sèche, tenant entre ses filaments la petite statuette de l'astrogateur. Elle le rejoignit, et il se laissa glisser dans l'eau avec reconnaissance. Il pouvait se mouvoir sur la terre sèche, mais cela l'épuisait.

— « Vous avez perdu ceci, » dit-il en montrant l'astrogateur.

— « Non, Harvey, » répondit-elle. « C'est un cadeau de Noël. Pour vous. De la part d'Allan. »

Il resta là un long moment, flottant, sans répondre. Enfin :

— « Je ne comprends pas, » dit-il.

— « Je le sais, » soupira-t-elle, avec un léger sourire. « Il se trouve que Noël est une époque où nous nous faisons des cadeaux les uns aux autres. C'est une très vieille coutume... » Et là, debout dans l'obscurité, elle essaya de lui expliquer ; et elle se demandait, en écoutant le son de sa propre voix, pourquoi le simple fait de parler à Harvey, un Cidorien, la réconfortait à ce point. Quand elle eut fini de lui raconter l'histoire de Noël et de lui

exposer les raisons qui avaient incité Allan à lui faire ce cadeau, elle se tut. Et le Cidorien, lui aussi, se taisait, suspendu sur l'eau noire.

— « Comprenez-vous ? » demanda-t-elle enfin.

— « Non, » dit Harvey. « Mais c'est beau. »

— « Oui, » dit-elle, « c'est beau. » Soudain, elle frissonna car elle venait de quitter le pays douillet de son enfance pour ce monde froid et humide. « Harvey, » dit-elle, brusquement. « Comment est-ce sur la rivière ? Et sur la mer ? Est-ce dangereux ? »

— « Dangereux ? » répéta-t-il.

— « Je veux dire... avec les taureaux de mer, par exemple. Croyez-vous vraiment qu'ils attaqueraient un homme dans son bateau ? »

— « L'un le fera. L'autre ne le fera pas, » dit Harvey.

— « Maintenant, c'est moi qui ne comprends pas, Harvey. »

— « La nuit, » dit Harvey, « ils remontent des profondeurs de l'eau. Ils sont tous différents. L'un s'éloignera. L'autre grimpera sur la terre sèche pour vous attaquer. Un troisième se cachera, immobile, et attendra. »

Elle frissonna.

— « Pourquoi ? » dit-elle.

— « Ils ont faim. Ils sont méchants, » dit Harvey. « Ce sont des taureaux de mer. Vous ne les aimez pas ? » Elle frissonna de nouveau.

— « Ils me terrorisent. » Elle hésita. « Est-ce qu'ils vous ennuient, parfois ? »

— « Non. Je suis... » Harvey chercha le mot : « Electrique. »

— « Oh ! » Elle croisa les bras autour de son corps pour se réchauffer. « Il fait froid, » dit-elle, « je rentre. »

Dans l'eau, Harvey s'agita.

— « J'aimerais vous faire un cadeau, » dit-il. « Je vais vous faire un cadeau. »

Sa gorge se serra.

— « Merci, Harvey, » dit-elle, avec douceur et gravité. « Nous serons très heureux de recevoir votre cadeau. »

— « Je vous en prie, » dit Harvey.

Curieusement réconfortée et réchauffée, elle gravit la pente et pénétra dans la paisible tiédeur de la maison. Harvey, toujours flottant sur l'eau, la regarda partir. Lorsqu'enfin la porte se fut refermée sur elle et que toutes les lumières furent éteintes, il se dirigea vers l'entrée de la crique.

Il semblait flotter ; en fait, il nageait très rapidement. Ses centaines de ligaments aussi fins que des cheveux le portaient sur l'eau sombre à une allure stupéfiante, mais sans en rider la surface. On eût dit que, pour lui, l'eau n'était pas une substance lourde mais une matière aussi légère que le gaz, à travers laquelle il se mouvait sous la plus faible impulsion d'une pensée. Il sortit de la crique, nagea vers l'amont de la rivière, longeant avec la même aisance et la même rapidité les îles et les plages de vase. Enfin il atteignit un endroit, situé entre deux îles, où l'eau était noire et profonde et où les épineux projetaient leurs ombres aiguës sur les rayons argentés du clair de lune.

Là, il s'arrêta. Et, lentement, brisant la surface lisse de l'eau, apparut

devant lui une immense tête de grenouille, surmontée de deux projections cartilagineuses tronquées au-dessus d'yeux minuscules. La tête était énorme, mais elle avait émergé sans le moindre bruit. Elle lui parla en vibrations qui traversaient l'eau et qu'Harvey comprenait.

— « Ton peuple est-il malade, ou fou, pour que tu viennes ici ? »

— « Je suis venu pour le beau Noël, » dit Harvey. « Pour faire de toi un cadeau. »

***

Le lendemain matin, quand Chester Dumay, le père d'Allan, descendit le fleuve, le jour s'était levé depuis une heure. L'expert en terrain de la Colonie voyageait avec lui et leurs deux bateaux, attachés ensemble, avançaient à l'aide d'un seul moteur. Lorsqu'ils atteignirent la courbe, entre les deux îles, ils discutaient d'une condition acide dans le terrain des champs de Chester, à l'endroit où ceux-ci bordaient la rivière. Mais l'expert — un petit homme maigre et noiraud qui se nommait Père Hama — s'interrompit brusquement au beau milieu d'une phrase.

— « Un instant, » dit-il, l'œil fixé sur un point, au-delà de l'épaule de Chester Dumay. « Regardez ça. »

Chester regarda et vit une grande masse sombre qui flottait à la dérive, retenue par la souche d'un arbre à demi immergé s'élevant du fond boueux de la rivière, à quelque cent mètres de la rive opposée. Il fit virer le bateau et traversa la rivière pour l'examiner de plus près.

— « Que diable... »

Ils approchèrent et Chester coupa le moteur, laissant le courant l'emporter vers l'objet. Bientôt, la coque la plus proche heurta un énorme fragment de peau enflée, entrelacée de fragiles fils d'argent et sillonnée de cicatrices qu'on eût dit provoquées par un fouet manié avec une force terrible. Il flottait au gré des vagues.

— « Un taureau de mer ! » dit Hama.

— « Vraiment ! » fit Chester, fasciné. « Je n'en avais jamais vu. »

— « J'en ai vu un à Third Landing. Mais celui-ci est un monstre. Et *mort !* » Il y avait une note d'étonnement dans la voix de l'expert.

Chester poussa délicatement la grande carcasse du bout de sa gaffe et elle se retourna légèrement sur le côté. Quelque chose qui ressemblait à une bulle grise émergea, resta visible une seconde à travers l'eau boueuse, puis disparut à nouveau.

— « Un Cidorien, » fit Chester. Il émit un sifflement. « Tout écrasé. Mais qui aurait pensé que l'un d'eux pourrait s'attaquer à un monstre tel que celui-ci ? » il contempla fixement le cadavre du taureau de mer.

— « Et vaincre, c'est surtout cela, » dit l'expert. « Personne n'a jamais soupçonné... » Il s'arrêta. « Qu'avez-vous ? »

— « Oh ! nous avons un Cidorien dans notre crique. Mon fils joue avec lui. On l'appelle Harvey, » dit Chester. « Je me demandais simplement... »

— « Je ne laisserais pas mon gosse jouer avec une créature capable de tuer un taureau de mer, » dit Hama.

— « Oh ! Harvey n'a jamais rien fait de mal, » dit Chester. « Pour-

tant... » Fronçant les sourcils, il ramassa la gaffe et éloigna le bateau de la carcasse, se retournant pour mettre le moteur en marche. Le bourdonnement de sa vibration les accompagna tandis qu'ils naviguaient à nouveau vers l'aval de la rivière. « Tout de même, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en parler à ma femme et au petit. Ça gâcherait leur Noël. Et, plus tard, quand j'aurai l'occasion de me débarrasser d'Harvey sans faire d'histoires... »

— « Bien sûr, » dit Hama. « Je ne dirai rien. Ça n'est pas la peine. »

Ils s'éloignèrent.

Derrière eux, la carcasse du taureau de mer, poussée par le courant, se dégagea de l'arbre immergé et se mit à flotter vers l'aval. Le courant l'attrappa et la charria, lentement, d'un côté, puis de l'autre, jusqu'à ce que la partie centrale du Cidorien mort apparût à l'air libre. Et les rayons jaunes d'un soleil limpide se réfléchirent sur la poterie vernie d'un petit astrogateur miniature, enveloppé dans les fils d'argent, et le couvrirent d'or.

(Traduit par Elisabeth Gille.)

Mon ami de loin

par MICHEL EHRWEIN

Sous une forme ultra-brève, une approche pleine de fraîcheur d'un thème vieux comme la littérature fantastique, et toujours aussi fascinant (1).



MON ami va venir cette nuit. Il est là, je le sens, qui rôde autour de la maison. Peut-être est-il sur le toit, collé à l'ombre d'une cheminée, ou tapi dans l'arbre, immobile. Couchée dans mon grand lit, je l'attends, les yeux fixés sur la fenêtre. Il vient de loin, toujours la nuit...

J'ai froid aux pieds, aux mains, au cœur, partout. Il bat très lentement, mon cœur, je le sais. Parfois j'ai peur qu'il ne s'arrête tout d'un coup : je mourrais. Il ne faut pas que je meure : j'ai quinze ans.

Mon ami viendra et il se mettra contre moi et il sera froid comme la glace et il me prendra ma chaleur. Peut-être qu'il est déjà dans le marronnier, comme le premier soir. Je dormais et le froid m'a réveillée. On était en juillet, mais il amène le froid avec lui : il me l'a amené et je l'ai gardé. Il était debout — oui, debout — sans se tenir avec les mains — sur la petite branche devant la fenêtre, et elle ne pliait pas. Sa silhouette se détachait sur le ciel de la nuit. Il me regardait, et ses yeux étaient comme la nuit quand elle a beaucoup d'étoiles. Clairs comme elle.

Il a besoin de ma chaleur.

Le vent frissonne dans les arbres. Il a peut-être peur de mon ami ? Ils ont tous peur et personne ne l'aime, je crois : moi, je l'aime. Viens, mon ami, viens, je te donnerai ma chaleur. Il a si froid...

Il a sauté sans bruit sur l'appui de la fenêtre, il est descendu. J'ai eu peur pour lui, car juste devant la fenêtre, il y a une planche qui craque fort, et maman aurait pu l'entendre. Elle a craqué... Non, c'est une autre nuit que maman est venue, parce que, moi, j'avais fait du bruit en cognant la table avec mon bras : cette fois-là, il s'est glissé dans les rideaux de mon lit, j'ai fait semblant de dormir et elle est repartie. Non, le plancher n'a pas craqué, il marche si doucement !... Il est venu près de mon lit et il m'a regardée.

J'ai quinze ans. J'ai seize ans, mais je n'avais que quinze ans quand il est venu. Je n'ai pas vieilli : « On ne vieillit pas », il m'a dit. Je suis jolie, je crois, je me regarde dans la glace et je suis jolie. Il ne me dit pas que je suis jolie.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *La harpe* » (n° 53) ; « *Les billes* » (n° 61) ; « *L'heure du départ* » (numéro spécial) ; « *Les cerceaux* » (n° 67).

Est-ce qu'il ne va pas venir ? Oh ! si, j'ai froid... Il y a des éclairs au loin dans le ciel.

Ce soir, il fera pareil. Il se penchera sur moi... Il s'est penché sur moi et j'ai tiré mon drap jusqu'aux yeux pour qu'il ne me voie pas. Je suis une jeune fille, je ne suis pas mariée. Je ne suis plus une petite fille. J'étais une jeune fille et mon ami est venu, il est LA, il va venir. Est-ce qu'on se marie la nuit, si on veut ? Mon ami ne voudra pas se marier le jour.

Alors, lui, il a tiré mon drap aussi, avec ses mains. Il est plus fort que moi. Je voulais crier, appeler maman, je ne voulais pas, parce qu'elle aurait dit à mon ami de partir.

Et puis — oh ! j'ai froid — j'ai eu froid, quand il a posé la main sur moi. Mon ami a mille mains et cent mille caresses. Je l'attendais : maintenant, il est mon ami.

VIENS... J'ai senti tes mains sur moi. Tes mains sur moi, tes mains, ta bouche aussi.

C'est sale ce qu'il a fait : mon sang a coulé. Un peu.

Tu es parti, tu es revenu d'autres nuits. Tu es dans l'arbre et je te vois. Viens avec moi. Ne reste pas dehors et viens près de moi : je voudrais courir vers toi, mais je suis si fatiguée, si lasse à cause de toi. Tu emplis toute la fenêtre, tu es là !

Maintenant... Ta bouche va être sur moi, toute glacée. Tes lèvres se poseront tout de suite sur ma gorge, sur la petite blessure que je cache sous mon col...

... et tes dents mordent la petite veine qui bat :

Ma vie
Mon sang
Ma vie
MON SANG
M A V I E



■ *Le prix Jules Verne 1960.*

Le prochain Jules Verne sera décerné en mai 1960. Montant du prix : 1 000 NF (100 000 F). Le manuscrit désigné sera en outre publié dans la collection « Le Rayon Fantastique ».

Les manuscrits doivent être adressés avant le 31 décembre 1959 au Secrétariat du Prix Jules Verne, 79, boul. Saint-Germain, qui se tient à la disposition du public pour tout renseignement complémentaire.

Le moindre mal

(*Operation Ladybird*)

par JAY WILLIAMS

Jay Williams est un romancier historique américain dont le récent roman « Les sorcières » (*non encore traduit en français*) *a remporté un succès considérable aux Etats-Unis. Il nous montre dans cette nouvelle qu'il est tout aussi capable d'écrire l'histoire de l'avenir que celle du passé. Il y apporte le sens du détail et la chaleur humaine qui font aussi bien le bon roman historique que la bonne science-fiction* (1).



LES pieds posés sur son bureau, le Colonel Herbert Cooper, Chef du Service de Renseignements du Corps Expéditionnaire des Nations Unies (Théâtre d'Opérations Extra-Terrestres) méditait. Sa respiration était lente et régulière, ses yeux étaient clos ; les mains croisées sur l'abdomen, les lèvres étirées en un sourire attendri, le Colonel Cooper pensait à des nourritures.

Il était au restaurant Chambord en train de déguster une galantine de volaille. Le plat s'évanouit mystérieusement, remplacé par un admirable filet de bœuf bordelais. « Monsieur, disait le serveur, je crois qu'il reste une bouteille de Lafite 1949. La direction serait heureuse de vous la faire déguster. »

— « Ne dites pas de bêtises. Il n'y a plus de 49. »

— « Bien sûr, Monsieur, » rétorqua le serveur. « Mais puisque c'est un rêve... »

Sentant qu'on le secouait brutalement, le Colonel souleva une paupière. L'étroit visage bronzé et rasé de frais du Lieutenant-Colonel Stoddard, l'aide de camp du Général, se penchait au-dessus du sien.

— « Vous rêvez, » dit Stoddard d'une voix accusatrice. « Réveillez-vous ! »

— « Salut, Coco-Rapide. J'avais raison : il n'y a plus de 49. »

— « Pardon ? »

— « Ça ne fait rien. Comme si l'existence n'était déjà pas assez emmouscaillante sans ces désillusions ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Encore des Slugs ? »

(1) Nouvelles du même auteur parues dans « *Fiction* » : « *La plaie de Mars* » (nº 42) ; « *Guerre froide* » (nº 50) ; « *Un dieu en boîte* » (nº 56).

— « Le Général vous demande. Et cessez de m'appeler Coco-Rapide. »

Cooper se leva lentement. Si l'armée, éternellement en quête de l'expression juste, avait voulu définir en un mot l'officier, elle n'aurait pas eu de peine à trouver ce mot : ç'aurait été clochard. Des taches constellaient la tunique du Colonel, à laquelle manquait d'ailleurs un bouton. Ses cheveux noirs pendaient en désordre sur son visage légèrement bouffi qui avait besoin d'un coup de rasoir, et le cuir de ses bottes était éraflé. Mais ses yeux bleus pétillaient de vivacité et de bonne humeur et il possédait un fonds intarissable d'histoires poivrées ; en outre, ses amis avaient vu les rangées de médailles qui ornaient la tenue de parade qu'il revêtait bien rarement.

Cooper jeta un regard cordial à Stoddard. « Mais c'est que vous êtes un rapide, mon cher. Ne vous en faites pas : c'est la guerre... La camaraderie du front... Pensez que nous ne sommes même pas sur Terre : aucun de vos amis du Cercle de l'Armée et de la Marine ne saura jamais que je vous appelle Coco-Rapide. »

— « Vous feriez mieux de vous nettoyer, » répondit l'autre en grinçant des dents. « Et je vous rappelle que la guerre est pratiquement terminée. »

Cooper poussa un bâillement atroce.

— « Seigneur, quel abruti ! » murmura-t-il tandis que la porte se refermait bruyamment derrière le Lieutenant-Colonel.

Il parvint à faire prendre à ses 1,85 m de chair et d'os une position relativement verticale, effaça soigneusement un faux pli à sa tunique et se dirigea vers le bureau du Général.

— « Me voilà, » fit-il en esquissant un vague salut. « Mon Général, » ajouta-t-il après un long silence.

Le Général, Sir George Fulke Edwards, grogna en caressant sa courte moustache blanche.

— « Colonel, » laissa-t-il enfin tomber, « vous êtes indubitablement l'officier le plus répugnant placé sous mes ordres. En trente ans de service, je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un qui vous ressemblât. Quand les Chefs d'Etats ont jugé bon de me détacher sur Vénus, j'ai subi une préparation intensive à la suite de laquelle les Slugs ne m'ont pas causé de surprise : je les ai trouvés aussi immondes que je m'y attendais. Mais personne ne m'a préparé à vous, Colonel. Asseyez-vous et prenez une cigarette. »

— « Oui, mon Général. Merci, mon Général. »

Cooper se laissa tomber dans le fauteuil et se servit.

— « Alors, mon Général, qu'est-ce qui vous tracasse ? Vous avez encore trouvé des Slugs ? »

— « Non. Et je me plais à penser que le Continent Alpha est nettoyé. Il en reste peut-être encore une ou deux poches par ci, par là... Mais vous connaissez mieux la question que moi. »

Cooper contempla avec modestie ses ongles, qui étaient sales.

— « J'ai actuellement des préoccupations très différentes, » poursuivit le Général. « Il s'agit de la venue... »

— « ... de John Shinumu. Oui, mon Général. J'ai déjà pris toutes les mesures voulues. »

— « Sacré bon dieu, allez-vous me laisser achever ? Je sais parfaitement que le nauséabond service que vous dirigez est omniscient. Mais il y a une chose que vous ignorez. » Le Général se carra sur son siège et dévisagea Cooper avec satisfaction. « Je vous rends personnellement responsable de la sécurité de notre distingué visiteur. Personnellement. Vous n'avez pas besoin d'un dessin ? »

— « Non, mon Général. J'étais d'ores et déjà arrivé à la conclusion que ce serait la solution la plus sage : aussi ai-je réparti mes différentes tâches entre mon personnel. J'envisage de travailler en tandem avec un de mes subordonnés. Je ne pense pas que Monsieur Shinumu coure de gros risques mais je suppose qu'il est préférable... »

— « Nom de Dieu ! » hurla le Général ! « Et je pense... Et je suppose... J'ai presque envie de vous faire passer en conseil de guerre pour... pour... pour insolence, sacré nom d'un obusier ! »

— « Hum, bien sûr ! Mais je suis un officier de renseignement raisonnablement efficace. D'ailleurs, où mon Général trouverait-il un partenaire aux échecs ? »

Fulke-Edwards était cramoisi. « Si quelque chose arrive à M. Shinumu, » parvint-il à bredouiller, « je devrai me passer de partenaire. Je n'ai rien de plus à vous dire : vous savez exactement pour quand est prévue l'arrivée du vaisseau. Je compte que vous serez sur l'aire de contact à l'heure pile. Pile ! Rompez ! »

Cooper sourit, dédia à son supérieur un nouveau salut approximatif et prit la direction de la porte.

— « Herbert ! »

— « Mon Général ? »

— « Pas de blague, hein ? Je sais qu'il n'y a guère de danger mais s'il nous faussait compagnie pour aller se balader... ou je ne sais quoi... »

— « Rien ne lui arrivera. »

Le Général poussa un soupir et hocha la tête.

— « Alors, fichez-moi le camp. »

De retour à son P. C., Cooper réunit son équipe composée de deux capitaines, trois lieutenants et un adjudant-chef.

— « Al, » dit-il au Capitaine Labouchère, « le Vieux a le feu au cul. Je vous transmets le commandement : je suis affecté à la surveillance de Shinumu. Dites-moi, Shirali, la Base vous a-t-elle prévenu de l'heure de son arrivée ? »

— « Non, » répondit le sous-officier.

— « Ils sont inouïs ces gars-là ! Bon : foncez voir l'ordonnance du Général. Vous lui direz que je casquerai six cartouches de cigarettes s'il réussit à trouver l'horaire exact. »

L'adjudant-chef Shirali secoua la tête d'un air désapprobateur.

— « Vous n'avez aucun principe ! »

— « Dariouchka ! »

Le Capitaine Rogoff haussa les sourcils.

— « Quand le Colonel s'adresse à moi sur ce ton sucré, je sais qu'il a quelque chose de pas très orthodoxe derrière le crâne, » remarqua-t-elle.

— « Vous êtes adorable. Nous ferons équipe pour assurer la protection de Shinumu. En travaillant avec moi, peut-être finirez-vous par me retourner les sentiments affectionnés que je vous porte. »

— « Bien, mon Colonel. Je ne crois pas, mon Colonel. »

— « Oui et non ! Les Russes sont bien tous les mêmes, » s'écria le Lieutenant Kanasaki.

— « Non, Fatso, » répliqua Cooper. « Ce genre d'humour n'a pas cours ici, je vous l'ai dit. Nous sommes une unité des Nations Unies. »

— « Ça ne l'empêche pas d'être russe, » rétorqua le lieutenant sans l'ombre d'un remords. « Chaque fois que j'essaye de lui demander un rendez-vous, à moi aussi, elle me sort du oui et non. »

— « Ça va. Rompez. Au boulot. Et mettez les bouchées doubles. »

— « Tiens, à propos, » murmura-t-il en se retrouvant seul, « je me demande s'il n'y a pas quelque chose d'intéressant dans les archives. »

D'un pas décidé, il s'approcha du classeur dont il ouvrit le tiroir inférieur qui portait l'étiquette : *Strictement Confidentiel - Urgences.* Après une brève hésitation, il en sortit une cuisse de poulet, une terrine de pâté de foie, deux tranches de fromage et un œuf dur. Après quoi, il referma le réfrigérateur camouflé.

Les pieds allongés sur le bureau, il se mit à jouer des mâchoires et tout en absorbant ce modeste casse-croûte, il réfléchissait à Daria et aux paroles qu'il venait de prononcer. C'était extraordinaire : ils étaient véritablement une Unité des Nations Unies. Chaque puissance participait d'une façon ou d'une autre au gigantesque effort qui, en l'espace de deux ans, avait permis de faire débarquer une vaste armée sur Vénus et de débarrasser des Slugs un continent presque aussi grand que l'Australie. Au début, ce n'avait été que chamailleries, méfiance réciproque, frictions pour un oui ou pour un non. Mais la guerre avait mis un terme au tirage ; quoi qu'il se passât sur Terre, la preuve était faite, ici, qu'en dépit de grandes différences culturelles et personnelles, on pouvait travailler ensemble dans une harmonie relative. Un résultat à mettre à l'actif de John Shinumu.

Cooper sortit une photographie de son tiroir. La photographie d'un homme trapu au visage bronzé, aux traits impassibles. Une physionomie qui n'avait rien d'héroïque, rien de brillant. Pourtant cet homme avait changé l'histoire plus profondément qu'aucun autre.

John Shinumu, un Indien Hopi, était un phénomène comme il n'y en a guère : un mathématicien de génie. Le conseil de la tribu avait attiré sur lui l'attention d'une organisation qui se consacrait à améliorer le sort des Indiens et le garçon avait été admis à l'Université de Harvard où il avait fait des progrès rapides. Sorti du M. I. T. (1) à 23 ans avec son diplôme de docteur, bénéficiaire de deux bourses d'études accordées par des fondations de recherches, il avait finalement mis au point le principe

(1) Massachusetts Institute of Technology.

de propulsion qui porte maintenant son nom et qui ouvrit définitivement les routes de l'espace.

Alors, à la stupéfaction de tous, il avait remis son invention et ses brevets entre les mains du Secrétaire Général des Nations Unies. Dans une courte et simple allocution, il avait proclamé d'une voix calme qu'il estimait ne devoir allégeance à aucune nation. Il appartenait à un peuple conquis et, quoi qu'en pouvaient dire ses frères, la citoyenneté n'était pas à son avis une chose qu'on pouvait imposer autoritairement et contre son gré à une victime de l'assimilation culturelle. Les Hopis, le Peuple de la Paix, avaient été, disait-il, réduits à la misère, dépossédés de leurs terres, traités en sauvages, et la seule liberté qu'il leur restait était celle qu'ils avaient réussi à arracher de haute lutte. Aussi se sentait-il libre de faire don de sa découverte au monde entier et non à un seul pays. Il ne désirait en tirer aucun profit personnel. Il ne la communiquerait qu'à un comité mixte composé de savants de tous les pays et seulement s'il avait l'assurance que la navigation spatiale serait la propriété non d'une nation, mais de toutes.

Il s'ensuivit un tumulte qui dura des mois mais, au bout du compte, Shinumu avait remporté la victoire. Si l'hostilité entre les nations n'avait pas disparu, les vieilles barrières s'entrouvrirent largement et les désaccords secondaires s'effacèrent devant les problèmes plus importants que posait l'exploration. On rallia avec succès la Lune et Mars ; puis ce fut l'atterrissage sur Vénus et le contact avec les Slugs.

La moitié de l'équipage, ou presque, de l'astronef pionnier fut tuée dès la première attaque. Les survivants, tremblants d'horreur et de dégoût, s'étaient repliés sur leur navire. Toute la scène avait été enregistrée par les caméras automatiques, et la haine, la répulsion universelle que la vue des Slugs suscita étaient telles qu'aucun compromis n'était possible : il n'y avait pas place dans toute la galaxie pour les humains et les Slugs, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Jamais une seule nation n'aurait pu affronter la guerre mais toutes les ressources de la Terre étaient là pour soutenir l'effort militaire, et en neuf mois, le premier continent, le continent Alpha, fut nettoyé. Il était juste que ce soit sur le sol si chèrement conquis de Vénus que John Shinumu reçoive les remerciements du monde entier dont le Service d'Ordre du Globe, récemment créé, était le représentant.

Cooper rangea la photo en soupirant. Puis, après s'être essuyé les mains sur le devant de sa veste, il entama ses préparatifs pour la réception en se récurant les ongles d'un air méditatif.

*
* *

Lorsque l'astronef se posa, ce fut en fait davantage sur Cooper que sur Monsieur Shinumu et sa sémillante escorte que les regards se tournèrent. Daria Rogoff, généralement imperturbable et toujours maîtresse d'elle-même, fut tellement saisie qu'elle écarquilla ses yeux noisette et secoua sa tête bouclée : Cooper était peigné, rasé, astiqué. Les décorations

étincelaient sous son uniforme repassé de frais ; il exhalait même de sa personne un léger arôme d'eau de Cologne

Sans s'apercevoir, semblait-il, de l'effet qu'il provoquait, il s'adressa à Daria : « Allons-y. Au moment où le Vieux le saluera, placez-vous à gauche de Shinumu. Les deux types en civil derrière lui appartiennent au service d'ordre de l'O. N. U. Ils ficheront le camp à mon signal. »

— « Etes-vous réellement le Colonel Cooper ? » murmura-t-elle.

— « Evidemment, je... Oh ! Je comprends ! C'est à votre intention, beauté : je tenais à vous prouver que je peux être appétissant. »

— « Vous avez raison. Vous n'êtes vraiment plus le même homme. »

Ils s'avancèrent en compagnie du Général. Cooper fit un léger signe ; immédiatement, les hommes du service d'ordre s'effacèrent, cédant leur place à Cooper et à Daria. La relève se fit avec autant de promptitude que de discrétion.

Il y eut une galopade de journalistes brandissant leurs magnétophones ; les haut-parleurs déversèrent les accents puissants d'une marche militaire ; des ordres proférés simultanément en deux douzaines de langues retentirent et, d'un seul mouvement impressionnant, les troupes rendirent les honneurs tandis que le Général Fulke Edwards secouait solennellement la main du petit homme au complet bleu et à la physionomie douce.

Les cérémonies d'accueil furent bientôt terminées. Cooper et Daria conduisirent le visiteur aux appartements qui lui avaient été affectés (un dôme dont les quatre officiers qui l'occupaient avaient été évacués) et veillèrent à ce que son maigre bagage fut dûment rangé.

— « Le Capitaine Rogoff et moi-même ne vous quitterons pas, monsieur, » dit Cooper. « J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient. Le Général tient à ce que toutes les précautions soient prises pour qu'il ne vous arrive rien. »

Une lueur cordiale brilla dans les yeux noirs aux paupières lourdes du petit Hopi.

— « Aucun inconvénient. Cela fait des années qu'on me surveille et qu'on me protège d'une façon ou d'une autre ! J'ai horreur de cela mais je comprends. D'ailleurs, vous avez tous deux l'air plus humains que certains des anges gardiens que j'ai eus ! »

— « Nous ferons de notre mieux, Monsieur. »

— « Ne m'appelez pas « monsieur ». Je trouve cela beaucoup trop officiel. »

Cooper grimaça un sourire :

— « Au poil ! J'ai drôlement veillé à ma bonne tenue mais ça ne vous fait rien que j'ouvre mon col ? Je crois que j'ai suffisamment impressionné le Capitaine Rogoff. »

Shinumu laissa échapper un petit rire et s'approcha de la fenêtre où il s'accouda.

— « *Alathu,* » murmura-t-il.

— « Pardon ? »

— « C'est le nom que porte Vénus dans ma langue. L'Etoile Matinale. Quel paysage inouï ! »

Cooper, derrière l'Indien, regarda à son tour. En neuf mois, il s'était habitué au décor mais, aux paroles de Shinumu, le respect mêlé de crainte que la vue de cet univers étranger avait suscité en lui, au début, renaquit. Au-delà des dômes de plastique du poste, tapis les uns sur les autres, c'était le moutonnement de la savane dont l'herbe d'or ondulait sous la brise. Plus loin encore se découpaient les montagnes basses, groupées en alignements bien tranchés, aux flancs abrupts, hérissés d'arbres d'ocre pâle, silencieuses sous le ciel embrumé. Il s'était attendu, se rappelait-il, à ce que cette voûte de nuées fût sombre et oppressante comme l'est sur Terre un ciel lourd d'orage. Mais non : elle était transparente et opaline, curieusement haute, et donnait à la lumière une texture argentée. On eût dit que la planète reposait à l'intérieur d'une perle creuse. Mais les nuits — nuits sans lune ni étoiles — étaient d'une noirceur de poix. Cooper s'était même accoutumé à la faible pesanteur. En y pensant, il prit conscience à nouveau de la légèreté de son corps et de la facilité avec laquelle il se mouvait.

— « C'est un spectacle merveilleux. Et maintenant que nous savons comment mettre les Slugs à la raison, ce sera un monde merveilleux. »

Shinumu se retourna et ses yeux obliques au regard énigmatique se posèrent tour à tour sur Cooper et Daria.

— « C'est vrai. J'espère que vous y serez préparé. »

Cooper acquiesça avec gravité : « Nous faisons notre apprentissage. » Il se secoua : « Désirez-vous quelque chose ? »

— « Non. Merci. Je veux seulement prendre un bain et me reposer un moment. »

— « En ce cas, nous allons vous laisser. L'un de nous se tiendra simplement derrière la porte... au cas où vous auriez besoin de quelque chose. »

Shinumu sourit. « Je comprends. »

Daria prit la première faction et Cooper s'en fut au bureau. Il préleva dans le classeur de quoi se restaurer sur le pouce, se servit une fine à l'eau (beaucoup de fine, très peu d'eau), conféra avec le Capitaine Labouchère pour s'assurer que tout allait bien, enleva la mayonnaise qui s'était répandue sur sa tunique et alla faire une tournée d'inspection aux environs du dôme assigné à Shinumu.

On avait brûlé l'herbe autour du poste et installé une ceinture de détecteurs automatiques au-delà de laquelle le sol avait été nivelé et désherbé, par le feu également, sur une profondeur de 500 mètres. Plus loin, la prairie reprenait ses droits, ponctuée ici et là de bouquets d'arbres — c'était du moins le nom qu'on leur donnait — allongés, frêles et duveteux. Il s'agissait en fait d'espèces de champignons.

Se remémorant les mots de Shinumu, Cooper contempla les montagnes une fois de plus. C'était une vision fantastique dont la qualité n'avait rien de terrestre. Avec quelle facilité l'homme s'adapte aux circonstances ! Cooper était arrivé sur Vénus presque au début, persuadé, alors, qu'il ne s'habituerait jamais à vivre sur une planète étrangère, à respirer un air étranger. Pourtant, ses muscles s'étaient familiarisés avec la nouvelle pesanteur, ses yeux avec la lumière et les couleurs insolites. Tout son être s'était

plié à l'étrangeté de cette autre Terre. A présent, Cooper se sentait tout à fait chez lui sur Vénus.

Quelque chose le fit brutalement sortir de sa rêverie.

Une silhouette trapue se dressait à un demi-mille de là, à la limite de l'herbe. Cooper mit la main en cornet au-dessus de ses yeux. La silhouette était reconnaissable, bien qu'il ne l'ait vue que quelques instants : l'attitude générale, la posture dégagée, la ligne lourde des épaules... Même à cette distance, on ne pouvait se méprendre : c'était Shinumu, les mains derrière le dos, la tête pivotant d'un côté et de l'autre comme pour mieux jouir du spectacle.

Après une hésitation, Cooper fit volte-face et une dizaine d'enjambées le conduisirent jusqu'au dôme où Daria, adossée à la porte, les bras croisés sur la poitrine, montait la garde. Elle se redressa en voyant le Colonel, mais celui-ci l'écarta sans dire un mot et se précipita à l'intérieur du bâtiment. Un coup d'œil lui suffit : il n'y avait personne.

Daria qui était sur ses talons hoqueta de surprise.

— « Mais où donc... »

— « Là-bas, » aboya Cooper. « Bon Dieu, quelle mouche vous a piquée, Capitaine ? »

— « Je ne l'ai pas laissé sortir. En tout cas, je ne l'ai pas vu s'esquiver. »

— « Il faudra vous payer des lunettes. »

Il s'élança vers la limite du poste. La petite silhouette noire, toujours visible, était en train de faire l'ascension d'un monticule. Cooper franchit en courant la bande de terre nue et plongea au milieu de la savane comme un homme qui se jette dans la mer. Un boqueteau fit un moment écran et quand il l'eut dépassé, il s'arrêta : Shinumu n'était plus là : « Allons bon ! » maugréa-t-il en se grattant le menton.

— « Je pourrai peut-être retrouver sa trace. Je suis une excellente pistarde. »

Il avait complètement oublié Daria.

— « Excusez-moi d'avoir été brutal. Comment avez-vous fait votre compte pour le laisser filer ? »

— « Vous devriez mieux me connaître, mon Colonel, » répondit-elle d'une voix revêche. « Vous n'avez pas cherché à savoir comment il est parti. Vous vous êtes contenté de vous assurer qu'il n'était plus chez lui, c'est tout. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Il y avait une fenêtre. Il a fort bien pu l'utiliser et la rabattre une fois dehors. Après tout, je ne pensais pas qu'il chercherait à me fausser compagnie. »

— « Vous avez raison. Mais pourquoi l'a-t-il fait ? »

Au fond de son cœur, il le savait : lui aussi, il avait éprouvé ce désir impétueux de fouler le sol d'un autre monde. Et Shinumu ne lui avait pas donné l'impression d'être homme à accepter docilement l'idée d'être flanqué de gardes ou de guides et de recevoir des ordres s'il pouvait y couper.

Etait-il sage de retourner alerter ses hommes ? Le Hopi ne pouvait pas être bien loin... de l'autre côté de la crête, peut-être. En outre, le chef des Renseignements n'avait pas envie de perdre la face. Le Général lui avait confié personnellement — personnellement ! — la garde de Shinumu.

— « Venez ! Il faut le rattraper et le ramener avant que le Général s'aperçoive de sa disparition. Sinon, il n'a pas fini de me rebattre les oreilles ! »

Il laissa Daria prendre la tête. Après avoir promené son regard sur le sol, elle montra du doigt un endroit où les herbes semblaient avoir été écartées. La trace était presque imperceptible car les hautes tiges se redressaient dès qu'on les repoussait. Mais une ou deux d'entre elles étaient brisées. Elle se dirigea avec assurance vers le sommet de la colline.

Au-delà, le sol s'inclinait puis s'élevait encore jusqu'à une ligne de pitons déchiquetés. A droite, la savane se poursuivait, monotone, presque plate. A gauche, les boqueteaux duveteux se fondaient en une forêt bistre et jaune que surplombaient quelques arbres véritables et en face, sur le flanc des montagnes basses, les végétaux étaient encore plus nombreux. Mais, de Shinumu, nul signe.

Daria s'accroupit comme pour flairer le sol et Cooper eut l'impression curieuse qu'elle lui cachait quelque chose avec son corps. Il y avait un dieu sait quoi de furtif dans la façon qu'elle avait de lui tourner le dos. Enfin, elle se redressa.

— « Il est allé vers la forêt. »

— « En êtes-vous certaine ? »

— « Catégoriquement. »

Il la regarda, sceptique ; mais elle semblait sûre d'elle.

Il n'était pas préparé à une expédition de ce genre. Il avait bien son automatique sous l'aisselle et son Morell à la ceinture en cas de rencontre avec un Slug égaré. Mais c'était tout. Cependant, il ne pouvait se convaincre que leur recherche deviendrait une expédition. Shinumu devait forcément être dans les environs immédiats. Peut-être marchait-il vite — il n'était pas indien pour rien — mais quand même, il était impossible qu'il ne fût pas dans le secteur ! S'ils faisaient demi-tour maintenant pour alerter l'équipe et que quelque chose survienne au visiteur pendant ce temps ?

— « O. K. Allons-y. »

Ils se dirigèrent vers la forêt. Daria avançait à vive allure, légèrement penchée en avant comme si elle scrutait le sol. Cooper ne relevait pas la moindre trace de passage mais Daria n'hésitait pas... On eût dit qu'elle suivait un chemin battu et rebattu.

Environ une heure plus tard, ils sortirent de la forêt. Ils escaladèrent des rochers spongieux couverts de lichens bleus et verts qui s'étiraient curieusement d'une surface à l'autre, se glissèrent au fond d'une gorge entre deux hautes parois de pierre. Enfin, ils arrivèrent en vue d'une étroite cuvette, une vallée creusée au pied de petites falaises à pic.

— « Le voilà, » annonça Daria.

— « Bon dieu ! » Dégageant son Morell de l'étui, il dévala moitié courant, moitié glissant, à travers les éboulis.

Le Hopi se tenait à côté d'une mince flèche de pierre. Et un Slug immense était à côté de lui. On le discernait mal. Sa peau épaisse, gélatineuse, frémissait de couleurs. Mais des couleurs désagréables, écœurantes pour un humain : un violet brutal, une sorte d'orange strident, un rose révoltant qui vous soulevait le cœur. Sa queue se recourbait derrière lui, une sorte de ruban recouvert d'un enduit muqueux qui dissolvait les cailloux et laissait une traînée de sable luisant. Sa face à demi levée était marquée de sillons et de tavelures évoquant un visage — mais un visage trop large, un visage de cauchemar au-dessous duquel pendaient des tentacules ambigus comme des cordes, comme des viscères exposés qui grattaient le sol ou se nouaient soudain sans rime ni raison.

Et surtout, il y avait l'odeur. Une odeur nauséeuse, douceâtre et putride, dont l'intensité suivait les mouvements du monstre et le frémissement de ses couleurs, un immonde effluve de décomposition ; on s'attendait à voir la bête se désagréger sous vos yeux. Et cette odeur tenace collait à tout ce qu'elle touchait ; le cadavre même de vos amis, une fois qu'elle l'avait imprégné, n'était plus qu'un objet répugnant. Des blessés s'étaient suicidés à cause d'elle.

La course précipitée de Cooper fit se retourner le Slug. D'un méat qui s'ouvrait quelque part du côté de la tête, la créature projeta un liquide jaune. Cooper qui s'attendait à l'attaque sauta de côté et le jet s'écrasa sur le roc avec un bruit de détonation.

Du coin de l'œil, Cooper vit Daria foncer au pas de course pour prendre le Slug de flanc. Il appuya de toutes ses forces sur la gâchette de son Morell, fit encore un écart et s'éloigna à toute vitesse pour ne pas gêner le tir de la jeune femme.

Tirer à balles, même à balles explosives, sur un Slug ne sert de rien : les balles le traversent sans lui faire de mal ou, dans le meilleur des cas, arrachent de petits fragments de sa substance et cela n'a pas le moindre effet sur le système nerveux décentralisé de la bête. Mais les Morell sont chargés de petites boulettes de sel commun. Cooper avait fait mouche en plein milieu de l'être qui se mit aussitôt à bouillonner en écumant. L'odeur se fit plus entêtante et le Slug se tordit sur lui-même en titubant. A deux reprises, il cracha des jets d'humeur jaune. Mais ils étaient moins puissants que la première fois, leur trajectoire était plus molle. Cooper entendit claquer l'arme de Daria ; le Slug se dressa davantage et s'écroula. Ce n'était plus qu'une masse à demi fondue. Il se recroquevillait en dégageant un affreux liquide caustique.

Il y eut une série de petits éclatements et des globes roses et scintillants surgirent de la chose, éjectés comme des balles. C'étaient des spores dont chacun pouvait engendrer un individu : il y en avait une demi-douzaine de la taille. Chacun avait la taille d'une balle de tennis.

Sans un coup d'œil au monstre mort, Daria et Cooper se hâtèrent de les récupérer et quand la collecte fut terminée, le Colonel déboucha la petite fiole qu'il avait extraite de la crosse de son pistolet et fit couler les quelques gouttes du liquide qu'elle contenait sur les globes qui explosèrent en dégageant une vapeur nauséabonde.

Alors seulement, le souffle court, encore tremblants, ils eurent le loisir de se préoccuper de Shinumu.

— « L'apparition de cette bestiole a dû lui couper tous ses moyens, » dit Cooper. « Je ne peux pas l'en blâmer. Je suppose qu'il s'est enfui quand l'autre a commencé à se dissoudre. »

Lentement, il s'approcha de l'aiguille près de laquelle s'était tenu l'Indien et appela : « M. Shinumu ! Vous pouvez revenir ! »

Daria le rejoignit en rengainant son arme.

— « Quand nous sommes arrivés à la hauteur du Slug, il était déjà parti. »

— « Vous croyez ? »

— « Oui. J'étais derrière vous. Il avait déjà disparu avant que vous ne soyez arrivé au bas de la pente. Il a dû prendre la fuite dès qu'il l'a vu. Pourtant, on n'aurait pas dit un homme pris de panique. »

Cooper haussa le sourcil.

« Je sais ce que je dis, Gerbert, » fit-elle en donnant à l' « H » du prénom l'intonation gutturale du russe. « Rappelez-vous bien. »

Le front plissé, le Colonel s'efforça de se remémorer la scène : le Hopi debout devant la colonne de pierre, le Slug se dressant au-dessus de lui...

— « Vous avez raison. Ses mains étaient croisées derrière son dos et il avait l'attitude calme, détendue de quelqu'un qui n'a pas l'ombre d'un souci. »

— « Les Hopis n'ont-ils pas coutume de danser avec des crotales ? »

— « Si. Par-dessus le marché, Shinumu est un savant et j'imagine que rien ne l'effraye. Mais alors... Où donc est-il passé ? »

— « Peut-être n'a-t-il pas envie que nous le retrouvions, » murmura lentement la jeune femme.

Cooper la dévisagea.

— « A quoi pensez-vous ? Une sorte de... d'espionnage ? »

Elle hocha silencieusement la tête.

— « Vous êtes cinglée, non ? Vous voulez dire que ce serait un Slug qui aurait revêtu la peau du mouton ? »

— « Quelque chose dans ce goût-là... »

— « Complètement idiot ! »

Et comme il était vraiment inquiet, il lâcha une phrase qu'il regretta aussitôt :

— « Vous autres, Russes, vous voyez des espions derrière chaque buisson ! »

— « Et vous, les Américains, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez satisfait, » répliqua-t-elle avec colère. « Pourquoi n'aurait-il pas de projets hostiles ? N'a-t-il pas publiquement affirmé à bien des reprises qu'il se considérait comme délié de toute obligation à l'égard de n'importe quel pays ? Il appartient à une nation orgueilleuse et à une nation qui a été vaincue. N'est-il pas possible... »

Cooper leva les mains.

— « Une minute, Capitaine, » lança-t-il d'une voix tonitruante.

Elle se tut.

Il poussa un profond soupir.

— « En premier lieu, Daria, je vous demande de m'excuser. Je n'aurais pas dû lancer cette pique contre vos compatriotes. Dieu sait pourtant que je vous ai assez enguirlandés les uns et les autres à propos d'histoires de ce genre ! Enfin... Deuxième point : je ne crois pas que Shinumu soit un type de ce genre. »

— « Vous voulez dire que vous ne pouvez pas le croire. »

— « Si vous préférez. J'ai l'habitude de juger rapidement les gens, je veux bien l'admettre, mais vous me connaissez suffisamment pour savoir que je me trompe rarement, je ne le vois pas en espion. En toute sincérité, je trouve que vous êtes d'une méfiance exagérée. »

— « Et vous estimez que c'est une habitude typiquement russe, n'est-ce pas, Colonel ? »

— « Je me suis excusé, » aboya Cooper. « Ne ramenez pas cela sur le tapis ! J'ignore ce qu'est Shinumu. Peut-être est-il vraiment un Slug... Dans un corps humain en plastique ! Dans tous les cas, il faut le retrouver. Qu'est-ce qu'on fait ? Le plus vraisemblable, quels que soient vos soupçons, est qu'il s'est caché pour s'abriter du danger. »

— « Alors, pourquoi ne sort-il pas de sa cachette ? »

— « Sans doute parce qu'il s'est rendu compte qu'il a eu tort de venir ici et qu'il est reparti vers le poste. »

— « Soit. Je vais essayer de retrouver sa piste. »

— « Allez-y. »

Il l'observa attentivement et, de nouveau, il eut l'impression bizarre qu'elle ne voulait pas qu'il vît ce qu'elle faisait. Ce n'était pas un tour que lui jouait son imagination : elle lui tourna ostensiblement le dos lorsqu'elle s'accroupit et s'arrangea pour ne lui présenter que son échine tout le temps qu'elle inspecta le voisinage du rocher. Il allait faire une remarque quand elle se releva :

— « Peut-être aviez-vous raison de supposer qu'il a été pris de panique. Ce n'est pas vers le poste qu'il est parti, mais par là. » Son geste désignait la ligne des monts dont les flancs abrupts et les failles encerclaient la cuvette.

Cooper posa son Morell et s'essuya les mains sur la tunique qui avait été immaculée. Sale, égratigné, dépenaillé, il se ressemblait davantage.

— « Vous êtes un parfait homme des bois, Daria. »

— « J'ai beaucoup chassé le cerf avec mon père. Il les tirait à l'arc. C'était son sport favori. »

— « Tout s'explique. Eh bien ! essayons de poursuivre Shinumu. Il n'a pas pu aller bien loin. »

Daria reprit la tête et tous deux escaladèrent une large corniche blanche qui surplombait la vallée. La paroi était en pente douce et ils atteignirent bientôt une plate-forme qui donnait vers le nord. Soudain, Daria s'arrêta pour examiner le sol. Cooper, lui, ne distinguait rien de particulier et ne le cacha pas à sa compagne.

— « Vous ne voyez pas que les cailloux ont glissé, Gerbert ? Quel-

qu'un qui a marché sans précaution a délogé une pierre et il y a eu un éboulis de cailloux et de sable. »

— « Tiens ! Maintenant que vous me le dites... en effet, on le dirait bien. »

— « Il n'y a pas de question. Il a pris cette direction. »

Ils continuèrent. De temps en temps, se faisant un porte-voix de ses mains en coupe, Cooper hurlait : « M. Shinumu ! » L'écho de sa voix se répercutait à travers la montagne. Mais ses appels demeuraient sans réponse. Ils suivirent une faille qui fracturait un vaste amas de roche nue, franchirent un petit rapide et s'engagèrent au milieu de ce qui aurait pu passer pour une prairie de la Terre si n'y avaient foisonné des espèces de papillons à ailes multiples dont chacun était fixé à une tige délicate et mince comme un cheveu, haute de 15 à 20 centimètres. A leur passage, les « papillons » étiraient peureusement leur hampe et tout le champ ne tarda pas à frissonner comme si le vent le faisait frémir.

Ils pénétrèrent dans une nouvelle forêt, composée principalement cette fois d'arbres peu élevés dont les énormes feuilles noueuses et vert pâle leur paraissaient presque familières. Mais ils foulaient un tapis de mousse écarlate qui assombrissait le jour. Grâce à la faible pesanteur, ils n'étaient pas aussi fatigués qu'ils l'auraient été sur Terre après semblable randonnée. Pourtant tous deux commençaient à s'essouffler.

Subitement, deux événements se produisirent presque simultanément. D'abord, Daria s'arrêta court en s'écriant :

— « Il est parti ! »

— « Quoi ? » s'exclama Cooper ! « Qu'est-ce que ça veut dire : il est parti ? »

Il n'avait pas fini de prononcer ces mots qu'un sifflement aigu les pétrifia. Cooper, qui avait eu plus d'aventures sur cette planète que la jeune femme, ne s'y trompa pas. Il sortit son automatique bien que ce geste fût parfaitement vain. Et les choses se précipitèrent.

Des arbres s'effondrèrent, arrachés, et une forme qui rappelait celle d'un python, mais un python incroyablement épais et massif, leur apparut. Daria poussa un hurlement et Cooper déchargea son automatique. Il aurait aussi bien pu tirer en l'air. La créature fonça, énorme, rapide comme un éléphant, en sifflant une seconde fois. Sa queue se balança et cingla l'air au-dessus du Colonel qui s'était jeté à plat ventre. Des fragments de bois éclaté churent en pluie sur son dos. Puis le monstre disparut dans un vacarme d'arbres déracinés.

Lorsque les vibrations qui faisaient trembler le sol se furent apaisées, Cooper s'assit. La tête lui tournait. La première chose qu'il vit fut Daria dont le visage était enfoncé dans la mousse rouge. On aurait dit qu'elle baignait dans son sang.

Il se dirigea vers elle en vacillant et la retourna avec une grande douceur. Elle gémit. Son visage était convulsé.

— « Mon bras et mon épaule... Et quand je suis tombée, ma jambe s'est cassée. Je l'ai senti... et entendu. »

Sa voix était faible mais ferme. Cooper avait choisi avec soin ses collaborateurs.

Il sortit son couteau et, très soigneusement, fendit la manche de Daria. L'épaule de la Russe était ensanglantée et des esquilles blanches saillaient hors de son bras. Il taillada le pantalon : la jambe était repliée selon un angle insolite. Elle était bien brisée... Il installa la jeune femme de son mieux et la recouvrit de sa propre tunique.

— « Je connais le secourisme, » lui dit-il, « mais rien à faire. Je risquerais de vous saboter et c'en serait fini de votre charme d'adolescente... »

Elle parvint à sourire. « D'accord. Avez-vous une cigarette ? »

Il en alluma une et la lui plaça entre les lèvres.

— « D'autre part, je ne pense pas pouvoir vous porter. »

— « Non. Mais vous pouvez aller chercher du secours. Je vous attendrai. »

— « Il va bientôt faire nuit. Je ne veux pas vous laisser seule. »

— « Gerbert... »

— « Bouclez-la, Capitaine. C'est un ordre ! D'ailleurs (un sourire sans joie lui étira la bouche), il faut que je vous avoue que j'ai une très sale note à mon épreuve de piste. Je comptais sur vous pour nous ramener. Tout seul, je ne pense pas que je retrouverai le chemin. »

Elle demeura silencieuse. Cooper s'alluma à son tour une cigarette et retourna ses poches.

— « Rien à se mettre sous la dent ! Tout ça parce que je voulais être élégant et avoir un galbe profilé... Ça me servira de leçon, je vous le dis ! Je me demande si cette mousse est comestible. »

— « Ecoutez-moi, Gerbert. Si vous restez avec moi, quelles sont nos chances ? »

Il commença par sourire et répondit : « Vous êtes complètement idiote. » Mais il la regarda. Elle était blême ; ses yeux dévoraient son visage ; ses cheveux, habituellement bouclés et soyeux pendaient lamentablement et ils étaient trempés de sueur. Il comprit l'effort qu'elle s'imposait pour rester aussi calme sans morphine.

— « Je vais être franc, Daria : je n'en ai pas la moindre idée. Il n'y pas beaucoup de gens qui ont passé une nuit entière sur cette planète, seuls, en terrain découvert et désarmés. Je suis ici depuis le début des opérations et au cours de ces derniers neuf mois, j'ai appris pas mal de choses sur ce continent. Mais je suis loin de tout savoir. Des tas de soldats ont subi leur entraînement et vécu un an et plus en terre étrangère : ils ne connaissent pas mieux pour cela la faune et la flore du pays. Même après avoir bivouaqué des semaines dans les champs ou s'être battus des mois sur un bout de territoire. Nous sommes familiarisés avec les Slugs et... »

Sa voix mourut. Il savait qu'elle pensait à la même chose que lui : nous avons échappé à celui-ci mais peut-être y en a-t-il d'autres. Et ils voient la nuit — ils voient ou dieu sait quoi d'autre ! — aussi bien qu'en plein jour.

— « Je vais toujours allumer du feu. Ça rend les choses moins tristes. Et puis j'essaierai de faire cuire un peu de mousse. Mousse à la mode de Caen... Qu'est-ce que vous en dites ? »

La tête de Daria ballait de gauche à droite.

— « *Niet,* » murmura-t-elle. « *Niet zastavaiet povierit.* »

— « Une vraie Russe ! » s'exclama Cooper en se forçant à rire pour attirer son attention car elle était devenue atrocement pâle et son corps était flasque. « Toujours un *Niet* à la bouche ! »

— « Pardon. Ecoutez, Gerbert... Vous pouvez retourner. Laissez-moi. Ce serait stupide de rester. Et de mourir ici. »

— « Vous allez me faire le plaisir de vous calmer et de ménager vos forces. Je ne repartirai pas sans vous. »

Elle le dévisagea et ses yeux se remplirent de larmes.

— « Je veux que vous partiez. Je suis... j'éprouve beaucoup d'affection pour vous. »

Il se mordit les lèvres.

— « Bien que je sois toujours dégoûtant ? »

— « Vous ne pouvez pas cesser de plaisanter une fois de temps en temps ? »

— « Je plaisante parce que c'est difficile à croire. Je n'ai jamais cru que... »

— « C'est pourtant la vérité. »

Elle souleva très légèrement sa main valide. « Regardez mon poignet. »

Un petit disque de métal et de plastique y était attaché par un bracelet, comme une montre. Une montre qui aurait un bouton molleté et deux minuscules cadrans portant l'un une aiguille noire, l'autre une aiguille rouge.

— « C'est... enfin, ce que vous appelleriez un « mouchard », » expliqua Daria avec l'ombre d'un sourire. « Mes supérieurs me l'ont donné quand j'ai été affectée à votre service. C'est un appareil qu'on peut régler sur les impulsions électriques de n'importe quel cerveau et qui permet ensuite de pister un individu. On m'en a munie pour que je... pour que je vous surveille. Mais je ne m'en suis pas servie, Gerbert. Ce n'était pas possible de la façon dont nous travaillons. Nous formons une équipe et je n'ai pas voulu avoir de secret. Mais quand Monsieur Shinumu est arrivé, j'ai pensé que cela pourrait être très utile... »

— « Excellente initiative. » Il lui prit la main. « Mais alors, ces parties de chasse avec votre père... »

— « Non ! C'était vrai. Il m'amenait avec lui. Je suis un bon trappeur. »

Cooper réfléchit quelques instants.

— « Que signifiaient les paroles que vous avez prononcées au moment où cet animal nous a chargé ? Vous avez dit : il est parti. S'agissait-il de Shinumu ? »

— « Oui. C'est vraiment bizarre. Je suivais l'aiguille et soudain sa trace a disparu. Comme si sa piste s'arrêtait net. »

— « Hum. Intéressant, ça... Il n'a eu qu'un moyen de disparaître :

par la voie des airs. Je me demande si quelque chose n'est pas descendu du ciel pour le kidnapper. »

Il la regarda et eut un coup au cœur : ses yeux étaient clos et elle était si pâle, elle avait l'air si faible qu'il crut qu'elle était morte.

— « Daria ! »

Elle battit des paupières.

— « Allez... prenez le mouchard... Partez vite. »

Cooper étreignit la main de la jeune fille. Contrairement à son habitude, il ne savait à quoi se résoudre. S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, il serait parti, sachant que sa propre sécurité primait tout le reste ; que seule comptait sa responsabilité envers son chef et envers son unité. Mais maintenant, brusquement, la seule chose qui eût de l'importance, c'était la vie de Daria. Et pourtant, il faudrait qu'il la laisse. Et fasse le ciel qu'une esquille de son bras fracassé ne lui perfore la poitrine !

Il se pencha vers elle.

— « Daria, je vais mettre des attelles à votre jambe. Et j'essaierai de vous porter. »

Alors une voix agréable et légèrement rauque laissa tomber ces mots :

— « Ce ne sera pas nécessaire. »

Cooper leva les yeux. Devant lui se tenait un personnage à l'allure familière, un individu épais, à la peau brune, aux yeux pétillants sous les paupières lourdes, à la chevelure d'ébène.

— « Monsieur Shinumu ! »

— « Non ! Je ne suis pas celui que vous appelez M. Shinumu mais un de ses frères. »

Le monde parut se recouvrir d'une brume irréelle. Cooper commença à rire.

— « Ne venez pas me raconter que les Hopis sont arrivés les premiers sur Vénus, » dit-il stupidement.

L'autre sourit. « Laissez-moi examiner votre amie. » Il s'agenouilla à côté de Daria, palpa son épaule, regarda sa jambe. Il lui toucha la joue et colla son oreille sur son cœur. Elle bougea. « Gerbert ! » appela-t-elle dans un souffle.

L'homme tourna la tête et prononça quelques mots dans une langue aux sonorités liquides. Alors, d'autres silhouettes émergèrent silencieusement des ombres roussâtres du sous-bois. Deux hommes et trois femmes ; tous avaient le visage bronzé et les yeux en amandes. Ils se déplaçaient avec une tranquille aisance et c'était le naturel de leurs mouvements qui les faisait paraître lents et flegmatiques. Ils étaient habillés uniformément d'une simple combinaison d'un seul tenant où se fondaient toutes les couleurs de la forêt.

Les femmes mirent un genou à terre devant Daria. L'une posa ses mains sur le front de la jeune fille, l'autre sur ses jambes et la troisième sur les épaules. Elles échangèrent un regard, un sourire et semblèrent prendre une profonde aspiration. Et brusquement, elles disparurent aux regards en compagnie de Daria.

— « N'ayez pas peur, » dit l'homme. « Nous allons maintenant vous conduire chez nous. Levez-vous, je vous prie. »

Cooper obéit. Chacun des nouveaux venus s'empara d'une de ses mains et plongea son regard dans le sien.

Il n'eut aucune impression de déplacement. Rien qu'un léger vertige et il se retrouva dans une petite pièce nue aux murs vert et au parquet poli. L'inconnu s'assit sur un des coussins carrés posés à même le sol et lui fit signe de l'imiter.

— « Votre amie se trouve maintenant dans notre hôpital — c'est le mot que vous emploieriez. Nos meilleurs soins lui seront prodigués. »

— « Parfait. Je vous remercie... Monsieur ? »

— « Je me nomme Artagas. »

Cooper se laissa tomber sur un coussin et inspecta le décor qui l'entourait. Un mur formant baie découvrait des montagnes qui se découpaient sur le fond pâle du ciel. De l'autre côté, il y avait un coffre noir rehaussé d'un métal qui ressemblait à l'argent, sur lequel était posée, solitaire, une pierre ronde et lumineuse. La simplicité, le dépouillement de la pièce évoquaient les demeures du Japon.

— « Puis-je fumer ? »

— « Je vous en prie. »

Cooper sortit une cigarette chiffonnée, sa dernière. Ses mains tremblaient quand il l'alluma.

La voix mauvaise, il passa à l'attaque :

— « A présent, je voudrais bien savoir ce que tout cela signifie. » Il était sur le point de perdre tout sens du réel.

Son interlocuteur parut le comprendre. Il frôla le genou du Colonel.

— « Je suis désolé. Nous n'étions pas encore prêts à nous révéler mais nous ne pouvions pas laisser votre amie mourir. En ce qui vous concerne, vous auriez été absolument en sécurité. Il n'y a plus d'*éleuthas* dans cette région. »

— « Des *éleuthas ?* C'est cette espèce d'énorme monstre qui nous a chargés ? »

— « Oh ! non. Celui-là est un *namak,* un paisible herbivore qui broute la cime des arbres. Il est d'un naturel très timide. C'est le bruit de vos voix qui l'a effrayé et mis en fuite. Il n'aurait pas cherché à vous attaquer. Non, les *éleuthas* sont ce que vous nommez les Slugs. »

Il soupira.

— « C'est à cause d'eux que nous vous avons fait venir. »

— « Vous nous avez fait venir ? » Cooper se gratta vigoureusement la joue. « Je vous en prie ! Commencez par le début. Sinon, vous pouvez aussi bien rengainer vos explications et me laisser tranquillement devenir fou. »

Artagas sourit.

— « Vous ne deviendrez pas fou. Vous êtes l'un des êtres les mieux équilibrés que j'aie jamais rencontrés. C'est d'ailleurs pourquoi je crois que tout marchera très bien. »

» En premier lieu, sachez que mes semblables sont natifs de cette planète. Ou, en tout cas, nous sommes une des races autochtones, un

peuple ancien qui a vécu pendant des siècles dans la paix. Nos besoins sont très restreints et nous ne sommes pas nombreux. Nous vivons très vieux selon vos standards. Ce qui est plus important, c'est que nous avons appris certaines... techniques (je crois que c'est le terme que vous utiliseriez) pour échanger des idées sans faire appel au langage, pour manipuler la matière sans recourir à des machines encombrantes, pour nous déplacer... Mais c'est trop difficile à expliquer de manière sommaire. »

— « Vous déplacer... vous voulez dire de la façon dont nous avons été transportés ici, Daria et moi ? »

— « Exactement. Or, il y a un certain temps, les *éleuthas* ont fait leur apparition. Leurs spores sont arrivés de l'espace car, bien que vous ayez appris à les détruire par des moyens chimiques, vous savez que ni le froid, ni la chaleur, ni l'absence d'air ne les altère. Ils se sont multipliés et ont très rapidement anéanti les régions les plus plaisantes et les plus productives de la planète. »

— « Comment ! Avec les connaissances que vous avez, vous n'avez pas trouvé le moyen de les exterminer ? » s'exclama Cooper. « Ne venez pas me raconter ça ! »

— « Nous avons évidemment les moyens de le faire. Seulement, nous ne tuons jamais d'autres formes vivantes. »

— « Aucune ? »

— « Aucune. C'est pour nous une impossibilité. C'est dans notre nature. Pas un seul d'entre nous n'est capable de presser la détente d'une arme. C'est ainsi que nous sommes faits. »

— « Même quand votre vie est menacée ? »

— « Même dans ce cas. Mais elle ne l'était pas. Les *éleuthas* nous répugnent mais ils ne peuvent pas nous faire de mal parce que nous n'avons pas peur d'eux. Ils ne réagissent qu'à la peur : ils la sentent. Et se défendent. D'ailleurs, s'ils avaient voulu nous faire du mal, nous serions simplement partis.

» Nous ne pouvions pas les tuer. Mais nous pouvions modifier l'équilibre écologique de la planète dans un sens défavorable pour eux. Sur votre Terre, m'a dit Sparagnos — c'est celui que vous connaissez sous le nom de Shinumu —, il arrive que pour lutter contre des insectes nuisibles, on en acclimate d'autres qui sont leurs ennemis naturels. Ainsi, dans un de vos pays, afin de détruire une espèce de puceron qui attaquait le blé, on a introduit des coccinelles. Et le nombre des pucerons s'est mis à décliner. C'est à cette solution que nous nous sommes résolus.

» Nous avons envoyé sur votre planète l'un des nôtres, un brillant jeune homme qui s'était spécialisé dans les mathématiques et la physique.

» La distance n'a aucune influence sur l'efficacité de notre méthode de transport. Nous pouvons franchir un kilomètre aussi facilement qu'un million et votre planète ne nous était pas étrangère. Beaucoup d'entre nous s'y sont déjà rendus dans le passé. Nous savions depuis longtemps qu'il y avait chez vous des races très voisines de la nôtre, celle des Hopis par exemple. Les Hopis, d'ailleurs, par leur esprit pacifique, leurs mythes et leurs coutumes nous ressemblent tellement que certains anthropologistes

voient en eux les lointains descendants de quelques-uns de nos ancêtres, contemporains de la découverte du principe de la téléportation.

» Nous avons pris contact avec eux. Ils comprirent que notre plan pouvait instaurer la paix parmi vos races, unir certaines de vos belliqueuses nations et s'y rallièrent. Sparagnos prit un nom Hopi et vécut parmi eux afin de pouvoir vous donner la technique de navigation spatiale dont vous vous servez désormais. Vous êtes venus. Vous avez vu les *éleuthas*. Vous avez eu peur d'eux et vous les avez haïs. Vous êtes leurs ennemis naturels et, comme vous êtes intelligents et qu'ils ne le sont pas, il était fatal que vous les élimineriez.

» Je regrette que votre amie et vous ayez eu un accident. C'est de la faute de Sparagnos. Une fois seul, il n'a pu résister à la tentation de fouler à nouveau le sol d'Alathu (c'est le nom que nous donnons à notre planète), de respirer l'air natal. »

— « Je comprends, » fit Cooper d'une voix légèrement brouillée. « Si l'on me ramenait sur Terre, j'en ferais autant. »

— « Bien sûr. Il ne pensait pas que vous pourriez le suivre. Mais lorsqu'il a vu que vous en étiez capables, il a décidé de se transporter à nouveau dans le local que l'armée a mis à sa disposition et est entré en communication avec moi pour me dire de vous aider. »

— « Je vois. Et... et où est-il actuellement ? Au poste ? »

— « Oui. Il escomptait éviter ainsi de créer trop de bouleversements. Mais je crains que ses espoirs n'aient été déçus. Il m'a averti, il y a peu de temps, que votre chef s'est aperçu de votre absence et de celle de votre amie et qu'il était très ennuyé. »

— « Ennuyé ?... »

Cooper renifla avec force et se leva.

— « Il faut que je retourne là-bas. Que va-t-il se passer pour Daria ? »

— « Nous la guérirons parfaitement, ne vous faites aucun souci. »

Artagas prit Cooper par le bras et le conduisit devant la baie.

— « Voyez-vous, » dit-il avec un sourire, « quelques-uns d'entre nous n'étaient pas d'accord avec le plan. Et si après avoir détruit les *éleuthas* ces hommes se révèlent hostiles à notre égard, objectaient les protestataires ? Nous aurions substitué Torgos à Mandyllus... euh... c'est là une allusion malaisée à expliquer. Elle se réfère à un de nos mythes. »

— « Nous disons : trouver le couteau au lieu de la corde. »

— « C'est cela ! Mais Sparagnas nous a dit qu'il n'y avait pas lieu de nous inquiéter à ce sujet. Et, à la vérité, après vous avoir observé, après avoir vu la façon magnifique avec laquelle vous coopérez, après avoir constaté aussi la loyauté et l'affection que vous manifestez à votre amie Daria, nous croyons qu'il peut y avoir place pour vous et pour nous sur notre monde. »

Cooper plongea son regard dans les yeux calmes d'Artagas.

— « J'en suis persuadé moi aussi. Et nous agirons en ce sens. »

— « Parfait. Nous allons vous transporter jusqu'à votre base, Monsieur Cooper, et nos émissaires tiendront à votre commandant le même langage. Peut-être vous pardonnera-t-il. »

— « Il faudra qu'ils soient éloquents ! Il ne va pas être content du tout, le Général ! Ça ne lui fera pas plaisir d'apprendre que nous ne sommes que des insectes qu'on a acclimatés pour en détruire d'autres. »

Artagas fit un signe et un homme entra de son pas souple dans la pièce. Deux paires de mains se serrèrent autour des mains de Cooper qui se mit soudain à éclater d'un rire inextinguible.

Il riait encore en se retrouvant dans le bureau du Général Fulke-Edwards.

— « Excusez-moi, mon Général, » parvint-il à balbutier au moment où le Général était prêt à exploser. « Je ne peux pas m'en empêcher. Je viens de découvrir que nous sommes le moindre mal. »

Le Général, pétrifié, écarquillait les yeux, manifestement partagé entre le sincère désir de commettre un homicide justifié et l'appel du devoir qui lui dictait de faire enfermer sur-le-champ son subordonné à l'infirmerie spéciale.

Sentant que l'humanité élémentaire consistait à lui laisser un moment de répit pour se remettre, le Colonel Cooper tourna brusquement les talons et partit à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent.

(Traduit par Michel Deutsch.)

An premier, ère spatiale

par CHARLES HENNEBERG

SYPNOSIS DES DEUX PREMIERES PARTIES

An 2500. *Sur l'astroport d'une ville Terrienne du Futur, la Mégalopole, une jeune fille guette anxieusement les arrivées et les départs. Elle se nomme ANNE DE NANGIS — on l'appelle Nan — elle est reporter dans un petit télé-journal, son aïeul fut le premier gouverneur d'Andromède, le plus grand satellite artificiel qui domine la Ceinture des Astéroïdes — dernière marche, dernière défense du système solaire.*

Anne de Nangis a dix-huit ans, elle lit la pensée, envoie des ondes hypnotiques, dispose de cinq ou six sens supplémentaires et de son propre champ électromagnétique, et de sa main blessée perle du sang vert.

C'est une mutante KZ, or sur la Terre tous les mutants sont « ramenés à la norme », c'est-à-dire légalement supprimés.

Derrière Anne, la Terre vit son ère interplanétaire. Le système solaire a été exploré, mais le progrès humain marque le pas devant un dernier obstacle : l'impossibilité d'aller plus vite que la lumière. La Terre surpeuplée s'inquiète de son avenir.

D'autres problèmes se posent : sur les globes éloignés, les satellites et les astronefs bombardés de particules cosmiques, enfin sur la Terre même en proie aux expériences, a surgi cette race étrange de mutants (leur lieu d'origine initial avait été Andromède). Ils sont télékinésistes, télépathes, capables de se déplacer dans le temps ; ce sont des monstres électromagnétiques à figure humaine, « qui défient les lois naturelles et se jouent des éléments ». La vieille humanité s'insurge contre eux ; le Comité à la Distorsion Spatiale, organisme puissant créé par l'angoisse humaine, se montre impitoyable, car il pressent que l'Homo Sapiens sera supplanté par l'Homo Galacticus.

Au milieu de cette tension, des confins du système solaire parvient une nouvelle terrible : un cataclysme cosmique a fait, en une seule nuit, sauter les défenses de la Fédération solaire, il a détruit des globes habités et brisé la Ceinture des Astéroïdes. Le satellite Andromède, placé à l'épicentre du cataclysme, n'existe peut-être plus.

La Terre se dispose cependant à y envoyer une mission pour découvrir les causes du désastre et pour secourir ou sauver ce qui peut être encore sauvé.

Drapeaux mis en berne devant les mondes morts et glacés qui roulent dans l'infini, immense consternation devant les vies perdues et le péril cosmique grandissant. Et, subitement, un son éclatant de fanfare : la Terre vient de remporter une éclatante victoire, l'humanité est sauvée, les portes du Cosmos ouvertes ; au moment même du « désastre d'Andromède », une fusée spatiale a forcé tous les obstacles et a traversé l'espace-temps contracté. Elle revient maintenant vers la planète mère — et dans sa coque il y a des survivants !

Un homme commande cette fusée — un inconnu — ARNO HELLER. Il devient aussitôt l'idole des foules, « le Héros Galactique N° 1 ». Et la jeune fille pâle, au visage de madone préraphaélite, a reçu l'ordre d'interviewer Arno Heller, « parce qu'ils sont tous les deux d'Andromède et qu'elle pourrait le connaître... ».

En fait, elle le connaît.

C'est saisie d'angoisse et d'épouvante qu'elle erre autour du quai 12, *d'où prendra son vol le* Téméraire, *le puissant vaisseau de l'espace, à destination de la Ceinture Astrale. Elle rencontre dans la foule le plus jeune commissaire à la Distorsion Spatiale, le beau et charmant EARL STANLEY, qui part lui aussi pour dépister et détruire, s'il le peut, l'ennemi inconnu, la cause du désastre.*

Car le Comité à la Distorsion sait déjà : le cataclysme d'Andro*mède est le fait d'un homme. Un seul.*

Anne confie à Earl son désir de fuir la Terre. Elle n'a pas le choix : il faut qu'elle parte — cette nuit.

— « *Un événement survenu aujourd'hui vous y oblige ?* » *demande Earl.*

— « *Oui.* »

Nan ne dit pas que c'est le même que celui qui agite la Terre entière, fait délirer les foules et enflamme le ciel dans un geyser de feux d'artifice — l'arrivée d'Arno Heller. Earl réfléchit vite — étant donné les aléas du voyage, le Téméraire *n'accepte que les couples mariés (exception faite pour le célibataire Stanley — futur gouverneur d'Andromède). Qu'à cela ne tienne — il propose à Nan un mariage blanc, qui pourra être rompu ultérieurement sur Terre. Elle accepte. Les formalités de la licence et du contrat prennent exactement trente-deux minutes.*

Une heure plus tard — le retour étant impossible — Earl sait que Nan est un mutante, les colons savent qu'ils sont engagés dans une entreprise désespérée et Nan ne doute pas que Stanley soit envoyé sur Andromède pour détruire le seul être qui lui importe en ce monde.

Car Nan s'est trahie — comme la femme de Barbe Bleue elle a tenté d'ouvrir trop de portes. Une serrure forcée, dans la cabine d'Earl, a révélé à celui-ci l'existence du champ électromagnétique dont elle dispose...

Dans sa course à travers l'infini, outre Earl et Nan, « unis pour le meilleur et pour le pire », le Téméraire *emporte les colons et les soldats qui doivent rebâtir un univers — des ratés, des aventuriers, tous les gens qui ont éprouvé un besoin impérieux de quitter la planète mère. « Un contingent juste un peu avarié, » pense Nan qui lit dans les cerveaux.*

Même le groupe des savants (mondiaux) est suspect : l'atomiste KARPOFF cultive une mégalomanie dangereuse, sa femme, la psychotechnicienne OLGA, nourrit une passion secrète pour Stanley. Le biologiste BORELLI est affligé d'une épouse neurasthénique et bavarde (la doctoresse ELISA). Enfin, le chimiste VERE a épousé UNA, une fracassante star sur le déclin, mythomane de surcroît, et qui a brisé sa carrière. Un sourd courant de haine circule entre ces personnages.

Dans les entrepôts grouille une humanité bigarrée : « mères aux faciès de louves et nourrissons filiformes ». Les gardes interplanétaires promènent ostensiblement leur arsenal dans les coursives.

La révolte grondera dès le premier soir : les films relatant « le désastre d'Andromède » sont projetés aux passagers, alors qu'il est trop tard pour faire demi-tour. Mis face aux destructions, à la tâche inhumaine qui les attend, les hommes murmurent, ils exigent des explications. L'autorité personnelle de Stanley étouffe l'émeute ; il nomme un délégué des colons — JONAS MacLEOD.

Puis il rejoint sa femme.

Ils sont seuls. Le commandant du navire, GEORG SZUBNIAK, leur a envoyé du champagne et les dernières roses terriennes.

Et le mariage singulier d'Earl et de Nan (qui éprouvent pourtant l'un pour l'autre de l'affection et de l'estime) commence par un « interrogatoire au troisième degré ». Earl essaie d'arracher à sa femme tout ce qu'elle sait sur elle-même et les mutants en général. Surprise : elle n'en a connu qu'un seul. Née sur Andromède où elle a grandi auprès de ses grands-parents. Nan a lentement reconnu ses propres dons — notamment le plus séduisant, celui de voyager « dans un passé indélébile, brillant de mille couleurs, et dans un avenir instable et malléable ». Enfant, elle est seule à échapper à la destruction des mutants surgis dans la « ville-sous-globe » d'Andromède. Elle avait lié amitié avec un « garçon sauvage » qui lui avait sauvé la vie ; c'était aussi un « monstre », elle admirait ses qualités concrètes et son courage gaiement désespéré. Mais même le « garçon sauvage » qui vivait sur le cimetière des fusées a été pris par les Humains, désireux de le « ramener à la norme », et opéré du cortex. D'autres mutants, ayant subi la même opération, sont morts. Lui a survécu, mais amnésique, diminué.

Nan l'a rencontré une dernière fois avant son départ pour la Terre, dans des circonstances humiliantes pour eux deux. Elle l'a reconnu *et s'est enfuie, se jurant de ne plus jamais le revoir. Elle éprouvait pour lui un violent attrait, mêlé d'épouvante.*

Toute cette partie de son passé, Nan le raconte à Stanley, dans leur cabine. Mais, une fois qu'il l'a quittée, la jeune femme revoit tout ce qu'elle a dû taire, les secrets qui ne lui appartiennent pas. Et c'est surtout son voyage dans le passé, où elle a revécu sa propre vie antérieure, car « sur le fleuve-temps on est déporté vers les quanta qui correspondent à notre personnalité » (voir le roman « La naissance des dieux »*). Nan revoit l'aube de notre planète, l'Atlantide dont elle fut la dernière grande Conjuratrice, ALTANLEA. Dans ce passé, elle a connu le navarque NEOR qui l'a tendrement aimée et qui ressemble à Earl, la reine NELLARE — la Dispensatrice des Parfums —, dont la haine et la jalousie perdirent l'Atlantide, et surtout le brillant et terrible prince HELLEMAR, frère de la reine.*

Ce Hellemar, l'a-t-elle aimé ou haï ? Elle n'en sait rien encore. Mais à travers l'espace et le temps, ils sont liés comme Tristan et Yseult par une passion unique. Se déchirant mutuellement, cherchant tantôt à se sauver, tantôt à se perdre l'un l'autre, ils ont

vécu dans le décor féerique de l'Atlantide, parmi les rites somptueux, les carnages, les orgies et les cataclysmes, pour aboutir à la fin de leurs univers et à leur fuite dans des cavernes souterraines.

Et Nan ne peut s'y tromper : le prince Hellemar de sa vie antérieure, le « garçon sauvage » de son enfance et Arno Heller, le Héros Galactique, ne font qu'un seul et même être. C'est lui qu'elle a fui en montant à bord du Téméraire, *car elle ne veut plus risquer « l'enfer, l'horreur, l'abîme de feu où l'on brûle vivant »...*

Cependant, le Téméraire *fonce dans l'espace et une étrange circulaire, transmise directement de la Terre par le dernier courrier, disparaît, provoquant une rixe parmi les officiers radio. Un radio, ANTON FREADE, disparaît; un autre, WALTER CROSS, un jeune, « un bizuth », est blessé; la doctoresse Borelli reçoit un coup sur la tête et perd la mémoire. Mystérieusement, personne ne se rappelle le contenu de la circulaire, les écrans d'intercommunication se détraquent bizarrement, les enfants des passagers sont pris du mal du néant (une forme particulière du mal de l'espace), et le brain-trust des savants délibère.*

Par intercom un inconnu qui déclare être Walter Cross transmet un avertissement à Nan — une musique lancinante accompagne d'étranges paroles. Mais le même soir, réconciliés à une fête de bord, Nan et Earl vont regarder ensemble le vide absolu, vision insupportable pour les humains. Earl est vraiment épris, et sa jeune femme revoit dans ses yeux la « lueur verte » ; elle reconnaît en lui, revenu dans le fleuve-temps, le navarque Neor. Elle est prête à répondre à cet amour qu'elle sait tendre et loyal; pour un peu, elle va trahir son espèce, elle sera « le renard qui chasse avec les hommes »... Mais une petite mutante — LIZZY MacLEOD, la fille de Jonas — l'appelle à son secours et Nan redevient « lucide et responsable de son peuple ».

En accourant auprès de Lizzy, elle la trouve aux prises avec la doctoresse Borelli et se rend compte que la catastrophe est tangente : la doctoresse s'est rappelé la teneur de la circulaire. Il s'agissait d'un ordre d'exterminer tous les mutants sur le navire...

« Les mutants? Presque tous les enfants à bord le sont, » déclare Lizzy.

L'offensive Homo Galacticus est commencée.

Nan contacte par intercom son allié inconnu, Walter Cross, et lui apprend le danger que représente la doctoresse Borelli. Mais peu après la doctoresse se suicide.

A bord, on recherche l'officier radio disparu, Anton Freade. Earl est obligé de confier au brain-trust qu'il croit que le Téméraire *a embarqué un être suprêmement dangereux, celui-là même qui a causé la perte d'Andromède et qui peut recommencer à faire sauter les mondes ou à traverser le continuum. Il soupçonne Freade d'être ce monstre. Des gardes patrouillent dans les couloirs. L'un d'eux, SPRIEGEL, croit tenir l'être invisible et se décide à tirer sans sommation. C'est au cadavre de Spriegel que Nan se heurte, en accourant au poste des commandes. L'officier Walter Cross a disparu et la vue de son armure spatiale percée de jets thermo-*

nucléaires fait défaillir Nan. Car même vide, cette armure garde la grâce arrogante d'une silhouette qu'elle connaît...

Dès lors, le Téméraire *s'enfonce dans le cauchemar : trois gardes sont désintégrés sous les yeux d'un de leurs camarades. Una Vere qui se décide, théâtralement, à dénoncer Anton Freade comme le meurtrier d'Elisa, demeure pétrifié à la vue de son cadavre qui effectue une lente rotation dans l'infini, à l'extérieur de l'astronef. Ainsi, Anton Freade est mort; ce n'est pas lui le monstre que l'on recherche. Une décision est prise par Earl Stanley qui assume le commandement : toutes les issues seront bloquées entre les étages de la fusée, les parois seront énergétisées, et on balayera les passages aux fulgurants infrarouges. Ainsi pense-t-on réduire l'ennemi invisible et méconnaissable qui brouille les écrans, désintègre les corps et agit sur le psychisme des passagers. Cet être est-il Walter Cross ?*

Mais non, apprend Una Vère à Nan, qu'elle est venue voir dans sa cabine : ce ne peut être Walter Cross, puisque Walter Cross n'est pas *sur le navire. Elle le sait pour avoir passé avec lui la dernière nuit précédant le départ et l'avoir laissé ivre mort dans un bar au moment de l'envol. Quelqu'un d'autre a donc pris la place — et l'identité — de Walter Cross... Et comme Una Vère s'agite et projette de dévoiler cette nouvelle, Nan entre en lutte avec elle. A ce moment, Una s'effondre, paralysée. Nan se retourne. C'est* lui *: Arno Heller (pour les autres, Walter Cross), surgi du cabinet secret attenant à la cabine et où il était dissimulé. Il a neutralisé Una.*

Sur-le-champ, Nan ne songe plus qu'à le sauver. Il est de sa race et elle ne peut plus être le renard qui chasse avec les hommes. Mais elle l'accuse d'avoir commis tous ces meurtres. Pourquoi au départ avoir détruit cette circulaire cause de tant de drames ? « Parce que, » répond-il, « le nom de Walter Cross était dessus et aussi le tien... » Et il apprend à Nan que le Comité à la Distorsion Spatiale savait déjà, lors de l'ovation qui lui était faite à son retour sur Terre, qu'il était le responsable du désastre d'Andromède. Mais ses membres ne pouvaient décemment se saisir du Héros Galactique n° 1, porté en triomphe par le Système Solaire... Tandis qu'en s'embarquant sous le nom de Cross, Arno leur tendait la perche.

Alors commence entre les deux mutants liés et déchirés un étrange dialogue. C'est pour suivre Nan qu'Arno est monté à bord du Téméraire, *alors que c'est pour le fuir qu'elle avait embarqué elle-même. Mais elle sent déjà qu'elle ne peut plus lutter contre l'attirance qui l'entraîne vers lui, comme vers un gouffre.*

Leur entretien est interrompu par les gardes. Nan cache Arno et leur remet Una Vère inanimée, en prétendant qu'elle a été victime d'une crise d'épilepsie.

Cependant, puisque toutes les armes humaines ont échoué, le commandant Szubniak propose un dernier moyen pour se saisir de l'ennemi invisible : faire humer aux loups se trouvant dans le zoo du navire l'armature spatiale de Cross et les lâcher.

Pendant que cette nouvelle opération se prépare, Nan et Arno

poursuivent leur dialogue. Nan est bouleversée, partagée entre la répulsion et cet amour plus qu'humain. « Il me semble pourtant que j'étais folle de toi, dans l'autre vie, » s'écrie-t-elle. Et Arno lui propose : « Veux-tu que nous la revivions un instant ensemble, en retournant dans le passé ? »



TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE X

L'ASTRE QUI TOMBA

ILS plongèrent dans le Temps.

Et de nouveau, ce fut l'Ile divine, l'océan originel, les villes d'onyx et de jade, les vastes jardins suspendus, aux coupes d'azalées et de magnolias — ivres de parfums... Un monde aux sourdes et puissantes pulsations de vie universelle — et le palais d'opales bleues, sur le coteau.

Deux lunes se tenaient derrière la colonnade dorée. Nonchalamment étendu de tout son long sur les fourrures des léopards des neiges, ses ailes noires repliées, Arno — Hellemar — l'Epée-qui-Chante, le prince royal de l'Atlantide, écoutait les récriminations de la reine Nellaré, sa sœur. Les paniques qui saisissaient par instants la Dispensatrice des Parfums lui étaient étrangères. On eût dit que le sang de cette princesse, devenu noir, empoisonné par tous les excès, tournait dans ses veines ; elle tremblait, elle venait le réveiller au cours de la nuit, nue et parée de tous ses joyaux, les talons et les paumes teints au suc d'anémones, — et elle parcourait les pièces, en tordant ses hanches et ses mains.

— « Tu ne comprends donc pas ! » criait-elle. « Race stupide d'hommes pires que les singes ! Cette Terre où vous avez prospéré vous a donc abrutis à ce point ! A quoi te servent tes antennes et tes ailes ? D'ailleurs, je les briserai un jour ! Il existe une prophétie de ce monde-ci : cette fille sera la dernière Conjuratrice de l'Ile, après quoi l'Atlantide périra ! »

— « Eh bien, » demandait l'Epée-qui-Chante sans quitter ses coussins, « ce sera peut-être une expérience amusante ? L'humanité périssant en une seule nuit... Nellaré, tu n'as jamais tenté un si beau carnage ! »

Elle le fixait de ses yeux blancs de colère et d'effroi :

— « Tu es fou ! Ou tu n'as plus de sève dans tes veines — et cela ne m'étonne guère, — mais je veux vivre, moi ! Je veux écraser, piétiner les fourmilières humaines, fouiller à pleines mains dans les corps palpitants ! »

— « Charmant programme ! »

Cette force qu'est l'ironie dépassait Nellaré ; elle s'y butait, comme une

fourmi monstrueuse sur un morceau de verre. Sans essayer de comprendre, elle sifflait :

— « On dit qu'il existe sur une planète éloignée des êtres invisibles à l'œil nu qui nous visitent, et dont les tentacules — les doigts — plongent dans nos cerveaux. Ils en extirpent ou y créent à volonté des images. J'aimerais être une de ces créatures. J'aimerais pétrir ton cerveau ! »

— « Oui, mais tu n'y peux rien, nous sommes de la même race. Pour ce qui est de modeler les cerveaux, ma pauvre amie, je ne vois vraiment pas ce que tu pourrais créer de neuf ? Quelques visions d'orgie ou de boucherie ? Va, ne regrette rien, je fais mieux sans toi. »

Nellaré frappa les dalles de son pied nu :

— « Partout, » s'écria-t-elle, « ces absurdes barrières ! Seul un Atlante peut détruire un Atlante — et encore ! Pas un de ces gros porcs vautrés ne saurait me délivrer de cette fille ! Elle n'est pourtant pas bien cachée, ses radiations brisent mes nerfs ! »

— « Je ne vois vraiment pas pourquoi tu voudrais tant la tuer ? » murmura Hellemar, avec ennui. « Tu ne l'as jamais vue, elle n'a pas l'âge de te gêner. D'ailleurs, autant qu'il m'en souvienne, il y a toujours eu des Conjuratrices dans l'Atlantide ; ces pâles vierges ont interrogé les cieux et leurs vertus ont fait le contrepoids de nos luxures. Elles mouraient tôt ; ce double fardeau doit être insoutenable. Celle-ci mourra comme les autres.

» Laisse ton Altanléa traîner son anémie une vingtaine d'années, tu n'en recevras pas plus de remontrances que les autres souveraines de cette Ile et, puisqu'on te promet qu'elle sera la dernière prophétesse, à sa mort tu pousseras un soupir de soulagement... »

— « Tu n'as donc pas saisi ? » fit Nellaré d'une voix stridente. « A sa mort, ce monde cessera d'exister ! »

— « Eh bien, si cela doit produire une telle décharge d'énergie cosmique, je ne vois pas ce que tu peux faire pour t'y opposer ? Cette prophétie est très ancienne. »

— « Je veux la tuer, elle. Justement avant qu'elle n'ait atteint l'âge de la Révélation... Je peux faire en sorte que l'Atlantide *n'ait pas une Conjuratrice appelée Altanléa...* Et puisque la prophétie sera démentie sur ce point, je suis sûre qu'elle ne saurait se réaliser sur les autres ! »

— « Oh ! » dit l'Epée-qui-chante, intéressé, « tu parles de cette mort comme si tu allais écraser un petit lézard ! Mais jamais un Atlante ne lèvera la main sur cette ombre blanche qui tient les destins de son Ile. Je ne parle pas des autres — ils ne pourraient franchir les barrières mentales. Dans ces conditions, qui sera le tueur ? »

— « Toi. »

Voilà. C'était aussi simple que cela. Les impératifs d'une reine Atlante ne pouvaient être éludés, pas plus qu'une flèche ne revient dans son carquois. Hellemar se leva et étira dans la lueur blanche son corps de félin couleur d'argent. Cette mission l'ennuyait, sans plus. Il n'avait jamais vu sa victime. « Une enfant, » se dit-il avec dégoût. « Elle va sans doute courir et pleurer, et il faudra s'y reprendre à plusieurs fois — ou encore lui parler sur un

ton doucereux. Ecœurant. Pourquoi Nellaré me charge-t-elle toujours de travaux odieux et faciles ? Elle a confié ses navires à Néor, elle aurait pu me choisir, mais non, elle me garde sous la main pour ses basses-œuvres... »

Il ne pensait pas au peuple Atlante, capable de se soulever et de défendre l'enfant-prêtresse. Ni aux prêtres ni aux barrières mentales qui défendaient le domaine sacré. L'affaire allait se régler entre lui et Altanléa.

— « Quand partirai-je ? » demanda-t-il sans regarder la reine.

Peut-être espérait-elle sa présence. Elle se tenait dans la coulée lunaire et son corps azuré, souple comme une liane, était un appel. La présence invisible de cette enfant, promise à la mort, aurait pu enrichir leur nuit d'amour.

Mais déjà Hellemar avait choisi dans une panoplie une arme parfaite, une dague étincelante de cristal de rocher...

— « Tu frapperas cette nuit ! » décida la reine.

*
* *

La seconde image qui se présenta fut celle de la Vallée Heureuse. Les murs de quartz rose irradiaient une paix, une sagesse douce et désabusée. Aucune barrière ne se dressa ; le Prêtre-Roi remit les clefs à Hellemar.

Il descendait vers la grève, par le chemin des lys. Chaque thyrse aigu, chaque massif d'azalées était une canéphore qui jette sa charge florale sous un char de triomphe ou sur un tombeau. La plus grande lune, celle qui avait l'apparence d'un bouclier d'argent, roulait parmi les nuées et sa lueur traçait une route d'opales jusqu'aux flots ; l'autre, furtive et bleue, dansait sur les fougères géantes. L'océan était calme, solennel et scintillait de ses millions d'écailles ; déjà, à l'Orient, le ciel verdissait.

Elle se tenait au-dessus des vagues, dans sa tunique blanche, et ses longs cheveux luisants et bleus touchaient l'eau. Ses yeux étaient deux glaciers, deux étoiles polaires ; il avait fallu des millénaires et des générations du plus pur sang Atlante, pour créer ce joyau redoutable et parfait. Hellemar sut qu'elle allait avoir quinze ans, à l'aube...

Un triple cercle de serpents l'entourait d'une enceinte bruissante. Tous les amis muets de la petite Conjuratrice s'était donné rendez-vous ; couleur d'or, de turquoise, d'émeraude, ils avaient quitté leurs fourrés, leurs pierres tièdes au soleil, et ils ondulaient au rythme d'une étrange musique. Une mélodie qui n'était pas de ce monde : Altanléa avait fabriqué elle-même son pipeau, avec une tige d'osier, et elle y tendait des fibres de cristal. Une note ténue évoquait le vol dans l'espace, un univers fluide et profond, des spirales d'astres trop parfaits pour être vivants. Elle réalisait ce miracle : se faire entendre des serpents comme des hommes. Les ombres triangulaires, les têtes des reptiles se balançaient sur le sable blanc. Hellemar avait sauté de son char et s'avançait, sans sentir que le plus gros des pythons s'était détendu comme un fouet et l'enlaçait. Il n'avait pas fait dix pas sur la grève qu'il était déjà paralysé, réduit à l'impuissance, et il méprisait le péril ; il regardait, comme attiré par un aimant, « Celle-dont-le-sourire-

donne-la-Mort-Heureuse ». Il désirait cette mort. Et la danse des serpents l'entourait de ses volutes.

— « Vous êtes le prince Hellemar ? » chanta l'onde musicale. « Comme vous êtes beau ! A l'aube de ce grand jour, la reine vous envoie-t-elle pour me rendre hommage ou pour me tuer ? »

— « Choisis, Altanléa. »

— « Regarde, les lunes pâlissent, à l'Orient s'étend un lac d'émeraude. Tout à l'heure une barre d'argent coulera dans la mer... J'ai quinze ans et aucun mortel ne peut porter la main sur mon ombre. Je choisis de croire que c'était un hommage... C'est ce qu'elle a pu inventer de mieux. »

— « Ce sera ce que tu auras voulu. »

— « A l'aube de ce jour, je peux choisir une victime... »

— « Elle est là. »

— « Le soleil se lève, Epée-qui-Chante ! Mes amis sont pressés de rentrer dans leurs demeures. Es-tu vraiment heureux de mourir sous mes yeux ? »

— « Je ne demande pas d'autre destin. Même mort, je te suivrai partout, Altanléa... »

Elle haussa les épaules : « Mon premier homme lige, mon hérault ! Naturellement, je ne te tuerai pas... » La musique fléchit imperceptiblement et le monstre relâcha son étreinte, la brève tête triangulaire glissa vers le sol. Déjà un éclair jaillissait — Hellemar avait libéré son bras et la dague de cristal achevait la bête. « Dommage, » dit Altanléa, sans bouger, « un si beau python ! »

Le reptile s'était détaché comme une branche morte et gisait sur le sable. Mais la forêt dansante cernait Hellemar. « Tu aurais préféré me voir mort à sa place ? » demanda-t-il. La jeune fille secoua la tête :

— « Si je l'avais voulu, tu serais là... »

Ce fut à cet instant, aux premiers rayons d'un soleil triomphant — or et miel —, qu'il perçut clairement, portée par les ondes éperdues, la voix — le cri — de Nellaré : « Tue-la ! Tue-la ! » clamait la reine. « Puisque personne n'en saura rien ! Je te l'ordonne ! Hellemar, je te ferai payer cher cette trahison ! »

— « Quelqu'un vous a-t-il dit, » demanda le prince, « que vous êtes belle, Altanléa ? Est-ce agréable d'être la dernière Conjuratrice d'un continent condamné, quand on a quinze ans et un visage d'azalée ?... »

— « Oh ! » fit-elle, « une Conjuratrice n'a pas de visage. Depuis une seconde je n'ai plus d'yeux, plus de bouche ; au couronnement, je mettrai un masque d'or, afin que personne ne voie les traits qui ne sont plus... Vous m'accompagnerez à la Ville, n'est-ce pas, Epée-qui-Chante ? »

— « Oui. »

— « La reine ne doit-elle pas m'accorder les trois premières grâces temporelles que j'exigerai ? »

— « La reine ?... Oui. »

— « Même quand il s'agit de son sang ? »

— « La loi est la loi. »

— « Je lui demanderai donc qu'elle vous donne à moi, Hellemar. Vous

serez mon vassal, mon garde et mon ombre. Ne craignez rien, vous n'aurez rien à faire, Isidès s'occupera du Temple et Néor de mes gens. Mais seule j'ai des droits sur mes hommes liges. Personne sur cette île ne peut toucher leurs cheveux : ils sont sacrés. »

... Il l'accompagna à son char, parmi le tapis bruissant des serpents. Sous le terrible regard de glace, il se sentait vidé de toute force et de tout désir, heureux comme un noyé qui se laisse emporter par la vague. Un moment, un seul, la brise de mer jouant avec les cheveux flottants de la Conjuratrice, l'avait enveloppé dans un linceul de parfums, où il croyait défaillir.

Il ne pourrait jamais oublier ce matin triomphal — l'immense soleil orangé qui jaillissait de la mer, la rumeur des sacrificateurs et celle du peuple. Sa place, sur le char aux essieux d'or, aux côtés d'Altanléa — et le manteau de pourpre dont il avait couvert de frêles épaules. Les portes de la Ville qui s'ouvrirent devant la Dernière Conjuratrice, le seuil d'onyx et de diamant qu'ils franchirent ensemble, son cœur trop grand pour sa poitrine et le contact d'une petite main qui le transperçait d'un délice aigu.

***

Le second crime d'Hellemar fut simplement de refuser le trône — et la couche — de sa sœur Nellaré.

C'est à la Conjuratrice qu'il appartenait d'admonester le prince, d'ailleurs cette loi n'eût-elle pas existé que Nellaré eût inventé ce supplice.

Suivant une éthique étrange, les deux femmes s'accordaient. Le sacre d'Altanléa avait été un triomphe ; mille fois reflétée par les images mentales, dans un orbe de gloire, sur les degrés du Temple, sur son char, montant à l'autel, la Conjuratrice apparut à son peuple. Les marins des navires massés le long du continent la saluèrent, et les laboureurs se prosternèrent dans les champs. Douze princesses de sang royal portaient sa traîne et, lorsque vint le moment de ceindre les tempes étroites du bandeau de sélénite aux mille antennes, la reine offrit le joyau symbolique, à genoux.

Enfermé dans son palais d'opales, tous les stores d'ivoire tirés, Hellemar dut suivre en esprit l'ascension de la Vierge Unique, la Très Pure, l'Intouchable — dont le sillage et l'ombre même tuaient.

Il fut appelé devant elle, par un jour indécis, où une ombre jaune envahissait les parcs du Temple ; depuis un certain temps, l'Atlantide connaissait ces soirs orageux, ces aubes livides, annonciatrices du désastre. Quelque part, très loin sur un vaste continent qui n'avait pas encore de nom, d'énormes masses de glace descendaient, en fondant, le long des pentes, des volcans sulfureux trouaient les névés, mais personne n'en savait rien et la vie continuait sur l'Ile. Par la vaste baie murale, on apercevait la Vallée, cernée d'ombre, et sur les pelouses bleues, d'énormes paons ocellés tournaient en gémissant.

Sur son trône de corail blanc, Altanléa parut, gainée entièrement d'or, gemmée d'émeraudes ; un masque orfévri prolongeait la sextuple tiare des Conjuratrices et deux pierres énormes, d'un vert liquide, incrustées à la hauteur des yeux, lui donnaient un air d'idole terrible. Avant de l'affronter,

Hellemar se sentait las : comment résister à ce poids de principes sacrés, de traditions, de majesté et de menaces ? Mais ils furent face à face et ses antennes perçurent une vague de trouble : il n'était pas seulement en présence d'une statue — la petite fille de la grève, scintillante d'écume et d'étoiles, la charmeuse de serpents était là. Il la revit telle qu'il l'avait placée sur son char, devant le peuple, une blanche figure aux cheveux dénoués et qui riait... Les conques marines chantèrent et la Conjuratrice leva une main constellée de diamants. Ce ne fut pas elle qui parla, mais son porte parole, le Prêtre-Roi. Il accusait Hellemar de ruiner l'Ile Divine, en refusant le trône et la couche de sa sœur. Le sang sacré des Atlantes était en péril, la royaume réclamait une progéniture de la race ailée...

— « La couche de la reine ? » dit Hellemar, avec une rudesse voulue. « Elle est ouverte à tout venant. Nellaré aurait pu avoir des fils nombreux comme les étoiles. »

— « Il y va de la quadruple couronne... »

— « Ecoutez, » fit le prince énervé, « vous savez tous comme moi que nous vivons une fin du monde. Et surtout toi, Altanléa ! Toi qui l'as annoncée du haut de ces tours ! Trop d'offenses ont ébranlé les assises de cette île, des morts innombrables, des défis odieux. A quoi bon assurer la permanence d'une race finie ? Laisse-nous mourir tranquilles — il nous reste si peu de temps ! »

Un frisson courut sur la foule : les paroles sacrilèges avaient été prononcées. Le peuple savait déjà que les hécatombes de Nellaré avaient délivré des masses d'énergie, et l'on y rattachait les phénomènes inquiétants qui dévastaient le globe. Mais le pire, c'était l'ultime défi qu'on osait à peine murmurer : les astrologues ayant prétendu que la seconde lune annonçait des désastres, la reine avait juré de la détruire. Partout, sur les promontoires et les collines, on érigeait des tours et des bœufs attelés traînaient sur les hauteurs des pièces d'étranges machines que la race Atlante avait créées au temps de sa grandeur. On les avait oubliées depuis des siècles dans les souterrains, les savants en recherchaient l'usage. L'Atlantide déclarait la guerre aux astres du ciel... Elle se proposait de lancer (sans le savoir) des trains d'ions, pour les faire dévier de leur orbite.

Hellemar ajouta, d'une voix qu'il ne reconnaissait pas lui-même :

— « Si encore ma sœur Nellaré avait été celle entre les bras de qui tout homme souhaiterait mourir... si elle était l'Unique et l'Elue ! Mais vous savez qu'il n'en est rien. Et je ne suis ni un roi ni un monstre — rien qu'un homme. Laissez-moi m'en aller seul vers ma fin. »

Ce refus fut suivi d'un délire, d'une folie chaude. Nellaré offrait des sacrifices aux dieux de sang. Car la Terre avait déjà ses divinités qui évinçaient d'abstraites figures Atlantes et la reine croyait à leur appui dans la lutte titanesque qu'elle entreprenait. Ces dieux avançaient dans la nuit, ils se terraient parmi les roseaux des fleuves, leurs mufles et leurs tentacules sortaient des eaux mortes et des grottes souterraines. Depuis qu'une certaine nuit des rayons gros comme des barres de fer avaient jailli des tours sur les rochers, l'astre condamné semblait pencher vers la Terre une face bleue. Des cyclones dévastèrent les rivages et de vastes raz de marée balayèrent les

plateaux jusque-là préservés. Etait-ce la Lune Bleue qui soulevait ces eaux ? Les navigateurs furent déportés vers « les ténèbres extérieures où rôdaient les anthropoïdes et les fauves géants ».

Pour se concilier les nouveaux dieux, la reine fit jeter dans les cavernes océanes, liés par douzaines, des vierges et des adolescents ; lorsque l'onde était rouge, le sacrifice était accepté et le peuple se réjouissait et frappait dans les cymbales. On lui distribuait ensuite des viandes et le vin de pavot; et des orgies insensées souillaient les grèves. Au milieu d'une foule ivre et folle, Nellaré vaticinait : « Quand j'aurai détruit dans les cieux ce visage de cadavre, disait-elle, cette fille perdra son double astral, sa force, elle ne sera plus qu'une ombre de Conjuratrice. Elle mourra et nous survivrons. »

Rejetés par les séismes sous-marins qui se multipliaient, appâtés sans doute par ces festins de chair, des monstres abyssaux apparurent le long des grèves : jamais on n'avait vu de pieuvres d'une telle grandeur. Les populations côtières fuyaient et la garde royale dut refouler les ichtyophages qui montaient à l'assaut des cités.

La veille des fêtes annuelles, Altanléa prononça une de ses terribles prophéties où il était question de la Terre « ébranlée sur ses bases et de l'astre qui tombe, comme un disque fêlé... »

Hellemar conduisait dans les combats le char de la reine. Une légère ivresse, comme un vin mousseux, remontait ses muscles et ses larges ailes claquaient au-dessus des ichtyophages et des simiens terrorisés. Indifférent aux fêtes, il puisait dans la souffrance et le danger une joie puissante. Lorsque les têtes s'envolaient sous les larges cimeterres ou que les armes antiques envoyaient des jets de flamme, la reine et son frère échangeaient de longs regards, semblables à des étreintes. Mais revenus de cette griserie, ils ne se voyaient plus. Le prince se savait condamné et ne s'inquiétait ni du jour ni de l'heure. Sa qualité d'homme lige de la Conjuratrice le préservait encore, mais jusqu'à quand ?

Un feu intérieur usait la grande statue ailée ; il recherchait l'oubli au milieu des périls et des jeux sauvages, et les pourvoyeurs royaux emplissaient ses jardins de vierges captives et d'esclaves amoureuses. Une marée de gémissements et de prières rendait son palais redoutable aux vivants.

La reine emmenait ses commensaux habituels devant ses vivariums et ses vasques. Les bêtes les plus hideuses vivaient dans ces souterrains de pierre lisse, des méduses glauques qui remplissaient une piscine, des lamproies aveugles et des pythons. Ses navires lui amenaient des continents barbares, capturés dans les nasses, des sauriens et des félins géants. Penchée sur ses cavernes, elle respirait avec avidité les relents de musc et de pourriture. Elle y jetait des esclaves vivants.

Elle avait inventé des mélanges sensoriels qui rendaient fous les hommes, d'où son nom de Dispensatrice des Parfums. Dans un avenir imprévisible, dans d'épaisses ténèbres charnelles, l'humanité chercherait son visage, sans connaître son nom. Elle serait Circé, Echidné, Mélusine — le monstre aux seins de femme et aux griffes de dragon volant...

Appuyée au bras d'Hellemar, elle disait :

— « Si je te donnais à mes gentilles petites pieuvres... »

— « Fais-le donc. Tu auras contre toi l'Ile et sa Conjuratrice. »

— « Que t'importe ? Tu serais mort et dévoré. Aucune incantation ne saurait réunir les lambeaux épars de ta chair... »

— « Quelle conversation charmante ! Je le répète : fais-le. Je serai mort. Toi, tu souffriras. »

— « Non, » disait-elle, « et puis tu es trop sûr de toi. Ta précieuse Altanléa te laisserait mettre au supplice, elle a d'autres occupations : mes escadres sont au port, elle a reçu Néor en grande pompe. Il a assisté aux prières et aux soins sacrés. Tu sais qu'elle se laisse peigner en public, parce que ses cheveux prouvent, paraît-il, son origine extra-terrestre ? Ils sont fort beaux et lui tombent aux jarrets, de sorte qu'un homme est obligé de soutenir cette javelle bleue. Je gage qu'aujourd'hui cet homme, c'est Néor. »

Ces jeux énervaient le prince. Il avait constamment sous ses paupières closes cette image interdite : la Conjuratrice Altanléa. La seule femme de la Terre qui lui fût inaccessible et dont, par les soins de Nellaré, il n'ignorait rien. La seule dont le désir le brûlât comme une flamme droite dans sa chair.

Lorsque la lune bleue descendit très bas sur l'horizon et que sa surface accusa des stries noires, Nellaré, haletante, enfonçait ses ongles dans sa chair, scrutait ses yeux sans éclat :

— « Je crois, » disait-elle avec un roucoulement de gorge, « que je suis presque aussi heureuse de te voir attaché à ce brasier inutile que si je t'avais dans mes bras... »

Mais elle ne pouvait pas le tuer.

***

Une nuit vint qui ne fut pas une vraie nuit : la Lune Seconde, irrésistiblement attirée dans le champ de force magnétique créé au-dessus de l'Ile, boucha le tiers de l'horizon. Les eaux immenses se levèrent. Toute une partie des falaises croula dans les gouffres de l'océan et le peuple devint fou. Les villas riveraines furent pillées et brûlées, on se livra aux pires excès et, sur la route, le char d'Hellemar foulait des cadavres de femmes et d'enfants. Il avait été réveillé par un esclave fidèle, un père nourricier qui se désolait de le voir languir. Ce Timée le pressait de quitter les jardins suburbains qui n'étaient pas sûrs ; la reine, disait-il, s'était déjà retirée dans son palais de la métropole.

— « Et Altanléa ? » demanda le prince que rien d'autre ne touchait.

— « Oh... la Conjuratrice ? Rien ne la menace. Elle est descendue vers les villages sinistrés. »

Hellemar fut debout aussitôt et, quelques instants après, il pressait son quadrige.

... Altanléa n'avait jamais revu la Vallée Heureuse : elle la retrouvait déserte. Elle dut arrêter ses chevaux sur la colline — l'eau clapotait sous les azalées. A gauche, le village de Déa était mort, ses maisons de quartz blanc miroitaient au fond d'un lac. Comme son cocher grelottait de peur

auprès de sa suivante évanouie, elle les quitta sans un mot et descendit seule vers le Temple.

Tout au long de la route, son char blanc avait ouvert la cohue de brutes ivres de sang, elle avait dû descendre pour bénir les mourants et panser les plaies. Mais ici rien ne vivait plus. La marée montait irrésistiblement, elle pouvait enlever son masque d'or, sous les étoiles amies. Elle retrouvait son Atlantide, sauvage et pure, sœur des Océans. Elle-même avait peu changé — grandi, oui ; ses cheveux azurés semblaient boire toute la sève de son corps élancé et ses ailes repliées la couvraient d'un manteau. Puisque son peuple ne pouvait échapper à la fureur des eaux en volant, elle avait renoncé à plonger dans les airs. Son visage mystérieux rayonnait comme une veilleuse d'albâtre, et d'avoir assisté à tant d'agonies, ses lèvres étaient pleines de sang.

Telle la retrouva, au fond d'un rêve indestructible et lucide, sous les lauriers-roses de la colline sacrée, le prince Hellemar. Elle se tenait debout au-dessus de l'océan maintenant assagi, qui avait rejeté à ses pieds une énorme pieuvre, un monstre gris et sanglant qui palpitait encore. Sa silhouette se profilait sur la lune hallucinée. « Tu es vivante, » murmura-t-il, « si tu savais comme je t'ai cherchée ! » Et comme n'importe quel Terrien, sentant son cœur éclater dans sa poitrine, il la prit dans ses bras. Il avait oublié que son ombre tuait, et il couvrait de baisers ce visage brillant, ces lèvres glacées.

Ce fut son troisième crime. Celui qu'on ne pouvait pardonner.

. . . .

Le radiateur infra-rouge s'était éteint. Des minutes ou des heures avaient passé. Un flux de voix, de pensées violentes se heurtait aux murs. Arno Heller se redressa et Nan se rendit compte qu'elle avait glissé sur la peau d'ours blanc et que, comme dans les cavernes de l'Ile, la tête du blessé avait reposé sur ses genoux.

— « Sale histoire, » dit-il. « Ils vont recourir à la vieille tactique terrienne, contre laquelle je suis désarmé. C'est une chose de brouiller les encéphalographes et de faire dévier l'énergie radiante, et une autre de tromper le flair des bêtes. Je n'ai jamais eu de chance avec les bêtes. Y a-t-il des chiens sur ce navire ? »

— « Des loups, » répondit Nan, lucide et glacée.

— « Eh bien, ils vont les lâcher. As-tu ici une armure astrale ? »

— « Oui. Celle d'Earl. Que comptes-tu faire ? »

— « Je serai probablement obligé de quitter la baraque. Tout à fait. Oh... j'ai encore une chance... La coque au niveau de cet étage comporte des sorties de secours — j'en ai repéré une dans tes placards —, et un mince rebord pour permettre les réparations. »

— « Mais, » s'écria Nan, « c'est de la démence ! Tu veux te maintenir sur cette corniche — tandis que le navire développe sa vitesse maxima ! Ce serait un suicide ! »

— « Tiens, » nota-t-il avec un mince sourire, « est-ce la divine solidarité, ou t'intéresses-tu à mon destin ? »

— « Je te hais ! » cria-t-elle fiévreusement. « Crois-tu que je n'ai pas senti que tu tentais d'influencer mes rêves — ou ma mémoire ? C'est à cause de toi que Nellaré me détestait. C'est pour se venger qu'elle a bombardé la Lune Seconde et que notre île a péri ! »

Subitement, elle se rendit compte du grotesque de la situation : la fusée fonçait à une allure vertigineuse dans l'espace, les hommes se préparaient à une lutte sans merci — et ils étaient là, tous les deux, à vider une querelle vieille comme le monde ! Ils en saignaient et se déchiraient mutuellement.

Un premier hurlement monta des tréfonds de l'astronef et Arno haussa les épaules :

— « Ils ont respiré mon sang sur l'armure de Cross, » dit-il. « Et l'odeur du sang d'un mutant ne s'oublie pas... »

Avant qu'il eût le temps de l'arrêter, Nan saisit sur la coiffeuse des ciseaux à ongles et s'entailla le poignet. Des gouttes vertes tombèrent sur le parquet. « Comme cela, » dit-elle, « si les loups viennent, je dirai que c'est à cause de mon sang... C'est aussi un sang de mutante. »

La prenant aux épaules, Arno Heller plongea, comme dans un abîme, dans les yeux clairs qui effrayaient les hommes.

— « Ainsi, tu m'aimes, » dit-il. « Tu as beau te débattre, ce n'est pas seulement en Atlantide que tu as été — comment disais-tu ?... « folle de moi ». Et moi-même, Nan, moi... je n'existe que parce que tu vis ! Adieu, maintenant. N'oublie pas le sens de ton geste : nous avons échangé notre sang — notre Ile ne connaissait pas d'autres noces... »

Les hurlements montaient, Nan savait que la meute était lâchée. La jeune femme ferma les yeux et sentit, un moment, les lèvres froides du mutant sur son poignet ouvert. Lorsqu'il disparut, elle ne cria pas, ne pleura pas, elle se trouvait isolée dans une solitude royale ; des souvenirs d'une vie brillante et terrible se confondaient avec ceux d'une proche enfance... elle revit une Ville sous globe et un plateau peuplé de loups. Une petite Nan, en chemise de nuit longue, était assise sur son lit, les jambes repliées, et de loin, elle dirigeait leurs chœurs. Ils lui obéissaient, ils rampaient, le poil ras, dans la clarté froide des lunes artificielles.

Tendue comme la corde d'une harpe, elle réussit à ressusciter en elle cette petite fille sans peur, proche de la nature sauvage. « Loups, » cria-t-elle dans son silence, « m'entendez-vous ? Me reconnaissez-vous ? Je suis votre sœur parmi les hommes... J'ai couru avec vous dans les fourrés mouillés de rosée et humé le viandis des cerfs. Je connais les ravins les plus sauvages... Je déteste comme vous le chasseur au large couteau, l'homme qui tue non pour manger, mais pour se repaître de sa victoire. Loups, mes frères, répondez-moi ! »

Un trille aigu de vieux mâle monta — avec une telle perfection, sur l'onde sonore correspondante, que Nan frémit de joie.

Dès ce moment, elle entra délibérément, comme reine et conjuratrice, dans le chœur des bêtes qui hurlaient aux étages d'en bas. Elle fut vent sur la steppe, tourmente de neige, et louve parmi les loups. Elle les renvoyait au loin et leur donnait des consignes. Elle leur disait : « N'allez pas plus haut, il y a des pièges. Tout ce chemin est mort — il est fer et nickels.

Descendez, il y a des trappes, vous seriez pris. Jouons. Vous n'êtes plus prisonniers dans une cage de métal, vous errez sur une plaine ; sur un ciel noir monte une lune rose — et c'est le printemps... La neige fond dans les fourrés pleins de sève, la terre respire fort et de belles louves à fourrure blanche dansent avec vous... »

Ce qui se passait à cette heure dans les coursives était indescriptible, du moins de l'avis autorisé du commandant Szubniak. Dès les premières ondes envoyées par Nan, les fauves que les bestiaires de la garde tenaient en main et qui humaient, prudemment, les parois, frémirent et se cabrèrent avec violence. Leur pelage crépitait d'étincelles, on les vit s'allonger, ramper, tourner sur place, comme les hordes le font à la lune pleine, et puis ils s'élancèrent d'une longue foulée vers les bas-fonds. Leurs laisses se tendaient, les servants étaient entraînés comme des loques.

— « Plus vite ! » chantait Nan, invisible et puissante, « plus vite ! Ainsi l'on bondit ! Ainsi l'on évite le piège où la herse renversée offre ses piquants ! Le gîte familier est tout près qui sent le poil et le sang sec ! Là, la mère louve allaitera ses petits, là dormira la bête rayée. Allez, allez, je vous conduis ! »

Nan présidait à la chevauchée fantastique. La meute, en tourbillon fou, dévala les escaliers, les corridors des troisièmes — et les portes claquaient au passage, les gens, réveillés en sursaut, montraient un visage crispé. « Ils sont fous ! cria quelqu'un, ils ont lancé les loups et maintenant ces bêtes s'échappent ! » Dans les bras de Jonas MacLeod, une Lizzy sereine et curieuse porta ses doigts à sa bouche et siffla, doucement.

— « Plus vite ! plus vite ! » haletait Nan. Un barrage se forma que les fauves évitèrent. On apporta des fouets et des barres chauffées à blanc, mais parmi la fumée, l'odeur du sang et des poils brûlés, la horde atteignait les cales... Un mot malheureux courut : « Mais ces bêtes sont enragées ! » Les couloirs se vidèrent. D'un poste de contrôle, Earl Stanley constata que les loups levaient des pupilles hallucinées comme par un astre invisible ; des ruisseaux de bave coulaient de leurs mufles. « On dirait qu'ils parlent avec quelqu'un ! » hurla le vieux Mudds épouvanté. Pendus aux laisses, les servants ne résistaient plus. Tout le clan — les vieux mâles hérissés précédant les jeunes loups maigres — s'engouffra dans les cages.

On courut aux grilles et on les bloqua. Les bêtes, silencieuses, dansaient en rond.

Lorsque le second, Leeth, qui avait dirigé l'opération « chasse », vint faire son rapport, il tremblait encore, et un filet de sang striait son menton. L'homme était pourtant un solide trappeur du Nord. Il murmurait : « Ça ne s'est jamais vu ! Ils sont devenus fous au deuxième étage... on eût dit qu'ils avaient entendu une louve — dans le noir... »

— « Il n'y a pas de louve à bord, » dit le commandant Szubniak. « Reprenez vos sens, Leeth. » Il se tourna vers Earl Stanley et le vit debout, le visage exsangue. Le Commissaire dit simplement :

— « Faites tuer les loups. »

*
* *

Nan, qu'une excitation féroce soulevait, courut à la porte du labo : les hurlements s'étaient éteints, elle riait et dansait. Louve parmi les loups... « Arno ! » cria-t-elle. « Dieu, que les hommes sont bêtes ! Tu peux revenir, ils sont tous partis ! » Un silence lui répondit. Debout, contre l'entrée, elle parcourut des yeux le réduit vide et blanc : Arno Heller avait disparu. La peau d'ours blanc gardait encore son empreinte et une armure manquait aux cintres, mais il n'était plus là — il n'avait jamais existé. Nan réprima l'envie féminine de courir, de cogner contre les parois luisantes. Une note de musique lancinante — une seule — tremblait dans l'air.

Nan pleura.

CHAPITRE XI

MUTANT CONTRE MUTANT

— « Vous avez affolé ces bêtes, n'est-ce pas ? » demanda Stanley durement. « Oh ! inutile de le nier : je me souviens de vos aptitudes ! »

Comme Nan ne répondait pas, il marcha vers la couchette, la prit aux épaules et la redressa comme une poupée. Il ne rencontra qu'un visage d'onyx, immobile, et des paupières baissées.

— « Vous voyez comme on se trompe ! » reprit Earl avec une amère ironie. « Je savais que vous êtes une étrangère, non seulement d'une autre race, mais d'un autre plan... mais vous paraissiez humaine et sincère. J'ai voulu vous donner une chance et aujourd'hui je m'en mords les doigts ! Mais la lutte est engagée. N'attendez rien de ma pitié, Nan. »

Elle se taisait, mais il crut entendre, comme tout homme qui affronte une femme muette, ce qu'il craignait qu'elle répondît : « Je ne vous ai rien demandé, n'est-ce pas ? » Il la laissa retomber sur son lit, où elle resta assise, les coudes aux genoux et le menton appuyé au poing. Earl parcourut la cabine, jetant au passage :

— « Si vous l'ignorez, votre brillant complice a déjà tué cinq personnes et Una Vère ne vaut guère mieux. Je ne sais comment il s'y prend, mais c'est d'une technique parfaite. Elle prétend qu'on bombarde son cerveau d'électrons ! »

— « C'était moi, » dit brièvement Nan. « Je ne pouvais la retenir — elle est forte comme un bœuf. D'ailleurs, je ne l'ai fait qu'une seule fois, pendant cinq secondes ! »

— « Vous me direz aussi que vous avez acculé Elisa au suicide ? »

— « Non, » dit-elle avec équité. « Je voulais simplement l'enfermer dans un placard et peut-être cogner un peu sur son crâne bourré d'idées préconçues. Je ne l'aurais jamais tuée, je déteste ça. Seulement, quand je suis venue, elle s'était suicidée... Oh ! il y avait longtemps qu'elle le désirait... Je suppose qu'on lui en a donné le courage, voilà tout. »

— « Vous vouliez la faire taire, dites-vous ? Mais alors, vous connaissiez aussi le radiogramme ?... »

— « Bien sûr, » répondit Nan, avec lassitude, « je l'ai lu dans le cerveau d'Elisa — et vous aussi, quoique vous vous en défendiez. N'êtes-vous pas

une sorte de mutant, Earl ? Vous ne voulez pas l'avouer, vous vous êtes, comme jadis, coupé les ailes pour mieux rentrer dans la foule — mais vous ne pouvez pas vous empêcher de lire la pensée... »

Il la regardait, frappé d'une sorte d'horreur secrète. Tout un passé rempli d'intuitions rapides, d'élans refoulés, se levait en lui — mais il avait toujours dominé cette vague. Pourtant... n'était-il pas le plus jeune — et le plus brillant — des savants de la Commission ? On le traitait d' « enfant prodige ». Cette mission même était due à ses facultés exceptionnelles... La cabine blanche et luisante tourna autour de lui. Mais non, il était Earl Stanley — un Terrien de pure race, et son acquis de connaissances résultait de ses efforts.

Il se souvenait pourtant...

Un soir de fête, sur la Terre.

Une « libre dame » Ella Stanley, onduleuse et charmante dans sa robe de bal, se découpait sur un ciel d'aube mauve. Elle se tenait contre une baie murale et disait à quelqu'un d'invisible, dans l'ombre :

— « Cet enfant m'effraie, Glen. Je l'ai surpris à jouer — avec quoi, pensez-vous ? Il a découpé et tordu une bande de papier dont il a fait une bande de Moebius, bien conditionnée. Et une bouteille de Klein. Il n'a que six ans ! »

— « Ella, vous vous faites des idées ! Cet enfant faisait simplement des découpages... »

— « J'aimerais en être sûre, Seigneur ! Oh... je sais bien que son père est un grand savant et qu'Earl est né dans les sables de Mars, en pleine ruée vers l'uranium — mais de là à... »

— « Ella, on joue cette vieille fantaisie de Prokofiev... venez-vous danser ? »

... Il voulait devenir marin. C'était une carrière périmée, personne ne traversait plus les océans au ras de l'eau. Ses parents, qui étaient bien placés pour cela, l'inscrivirent à l'académie d'astronautique. Mais il conservait une tendresse pour l'élément abandonné. Durant ses vacances, il partait au large sur un antique voilier. Le bruissement des vagues, baisers de sirènes, murmures de tritons, berçait sa rêverie d'une musique qu'il n'osait composer — et il connaissait, il comprenait des choses anciennes, précieuses, incroyables, dont il ne fit jamais part à personne — parce que les mutants sont secrets.

Ses études furent la facilité même. C'est vers la distorsion spatiale qu'il fut attiré, bien qu'à cette époque — il y avait dix ans —, on traitât cette science d'utopique. Mais un instinct venu d'un passé incroyable lui disait que des mondes innombrables existaient, et qu'on pouvait — et qu'on devait — les atteindre. Il était même sûr, quand il dormait profondément, qu'un de ces mondes correspondait à son moi profond...

Sa carrière fut régulière et harmonieuse. Tout s'aplanissait devant lui. Il le devait, en partie, à sa famille, et plus encore à sa valeur réelle. Mais parfois, il le sentait à contre-cœur, un charme insinuant agissait en sa présence. Il semblait si léger, et si séduisant ! Adolescent, ses boucles couleur de rouille et ses longs cils attendrissaient les femmes. « Earl ferait un

excellent espion, disait son père en riant, il a toujours l'air si sincère ! » Il pénétrait la pensée des gens et, insensiblement, modelait sa contenance pour leur plaire. Sans aucune intention — par souplesse, par gentillesse. Cela le servit plus tard...

Après de solides études, il fit quelques essais d'ordre topologique où il modérait sa hardiesse, de crainte de déplaire aux aînés. Ces tentatives intéressèrent les plus grands savants Terriens. Il ne s'attendait guère à ce qu'on l'admît dans l'illustre aréopage, mais lorsqu'on l'y convoqua, il sut que cela devait se passer ainsi.

Il se trouva entouré de gens fins et fatigués qui venaient à peine de convaincre le système solaire de l'importance de leurs travaux. Leur rôle politique ne l'intéressait nullement ; ils le complimentèrent sur sa jeunesse, ajoutant qu'il leur « apportait une bouffée d'air frais. » — « Quelque chose de cet univers galactique vers lequel nous tendons, avait dit le Président de la Commission. Nous sommes le passé. C'est vous et vos pareils, Stanley, qui êtes destinés à ouvrir l'Ere Spatiale. »

Oui — mais il n'avait jamais tenté un essai criminel...

Ce n'étaient pas de véritables pensées ni des souvenirs qui le traversaient, bien qu'il vît, à un certain moment, la robe en lowlon argenté de sa mère et une guirlande de lierre dans ses cheveux, et qu'il sentît l'air marin gonflant la voile de son bateau. C'étaient des suggestions de pensées, une excitation de ses nerfs.

Désormais, Earl avait mesuré les facultés terrifiantes de Nan. Il s'arracha à ces musiques spatiales et reprit conscience de sa véritable mission. Uniquement policière : suivre à la piste et découvrir celui qui, « par son égotisme et sa folie », avait détruit Andromède. Dominant le tumulte de son sang, la morsure d'un sentiment que la Terre avait à peu près évincé, mais qui, dans l'espace, reprenait sa violence primordiale, il prononça :

— « Cet homme a passé la nuit ici ? »

Ce n'était même pas une question, il en était sûr. Nan montra, sur la peau de l'ours, l'empreinte du corps qui se défaisait déjà.

— « Oui, » dit-elle. « Par terre. Il était grièvement blessé, vous savez. »

— « Vous connaissiez donc ce Walter Cross... »

— « Ne mentez pas ! » cria Nan, se dressant comme une flamme. « Ne me dites pas que vous croyez qu'il s'agissait de ce minus ! Walter Cross est resté ivre sur l'embarcadère, et je suppose qu'à cette heure, les autorités fédérales s'occupent de lui. »

— « Il s'agirait donc... ? » demanda Stanley, pâlissant.

— « Oh ! » fit-elle, toute son exaltation tombée d'un coup, « se peut-il que vous l'ignoriez ? Qu'on vous ait trompé aussi ? Mais non, c'est impossible, vous appartenez au Comité de la Distorsion — et ce sont ses ordres ! Vous devez savoir depuis longtemps devant qui j'ai fui... une fuite réussie, bien sûr ! Eh oui, celui que vous avez à bord s'appelle Arno Heller — et c'est lui que vous devez, que vous voulez tuer ! »

— « Ecoutez, Nan, » commença Earl.

Sa voix avait une douceur étrange ; il avait compris qu'elle avait été sincère dans sa peur, loyale dans son désir de rentrer dans la masse

humaine... Mais cette sollicitude venait trop tard ; Nan écarta les bras tendus, les lèvres tendres ; elle se tint immobile, comme crucifiée contre la paroi, et parla, en détachant les mots :

— « Je n'ai jamais voulu vous combattre, Earl, mais vos lois sont vraiment trop cruelles ! Nous n'avons pas demandé à naître mutants, la nature nous a doués d'effrayantes facultés ; il est possible que, dans ce monde dévasté, nous soyons la relève d'une humanité mourante. Et vous cherchez à nous détruire, parce que vous avez peur...

» Vous me direz que Heller est un criminel ; oui, mais comme un séisme ou un cyclone. Il n'en est même pas responsable : vos chirurgiens ont trafiqué son cerveau, la plupart de ses réflexes ont été modifiés... Maintenant, aurait-il fait plus de dégâts encore, il a déjà payé en-retour la Terre. Tous vos savants se penchent aujourd'hui sur ses calculs de bord ! Les instruments qu'il a modifiés donnent à la Terre mille ans de progrès ! Quant à lui... vous pouvez être tranquilles. Je crois que vous l'avez tué. C'est tout, Earl. Non, je n'ai besoin de rien. Merci. »

*
* *

Les chronomètres du bord marquaient six heures du matin et l'on était — auquel déjà ?... au cinquième jour de cette croisière insensée, mais tout cela n'était désormais que conventions. Le jour terrien n'existait plus, ni l'heure. Au bas d'une coursive, un homme au visage défait — Jonas MacLeod, le délégué des colons — attendait le Commissaire Stanley.

— « Voilà, » fit-il embarrassé, « je sais que le commandement n'a que faire des palabres, mais je les représente tous, n'est-ce pas ? Ils ne sont plus tenables... Et, après tout, ce sont des Terriens. »

Earl invita l'Ecossais dans le bureau du commandant qui lui servait de P. C. L'ombre épaisse de MacLeod voilait l'écran radiant, heureusement éteint, et le Commissaire lui offrit un jeune visage dur, pâle et les traits tirés.

— « Eh bien ? » demanda-t-il.

— « Eh bien ! » fit le délégué, hésitant, « au début tous ces gens ont décidé de vous faire crédit. Parce que vous sembliez croire à ce que vous disiez et, probablement aussi, parce que vous leur étiez sympathique, Commissaire. Seulement, ce navire est une maison de fous. Des histoires sont intervenues — pas catholiques du tout — et les passagers aimeraient y voir clair... On dit qu'un document a été détruit et que des personnes ont été tuées... et cette nuit, cette histoire de loups enragés... »

Earl étouffa un soupir de soulagement : ce n'était que cela ! Il dit, froidement : « Oui, un document a été détruit. Son importance étant considérable, un officier radio a péri en le défendant. Trois gardes interplanétaires ont été tués dans l'exercice de leurs fonctions. En outre, une femme libre, citoyenne de la Terre, qui a été témoin de l'attentat s'est suicidée. Une femme membre du brain-trust : la doctoresse Borelli. »

— « Ah ! » murmura MacLeod qui semblait déconcerté, « je ne savais pas que c'était elle... Ce document était donc... »

— « Nous n'en connaissons pas la teneur exacte. Vous savez que la limite des communications avec la Terre a été dépassée. »

— « Mais vous avez une idée... »

Earl leva les yeux et jaugea l'homme. Oui, on pouvait lui faire confiance, il avait en lui de l'étoffe et un désir aigu de se racheter. Non — on ne pouvait faire confiance à personne...

Il dit, sèchement : « Il ne s'agit pas de faire des suppositions. »

— « Ainsi, » fit MacLeod, « la libre dame Borelli s'est supprimée... Mais les autres ? Les gardes et le radio ? »

— « Oh ! ils ont été bel et bien assassinés. Il semble que par la carence des services d'émigration, un peu bousculés, nous ayons embarqué un passager indésirable. Les opérations d'urgence et même ce lâcher de loups visaient à le capturer... »

— « Y est-on parvenu ? »

— « Pas encore. »

Il n'y avait rien d'autre à demander et la voix aiguë de Lizzy intima à Jonas l'ordre de se taire. Pour la première fois depuis que la petite mutante pesait si lourdement sur son cœur et son cerveau, il fut près de se révolter : il éprouvait vraiment une vive sympathie pour le jeune commissaire.

— « Eh bien ! » demanda Earl, « voulez-vous d'autres éclaircissements, MacLeod ? »

— « Non, » murmura l'homme, « non... » Il essuyait de grosses gouttes de sueur sur son front, et se faisait proprement l'impression d'être un Judas. « 'Mande pardon de vous avoir importuné, libre citoyen. »

Earl sourit avec son charme habituel et ce fut, dans le sombre P. C., comme une lumière. « Il était entendu, » fit-il, « que nous communiquerions... »

Tout en reculant vers la porte, MacLeod trouva en lui assez de forces pour prononcer : « Vous comprenez, libre citoyen, il y a, dans l'air, comme des phantasmes... »

*
* *

Des phantasmes. Le mot avait été formulé.

Stanley avait convoqué les membres de l'Equipe. L'écran radiant étincelait et, à sa vue, Karpoff sifflota et Vère se mordit les lèvres. Borelli, blême et les paupières rougies, semblait absent.

— « C'est bien ce que je craignais, » dit l'atomiste.

— « Oui, n'est-ce pas ? » prononça Earl. « Le commandant et moi sommes du même avis : le cataclysme d'Andromède continue. »

— « Nous sommes en présence d'un cas typique de la réduction des masses sur des axes déplacés, » dit le physicien. « De là une usure terrible, en ce qui concerne surtout l'humus rapporté et les roches tendres. Nulle atmosphère n'est là pour les protéger... »

— « Vos conclusions ? »

— « Il semble que, placé dans le « tourbillon du continuum », le satellite ait subi une pression si violente que son noyau a éclaté ; pendant un laps de temps, l'attraction a maintenu les masses agglomérées, mais d'autres

lois ont réagi. Andromède est fractionnée en trois débris qui s'éloignent et s'érodent avec une rapidité effrayante. »

— « En somme, » résuma Vère, « elle est en voie de disparition ? »

— « Ce n'est pas très scientifique, mais assez exact. Je ne saurais encore expliquer l'anneau gazeux qui brouille les proportions car il s'étend sur des milliers de kilomètres ; il doit s'agir, de même que pour l'anneau de Saturne, de particules infinitésimales qui se dégagent du noyau. J'ai bien peur, Earl, que ce monde où nous allons ne soit plus qu'une épave. »

— « Nous ne pouvons pas rebrousser chemin. »

— « Oh ! » lança Vère, « certes non ! Pour nous ce sera un voyage d'étude et nous ramènerons sur la Terre des brassées de documents inestimables. Mais les autres ? Ceux qui doivent débarquer ? Ne comptez-vous pas les prévenir, Stanley ? Ce sont tout de même des Terriens... »

Il répétait la phrase même de MacLeod, et Earl leva la tête avec vivacité. Ainsi, c'était cela ! Il se demandait bien d'où viendrait la nouvelle attaque... Depuis un moment une force épouvantable était éparse dans l'air et agissait sur chaque cerveau d'une manière précise. Il analysa son propre état d'esprit : un flot d'inquiétudes insidieuses, un pressentiment qui tourbillonnait autour de globes fracassés, d'entreponts bourrés d'inquiétude humaine. Une sensation physique de nausée qui serrait sa gorge et mouillait de sueur froide ses cheveux. Il se souvint : « Le danger — la mort — c'était une nausée ». Oui, c'est ainsi qu'un mutant devait pressentir la pire des choses...

Il se secoua : que diable, il n'était pas un mutant !

Il n'allait pas prendre au sérieux l'injure que Nan lui avait jetée !

Il regarda Vère : les prunelles rétrécies, les lèvres sèches, celui-ci était certainement hypnotisé. Le plus sensible de l'équipe, le chimiste présentait un terrain idéal... Pesant ses paroles, Earl demanda :

— « Etes-vous sûr d'avoir vraiment pesé vos derniers mots, Vère ? Vous rendez-vous compte de la panique qui envahira ces gens, face à cette éventualité : Andromède éclatée — et des extrémités auxquelles se porte la foule dans ces cas-là ?... »

Un silence tomba. Vère parut s'analyser et répondit, effaré :

— « Non, en effet, l'idée ne m'en est pas venue. C'est raisonner en collégien. Et je ne comprends pas... »

Borelli intervint, le visage ravagé :

— « D'accord, » fit-il, « c'est stupide, mais humain. Permettez-moi de vous avouer, Stanley, que j'ai pensé la même chose, en termes similaires, qui ne sont peut-être pas les miens... peu importe. J'ai eu, dès le début, des hésitations à propos des effets biologiques de cette implantation sur un satellite détruit, mais j'étais aveuglé par la routine. Maintenant, je vois clair — nous ne pouvons pas risquer toutes ces vies, nous ne devons pas... et je... »

Il s'était subitement levé et brandissait son pistolet thermique, car contrairement aux passagers, les membres de l'équipe étaient armés. Plus prompt que lui, parce qu'habitué à de telles circonstances, le commandant Szubniak, posté en arrière, porta un coup de revers à son poignet ;

l'arme tomba et il y eut une mêlée violente, mais brève. Lorsque le biologiste fut maîtrisé par Earl et remis aux gardes qui accoururent, le commissaire revint aux autres savants.

— « Et d'un ! » dit-il, dégrafant son col. « Je n'accuse pas Borelli ; depuis le suicide de sa femme, son moral était atteint. Je regrette, Szubniak, mais il semble qu'un énorme hypnotiseur soit mis en action sur ce vaisseau. Un tel appareil existe-t-il ? »

— « Non, » répondit l'officier. « Je n'aime pas abrutir les gens et je considère qu'en cas de mutinerie, ce serait jouer avec le feu. »

— « Pas d'hypnotiseur, » balbutia Vère. « Mais alors... alors ? »

— « Il est dommage que Borelli soit éliminé, » fit l'atomiste. « Je lui aurais demandé si, à son avis, les mutants KZ ne disposent pas, outre leur électro-magnétisme personnel, d'armes mentales. Qu'en pensez-vous, Stanley ? »

— « Je crois, » dit celui-ci nettement, « que nous tenons l'explication du suicide de la doctoresse Borelli. Je me rappelle vous avoir prévenus déjà que nous devions surveiller nos réflexes : j'irai plus loin. Méfions-nous de nos pensées et de nos impulsions les plus intimes. Franchement, je ne crois pas que l'hypnotiseur en question puisse agir sur un cerveau toujours en éveil. En tout cas, voici la preuve que l'être que nous pourchassons est toujours vivant. Je ne l'aurais pas cru... »

— « Ni moi, » dit Szubniak. « Nous aurons certainement à affronter d'autres ennuis, commissaire. »

— « En effet, il semble que cela ne soit pas fini, » dit sèchement Karpoff. « Entendez-vous ? »

Une sourde marée battait les coursives.

Szubniak s'était levé d'un trait, il assura son fulgurant et alla vers la porte. Son visage, lorsqu'il revint, n'exprimait rien de bon.

— « Ils sont en bas, » fit-il. « Je veux dire nos passagers — du moins ceux des troisièmes — ils ont rompu les barrages. Voulez-vous leur parler, Stanley ? »

Earl inclina la tête et descendit la coursive d'un pas allongé ; de nouveau, comme un mutant, en présence d'un danger réel, il se sentait léger, irresponsable et d'une efficience terrible. Dans l'entrepont des premières se massait cette foule que Jonas MacLeod avait qualifiée d' « intenable », faciès de louves et prunelles vacillantes. Earl marcha droit sur ces gens et ne s'arrêta que lorsqu'il fut face à face. « Hallucinés, pensa-t-il. L'influx hypnotique leur était destiné, c'est une onde faible qui a atteint Borelli et Vère. » Il demanda :

— « Que voulez-vous ? Je suis là pour vous répondre, mais je croyais que vous aviez un délégué. »

Ils piétinèrent, désarçonnés par cet accueil direct. Une voix prononça :

— « C'est un lâche, il a refusé de venir avec nous. Il disait que nous sommes tous fous. Mais nous avons bien le droit de savoir... »

— « Quoi ? »

— « Voilà... il paraît qu'un contact est établi avec Andromède. »

— « Un contact par radars, oui. Cela aide à repérer les positions, c'est une technique courante. Que voulez-vous savoir encore ? »

L'homme qui s'était avancé, le porte-parole, avait dû être, sur la Terre, laboureur ou terrassier ; il s'exprimait difficilement et suivait, avec obstination, le fil de sa lente pensée. « Un terrain idéal pour un téléniseur, constata Earl. Une fois l'idée amorcée, il ne se doute même pas qu'elle ne correspond à rien. Il la creuse. » La foule haletante écoutait... L'homme formula, lentement :

— « Alors, voilà... il paraît qu'Andromède, ça n'existe plus. »

— « Qui a dit cela ? » demanda Earl.

Il parcourait les visages assombris et crispés. Ils étaient si visiblement influencés par une même pensée que les têtes se tournaient toutes, d'un même élan. Et s'il essayait de lutter avec les propres armes des mutants ? S'il jetait sur cette foule hébétée le filet de ses propres suggestions ? Il fit une tentative...

— « Vous me faites rire, » fit-il, tendant sa volonté comme un arc. « Comment un globe de ces dimensions pourrait-il disparaître ? Demandez aux chimistes, aux astrophysiciens qui sont parmi vous : une telle hypothèse est impensable. Des variations météoriques ont pu se produire depuis notre départ. Si nous envisageons le pire, nous en serions quittes pour prospecter le satellite à bord du *Téméraire* et dans ce cas nous communiquerons avec la Terre. Les décisions viendront de là. »

— « Nous donnez-vous votre parole, commissaire Stanley, » fit une voix aiguë de femme, « que nous ne serons pas débarqués contre notre volonté ? »

Earl reconnut dans la masse une Olga Karpoff égarée. Des mèches de cheveux couvraient son visage jaune et ses yeux brillaient ; elle était revenue à sa norme, à sa nature qu'elle avait patiemment effacée, suivant les exigences modernes ; elle était de nouveau, comme elle avait dû naître, l'étudiante révolutionnaire, la meneuse des foules, ou mieux l'amazone Scythe galopant en avant des hordes.

Earl braqua sur elle sa puissance mentale encore mal connue et répondit, avec sincérité :

— « En ce qui me concerne, je donne ma parole. Je transmettrai fidèlement au centre les indices que nous aurons relevés et vos désidérata. »

— « Si les ordres sont contraires, si l'on vous commande de débarquer dans un monde en folie, le ferez-vous ? »

— « Personnellement ? Oui. Le personnel astronautique ne discute pas les ordres donnés. Je tâcherai de débarquer. Les autres me suivront ou non. »

Un silence plana, comme toujours lorsque la volonté inflexible d'un homme, sa pureté, sa dureté de diamant s'imposent.

Olga Karpoff cria : « Si vous débarquez, commissaire, je vous suis ! » Un gros rire salua cette conclusion inattendue, puis la foule commença à se disperser. L'air s'était allégé. « J'ai gagné cette première manche, réalisa Earl. Mais je ne sais même pas ce qui m'attend à la suivante. »

*
* *

Suivi de Szubniak, il visita la salle des machines. Le second, Leeth, leur fit son rapport. Non, rien ne clochait. Le personnel montrait tout l'enthousiasme désirable, les hypertenseurs fonctionnaient avec une efficience particulière. « Si je pouvais me permettre cette plaisanterie, » ajouta-t-il, « le *Téméraire* fonce vers le néant. Si nous allons de ce train, nous serons en avance sur l'horaire. »

Earl inspecta la salle lisse, brillante, idéale, sans coins d'ombre ni mystère. Pourquoi son sentiment de danger s'accentuait-il entre ces claviers étincelants et ces piles dont il connaissait l'action exacte ? « Avons-nous des machines de secours ? » demanda-t-il à Szubniak.

— « Oui, » répondit l'autre sans étonnement, « à l'arrière de l'astronef. Mais... (il eut un regard vers les mécaniciens) ces garçons semblent avoir un moral parfait, n'est-ce pas ? »

— « C'est ce que je me demande, » répondit Earl, entre ses dents. « Szubniak, » ajouta-t-il brusquement, « réglez votre écouteur à code. Bien. Vous n'avez pas l'impression qu'on nous écoute ? Moi, si. Ecoutez, il n'existe pas une autre issue que cette porte d'entrée ? »

— « Oh ! » fit le commandant, « il y a bien des issues de secours dans la coque... on les utilise en cas d'incendie ou de réparations. Mais elles donnent sur le vide... » Ses yeux s'élargirent : « Croyez-vous ?... Mais non, c'est impossible, aucune vie organique ne saurait tenir dans l'espace, en plein vol, sur une mince corniche de douze centimètres... »

— « Il y a donc une corniche ? » demanda Earl, glacial.

— « Bien entendu. Elle borde le premier étage et les superstructures. Mais je le répète — c'est physiquement impensable... »

— « Oui, » dit Earl. « Il y a bien des choses impensables qui se sont accomplies durant cette traversée. Un ennemi qui — physiquement — ne peut exister, que les encéphalographes ont raté, qui brave les murs énergétisés et les fulgurants... des bêtes qui deviennent folles et des savants qui déraillent... » Il semblait très las.

— « Voyons, » reprit Szubniak, « que pouvons-nous faire ? Imaginons que l'impossible n'existe pas : l'intrus est là, contre la coque du navire, et jusqu'à l'atterrissage nous ne pouvons l'éliminer. Or, il agit sur nos cerveaux ; nous devons nous défendre... »

Earl s'était déjà ressaisi. Il donna des ordres brefs :

— « Bloquez toutes les issues de la façon la plus simple : les verrous. Inutile d'user d'électro-magnétisme, puisque l'ennemi s'en sert. Puis... serait-il possible de faire passer un courant calorique dans la coque ? »

— « Je pense, » dit le commandant. « A 420°, cela ne toucherait pas les structures internes. Mais il ne faut pas que ça dure, sinon nous éclatons. »

— « Quand serez-vous en mesure d'agir ? »

— « Dans une heure. »

— « Il est inutile de vous recommander, je pense, le plus grand secret. Même en pensée, » dit Earl. Il était blême.

CHAPITRE XII

DE GLACE ET DE FEU

Cette nuit-là, une incroyable réunion rassembla, autour de la table du commandant, dans le hall des premières, les restes de l'Equipe. Earl exigea la présence de Nan qui vint, vacillante, saisie d'une incoercible, d'une familière horreur. La salle était presque déserte et les plats sans goût. Nan jura que, débarquée n'importe où, elle ferait jeter ces massifs d'orchidées qui sentaient la mort : si jamais on débarquait — s'il y avait une vie.

Les passagers lorgnaient les trois places vides : celle d'Una et des Borelli. Tous se mouvaient comme des marionnettes ; une jeune statisticienne s'évanouit, un Martien pleura. Olga Karpoff, avec son air de révolutionnaire romantique, fumait des cargaisons de cigarettes, réclamait de la vodka et dévorait des yeux Stanley : on pouvait suivre sur elle le lent travail de désagrégation dû à l'hypnotisme et Karpoff ne s'en privait pas. Finalement, elle le traita de vipère lubrique et Vère de « cochon conscient et organisé » et renversa le cendrier sur le tapis. Dans un nuage gris, elle était atroce.

— « Il n'y a qu'un seul homme parmi vous, » déclara-t-elle à tue-tête, « et c'est le commissaire. Et dire que sa mijaurée d'épouse le repousse ! Et qu'il y tient ! Earl, je coucherais bien avec vous, puisque, de toute façon, tout le monde va mourir ! »

Le désordre était à son comble ; on écoutait aux tables voisines. Nan n'y put tenir, elle posa ses doigts sur le bras maigre de la psychotechnicienne et ce fut instantané : les yeux en escarboucles s'éteignirent, le visage blêmit et Olga regarda autour d'elle avec égarement.

— « Je crois, » fit-elle en se levant brusquement, « que j'ai dit des sottises. Je vous demande pardon... »

— « Ce n'est rien, ma chère, » fit lourdement Karpoff, « vous étiez un peu fatiguée. Rasseyez-vous donc, on nous regarde... »

Olga obéit, comme une automate. Les yeux reptiliens, intelligents, de l'atomiste passaient du visage de sa femme à celui de Nan :

— « Il semble que la citoyenne Stanley vous ait aidée à reprendre vos esprits ? Merci, libre dame. »

Vère eut un rire fêlé :

— « Quelle situation extraordinaire ! » s'exclama-t-il. « Nous sommes tous en train de dérailler, vous rendez-vous compte ? Nous nous accusons, en notre for intérieur, des pires insanités et — pourquoi pas ? — de quatre assassinats au moins ! Car, réfléchissons tout de même, chers amis, tout le monde parle de cette « énergie intelligente, » de cet « être sans visage », mais je crois que personne ne l'a vu ? Nous avons accusé Freade, puis Cross, enfin une entité mythique qui traverserait murs et planchers... N'est-il pas plus simple de chercher parmi les personnes humaines ? Nous voici six à table, avec le commandant, et chacun de nous a pu avoir des

raisons et a certainement des moyens pour mettre en scène cette comédie macabre ! »

— « Vère, » dit Earl Stanley, « vous versez dans le roman policier ! »

— « J'adore les romans policiers, » rétorqua le chimiste. « Les anciens. Ceux de l'ère classique, où l'on recherchait quelque chose — l'assassin — ou son arme — ou simplement le moyen de le punir... C'était si reposant pour le cerveau, à côté de ces marais d'arsine, de ces monstres galactiques, de ces mondes qui sautent en deux ou trois étapes ! L'assassin est donc parmi nous... Je crois que nous pouvons mettre de côté la citoyenne Stanley... »

— « Parce qu'elle est jolie fille, » interrompit aigrement Olga.

— « Si vous voulez, oui. Mais surtout parce que, frêle comme elle est, je ne la vois pas assommer Freade qui pesait quatre-vingts kilos ! »

— « Il y a aussi la suggestion, » insinua Karpoff.

— « Bien sûr. Et le judo. Mais des témoins dignes de foi — qui ont disparu depuis — ont parlé d'une bagarre entre les deux hommes. D'ailleurs, » interpella Vère, « je crois que Nan et vous étiez ensemble à cette heure-là, Earl ? N'était-ce pas votre nuit de noces ? »

— « Tiens, » fit Olga, « je ne savais pas que vous étiez de si jeunes mariés ! Drôle d'idée, entre autres, lorsque l'on va débarquer en enfer... Mais tout cela m'amène à penser que voici encore une passagère imprévue à bord du *Téméraire* ! Nous avions déjà Walter Cross... »

La conversation avait passé les limites du soutenable et toutes ces allusions, insinuations et menaces passaient au-dessus de la tête de Nan qui se rebellait. Earl se taisait, peut-être étudiait-il ses réflexes. Quant à elle, voguant à travers ces consciences dévastées, elle aborda comme sur un terrain ferme, sur un roc, dans le cerveau élémentaire du commandant Szubniak, et tout à coup elle frémit en comprenant ce qu'elle y percevait : un ordre allait être donné — un ordre terrible. Le plus grand des dangers... Désespérément, elle chercha à gagner du temps et, tournant vers le chimiste son visage égaré, elle adoucit ses yeux de diamant viride :

— « Oh oui ! » s'écria-t-elle, « j'adore les jeux policiers ! Jouons — jouons tous ! N'importe qui peut être coupable ! La libre citoyenne Karpoff était l'amie intime de la doctoresse, elle connaissait ses secrets et ses armoires à poisons — qui donc a pu mieux manœuvrer une seringue de morphine ? Spriegel et les autres gardes ont, paraît-il, été massacrés à coups de fulgurants ou de désintégrateurs — et je crois que personne à bord, hormis l'équipage et les membres de l'Equipe, n'a la libre disposition de ces armes ? Que de coupables présumés ! » Elle posa sur le coude de Szubniak une petite main caressante et ferme comme l'acier : « Le commandant est le seul à avoir un alibi, pour Spriegel et Elisa, du moins — il pilotait, nous l'avons vu, Earl et moi — mais où donc étaient tous les autres ? »

— « Nan, » dit Stanley, « ce jeu est exaspérant. »

Mais elle ne l'écoutait pas, elle environnait le grand navigateur d'ondes musicales berceuses et jetait sur Karpoff son filet de suggestions :

— « Libre citoyen, je crois que vous possédez tous les instruments

nécessaires pour défoncer une cage en microacier ? Il est vrai que vous avez été — on me l'a dit — le premier à attirer l'attention sur cette cage, mais cela pouvait être une astuce de criminel intelligent ! Je vous vois assez massacrant Elisa, d'abord parce que vous n'aimez pas les femmes en général, ensuite elle vous embêtait tant, n'est-ce pas ? En ce qui concerne le citoyen Vère, je suis perplexe... Je ne le vois pas massacrant Freade, non. Mais je pense qu'il est ravi de savoir son épouse sous les verrous... »

— « Pourquoi donc ? » demanda Szubniak ahuri, et Olga Karpoff revenue à elle, lança :

— « Parce qu'il lui fallait constamment « un mètre quatre-vingts de chair fraîche et de l'humour » ! »

— « Libres citoyens ! » commença Earl. Mais Vère l'interrompit d'une voix aiguë, tandis qu'un peu de bave montait à ses lèvres : « Elle a dit vrai ! Elle a dit vrai ! Pourquoi me tairais-je ? A bord d'un astronef, les conventions expirent — pas de tapisseries ni de géraniums sur le *Téméraire !* Una était un fardeau écrasant sur mes épaules, vous le savez tous : mythomane, nymphomane, hystérique... Vous l'auriez vue en activité parmi vos colons et vos miliciens ! Nous avons dû quitter Bridge où je professais — des labos magnifiques, et j'étais au bord d'une découverte bouleversante — parce que la libre dame s'obstinait à goûter à tous les étudiants ! Je ne parle pas du personnel enseignant — les femmes m'ont prévenu qu'elles allaient l'écharper ! Elle me rendait grotesque, elle me... »

— « Pourquoi l'avez-vous épousée ? » demanda durement Olga Karpoff. « N'est-ce pas pour ses cils et son déhanchement ? Tous les hommes en sont là : il leur faut, non une compagne, mais un objet érotique. Vous l'avez eu. Vous avez eu ce que vous méritiez ! »

— « Pour Dieu ! » glapit Vère, « j'ai été rivé à une bête sauvage ! Mais lorsqu'on rencontre des suffragettes de votre espèce, citoyenne Karpoff, on apprécie même Una ! »

Tout le monde criait à la table n° 1 et aux autres ; des ombres géantes gesticulaient. On s'aperçut tout à coup que, comme sous de multiples décharges, les lumières baissaient et se rallumaient alternativement. Earl saisit une carafe et la jeta à terre. Les éclats rejaillirent. Cela créa une pause...

— « Silence, tous ! » ordonna-t-il d'une voix glacée. « Ne vous rendez-vous pas compte que vous êtes suggestionnés par un téléniseur, dont ce sont les derniers sursauts ? Evacuez cette salle. Vous devriez avoir honte, Vère. Karpoff, occupez-vous de votre femme. Il serait beau que l'Equipe s'entre-massacrât devant les passagers... Nan, descendez dans votre cabine. Szubniak, venez. »

Ce fut comme une douche d'eau froide. Nan se leva, chancelante, et regretta amèrement d'avoir un tel adversaire. Olga prit la fuite et son mari la suivit. La haute stature du commandant disparut dans un couloir latéral. Vère resta seul, affalé sur la table et le front baignant dans une flaque de vin qui ressemblait à du sang.

*
* *

Nan descendit vers sa cabine. Une image s'imposait à son cerveau. Une fois, dans la cour du couvent, sur Andromède, les gamines avaient pris un rat dans une ratière... la bête, énorme, bondissait. Comme les petites filles n'osaient y toucher, elles enfourchèrent la cage sur une branche et la suspendirent à un crochet, sous les voûtes. Puis elles allumèrent, en bas, un bûcher. Des langues de feu s'élevèrent, léchant le piège. On entendit un glapissement affreux et une odeur abominable de poil et de chair grillés filtra. Les barreaux de la ratière virèrent au rouge. Sous l'empire de la douleur, le rat réussit à libérer son museau et ses pattes de devant — qui n'étaient qu'une plaie — mais il demeurait coincé à mi-corps, carbonisé vif, et, désespérément, ses griffes grattaient la grille incandescente.

Il agonisa ainsi pendant une heure. Les petites filles étaient là, fascinées d'horreur, n'osant bouger ni crier. Enfin, les sœurs, averties par les piaulements et les miasmes, accoururent et l'on dut chercher un milicien qui acheva la triste bête. Il y eut beaucoup de punitions...

Tout à coup Nan comprit : une onde isolée, tendre et malgré tout railleuse, lui disait :

— « Je comprends maintenant ce que cela veut dire : être fait comme un rat... »

Un instant, l'image d'Earl s'imposa — les traits tirés, une résolution implacable modelant le beau visage. « Je ferai mon devoir, rien que mon devoir, Nan. » Il souffrait aussi. Mais qu'étaient-ce que ses problèmes, en regard de l'effrayant supplice qu'ils allaient infliger à Arno ?

Car Arno vivait encore. Elle ne pouvait en douter...

Nan allait se précipiter dans sa cabine, quand une main se posa sur son épaule, avec autorité. Elle se retourna et vit Karpoff, dont les prunelles aiguës se rétrécissaient ; il avait abandonné sa nonchalance distinguée et pris un masque inconnu : celui d'un fauve à l'affût ou d'un chasseur sur la piste.

— « Ainsi, » fit-il, « vous aussi vous disposez de facultés supranormales. J'aurais dû m'en douter, Earl n'eût jamais admis un embarquement au hasard. Encore moins ce mariage... Bien sûr, il doit tenir à vous — avec ces éclats brusques qui vous illuminent et ces zones de silence... vous êtes un sujet d'étude parfait. Mais maintenant, petite fille, le jeu est trop sérieux, je ne vous permettrai pas de le fausser. Venez avec moi. »

Nan plongea avec désespoir dans d'étroits yeux jaunâtres, sentit les défenses d'une race Asiatique, ancienne et prête à riposter, et chercha à louvoyer :

— « Je ne vous comprends pas, » fit-elle. « Que voulez-vous dire ? »

(... Oh ! ces secondes coulant comme l'or d'un sablier !...)

— « J'ai suivi vos efforts pour mater Olga, » répliqua-t-il, « puis pour affoler Vère et Szubniak. Ce ne sont pas des manœuvres féminines ni humaines. Peut-être ignorez-vous vos forces (vous voyez, je vous accorde des circonstances atténuantes), mais vous êtes sacrément dangereuse. Venez. »

— « Où voulez-vous ?... Earl m'a dit de rejoindre ma cabine. »

— « Oh ! que non. Vous y seriez seule et Dieu sait à quelles manigances une créature de votre genre peut se livrer ! »

— « Citoyen Karpoff, » fit Nan, « vous êtes fou, c'est tout ce que je puis dire. Je veux communiquer avec Earl. »

— « Vous pourrez le faire par intercom. »

— « J'ai aussi à prendre mon manteau — j'ai froid. »

Ses épaules nues frissonnaient, il n'y avait pas là une feinte. Les pupilles de Karpoff se rétrécirent jusqu'à paraître deux pointes d'épingles :

— « Ah ! vous tenez tant que ça à rentrer chez vous ? Eh bien, nous y entrerons ensemble. Venez. »

Nan sentit dans ses côtes le contact dur et froid d'un pistolet thermique. Malgré le tragique de la situation, elle faillit rire. « Nous voici en plein roman policier, décidément... » Ils pénétrèrent dans la cabine, l'asile, le cercueil. « Allez », ordonna Karpoff, « faites ce que vous avez à faire : ouvrez les portes, videz les placards... »

Elle s'adossa à la cloison de sortie et leva sur lui son terrible regard glacé. Elle n'avait plus une seconde à perdre.

— « Vous m'accusez d'être une mutante, » fit-elle. « Très bien. Mais en fait, qu'est-ce qu'un mutant ? Amants passionnés de la vieille Terre, vous savez qu'elle s'est engagée dans une voie illimitée ; chaque jour découvre de nouveaux espaces à conquérir. A repeupler aussi. Leurs conditions ne valent rien pour les Terriens... Pour nous saisir de ces mondes, il nous faut « des monstres fraternels calqués sur le modèle humain » — et qui puissent s'y adapter. Les mutants sont ces monstres. Pourquoi leur en voulez-vous ? »

Elle parlait ainsi, parce que, telle une langue de flamme fluide, elle avait pénétré dans les cellules de son cerveau, où elle découvrait un abîme — une ambition démesurée, une folie de dictateur, de conquérant. Elle avait touché la fibre sensible ; Karpoff eut, sous ses paupières lourdes, un éclair, aussitôt éteint...

— « Les mutants ne sont pas des monstres, » répondit-il.

— « Mais alors... pourquoi les détruire ? »

— « Je pourrais vous donner 999 raisons, mais est-ce nécessaire ? Je pourrais vous dire que les mondes en question ne sont encore ni découverts ni conquis... que les KZ ont commencé leur carrière par des assassinats... n'importe. Vous avez lu en moi. Vous êtes — réellement — trop dangereuse, je ne pense pas que vous puissiez quitter cette cabine... »

— « Vous me tueriez ? »

— « Non. Je vous supprimerai, comme on supprime, sur une planète mal étudiée, un spécimen inquiétant. Mais cela fait que je puis vous parler en pleine franchise, et vous ne savez pas quel bien cela constitue ! Sur la Terre... »

— « Il y a partout le Comité à la Distorsion, » dit Nan doucement.

— « Oui. Votre Earl en est, je n'ai jamais pu en faire partie : des

déviations mentales, n'est-ce pas ? Je pouvais être un plus grand savant, j'étais suspect... Et cela nous amène à l'essentiel du problème. Chaque mutant KZ peut bien être, en puissance, un Pascal, un Vinci ou un Napoléon, croyez-vous que l'humanité puisse supporter ce poids ? L'être moyen serait réduit au niveau d'une bête brute... Or, nous autres, les bêtes, ne saurions l'accepter. »

— « Ainsi, » fit Nan avec une horreur proche du vertige, « pour conserver votre statut actuel, vous nivelleriez l'humanité par le bas ? Vous détruiriez ce qu'elle a de plus précieux ?... »

— « Avec plaisir, » confirma Karpoff. « Il n'est de Napoléon qu'au milieu d'un troupeau. Si la Terre était peuplée de génies, le concept en serait irrémédiablement dévalorisé. »

Cette parodie de discussion, ce dialogue haletant prit moins de secondes qu'il n'en eût fallu pour le relater. La bouche noire du pistolet thermique fascinait Nan et Karpoff la repoussa légèrement vers la porte du labo. « Vous avez une minute pour faire le geste qui vous tenait tant à cœur, » fit-il, regardant son chronomètre. « Après quoi... » Nan délivra en elle, comme un écheveau, une longue onde meurtrière qu'elle s'était juré de ne jamais utiliser. (« *Tuer — moi — moi ! qui suis faite pour guérir, apaiser, créer des formes et des mélodies !* »)... Elle demanda, baissant les cils :

— « Ainsi donc, vous tiendriez devant vous un de ces mutants — un Mozart, un Pascal, comme vous dites — une sorte de perfection — il ne s'agit pas de moi, bien sûr... et vous n'hésiteriez pas à le détruire ? »

L'homme eut un rire bref. « On a beaucoup tué sur la Terre, » fit-il. « Personne ne sait s'il n'y avait pas un Mozart à Hiroshima et depuis... Ma réponse est : oui. »

L'onde-couteau frappa Karpoff entre les deux yeux.

Nan ne le regarda même pas. Elle courut au labo et son émotion fut telle à la vue du simple verrou posé à même le mur que ses genoux fléchirent et qu'elle tomba. Elle comprit aussitôt qu'une énorme quantité d'énergie avait été lancée contre les serrures et avait échoué sur cette barrière primitive : une barre de fer. Un être était donc là, vivant, contre la paroi incandescente, se débattant dans le vide... Nan s'accrocha au verrou, le tira, s'y suspendit... mais le fonctionnement avait été faussé et la serrure fondue sous la violence du choc. Sa propre énergie électrique, lancée avec une violence désordonnée, ne réussit qu'à faire sauter tous les plombs de l'étage qu'elle plongea dans le noir. Nan se releva à demi assommée, pressa ses mains à ses tempes, chercha d'instinct une onde correspondante, une réponse — et se heurta au silence.

— « S'il est mort, » se dit-elle avec une amère lucidité, « l'humanité aura perdu mille ans de progrès, elle n'aura plus pour la guider que des Karpoff, des Vère... »

Ce dernier nom lui fut un choc : elle se rappela. Elle s'élança sur la porte de la cabine voisine, celle d'Una Vère ; celle-ci n'était que repoussée et s'ouvrit sous le coup. Les mains fiévreuses de Nan palpèrent les murs et elle trouva un second verrou à peine moins détérioré que le premier.

Alors, rassemblant, concentrant toutes ses forces, elle réussit à libérer une onde prodigieuse, qu'elle dirigea sur cette serrure, quitte à la forer et à laisser entrer l'infini. Le microacier grésilla comme une torche et Nan s'évanouit sous l'effort. Lorsqu'elle revint à elle, les ténèbres étaient complètes, l'atmosphère de la cabine irrespirable pour un être normal et des lèvres glacées dévoraient son visage.

— « N'aie pas peur, bien-aimée, » dit Arno.

— « Je n'ai pas peur. »

— « Viens. Il faut que je trouve un ozonateur. Ici, on crève. »

— « Ton scaphandre ? »

— « Je l'ai brisé. Il brûlait. Qu'as-tu, Nan ? Tu trembles. »

— « Rien, » fit-elle, en claquant des dents. « C'est simplement ce cadavre. Je crois que j'ai tué Karpoff, tu comprends. Dans la cabine à côté. Il savait que j'étais une mutante et il a voulu m'empêcher de t'ouvrir... »

Arno sifflota un peu, mais ses lèvres gercées se prêtaient mal à cet exercice. Il passa dans la cabine de Nan et en revint avec un fardeau. « Il est mort ? » demanda la jeune femme, en fermant les yeux.

— « Très mort. Ne te frappe pas — c'est une embolie. Tu n'as fait que précipiter les choses et il n'a pas souffert. »

— « Qu'en vas-tu faire ? »

— « Raisonnablement, nous ne pouvons le laisser ici. Je le basculerai dans le vide... »

— « Oh... Arno... il suivra l'astronef ! »

— « Jusqu'à un certain moment, oui. Mais nous approchons d'Andromède — et les morts ne traversent pas le néant, vois-tu... »

Nan n'était pas sûre d'avoir entendu cette dernière phrase. Elle s'était détournée, pour ne pas voir projeter le corps. « J'ai tué ! » se disait-elle, « j'ai tué ! » Et c'était une épouvante telle qu'elle se serait précipitée dans le noir, si Arno ne l'avait retenue. Il fit claquer la trappe et reprit la jeune femme sur sa poitrine. Elle frissonnait.

— « Tu as froid, Nan, » prononça-t-il d'une voix neutre.

— « Ce n'est rien. J'ai eu froid toute ma vie. »

— « Moi aussi, » fit-il. « C'est la faute de notre isolement, de notre sang vert. Un mutant ne recouvre son équilibre qu'uni à son double. Mais tu n'auras plus jamais froid... »

Dans les ténèbres glacées, Nan sent un corps fait au sien, son double exact qui l'étreint et la modèle. Elle étouffe un cri tant l'accord déchirant est parfait.

— « Tu as fait de moi un monstre, » dit-elle. « Je te déteste. »

— « Si tu veux. J'ai simplement réveillé en toi ta puissance. Tu oublies si facilement, Nan. Tu as même oublié que tu m'aimes. »

— « Tu te trompes. Je t'ai sauvé simplement parce que je ne pouvais supporter l'idée d'une telle mort. Mais je sais que tu l'as méritée. Quel sort prépares-tu aux hommes en avançant leur horloge dans le vide ? L'épouvante infinie, la mort... »

— « Non. L'Ere Spatiale. »

— « Laisse-moi. Je te hais. »

— « Tu me veux, Nan, comme je te désire. Faut-il prendre tes lèvres, ouvrir de force tes bras ? La violence est une excuse commode, mais indigne de nous deux... Oh ! Nan — Nan ! »

— « Tue-moi. »

— « Bien-aimée, pour nous il n'y a pas de mort. »

CHAPITRE XIII

LE PASSAGE DU NÉANT

Cette bataille-là, il la conduisit comme les autres : comme un jeu cruel. Il avait abandonné le scaphandre inutile, à demi fondu, resserré les agrafes de la cuirasse et vérifié son désintégrateur, seule arme qu'il n'eût pas jetée comme un lest au néant. Et puis il sortit dans le couloir des premières, de son pas balancé. L'éclair de la Distorsion étincelait à son écusson et ses sombres cheveux brillaient un peu trop sur les tempes — on eût dit des antennes d'Atlante.

Il passa délibérément devant le poste des gardes interplanétaires qui lui rendirent les honneurs. Seule précaution, il s'interdisait toute pensée. A la porte de la machinerie, il sentit une joie aiguë l'envahir : elle était entrouverte, un rai de lumière filtrait.

Dans le vaste hall, les deux adjoints de Leeth, occupés aux claviers de vitesse, ne lui prêtèrent qu'une attention distraite. Il connaissait parfaitement cette salle, pour l'avoir cent fois parcourue en pensée, malgré les spectrographes et les robots de contrôle, et il marcha directement vers l'écran radiant. Minuit venait de sonner et la fusée se rapprochait dangereusement de son but, le viseur reflétait déjà la face sombre du petit globe fissuré, une sorte d'étoile écarlate. On pouvait mesurer l'étendue du désastre secondaire : Andromède avait éclaté en suivant presque la forme d'une croix et si les deux débris Est gravitaient ensemble, le côté Ouest perdait déjà une parcelle incurvée en lunule.

Pour ce qu'en savaient les pilotes, penchés sur les tenseurs spatiaux, tout débarquement sur cette planète entourée d'un halo rouge de fusion était impossible et l'approche même, dangereuse pour l'astronef. Mais cela ne les regardait pas ! La rétine fatiguée des deux astronautes recueillit, puis laissa échapper l'ombre d'un officier en tenue de la Distorsion Spatiale qui atteignit le tableau de bord. Le ronronnement des monstres monoatomiques agissait sur les nerfs des deux jeunes gens, leur donnant un absurde sentiment de sécurité ; le reste du vaisseau pouvait bouillir comme un chaudron, les machines étaient sûres, on savait du moins où l'on allait avec elles. Les machines ne tombaient pas « amok » et ne trahissaient pas.

Les cloisons avaient glissé sans bruit derrière le nouveau venu. Il

sembla à l'enseigne Roncière que la symphonie mécanique touchait à une sorte de perfection, et à peine les doigts déliés effleurèrent-ils les cadrans que ceux-ci enregistraient un redoublement d'énergie. « On dirait, » pensa Roncière, « qu'on vient de doubler l'énergie. Ces gens du Comité, tout de même, sont des as... » Tout à coup il frémit — une idée rapide, inconcevable, affreuse se fit jour en lui : le commissaire Stanley n'était-il pas le seul représentant de la Distorsion à bord ? Or, ce n'était pas le commissaire Stanley. Ce dernier était blond ou du moins en donnait l'impression, tandis que ce grand astronaute-là... L'enseigne leva les yeux et rencontra un regard ironique. A côté de lui, lentement, son compagnon, le lieutenant Garcia, levait les mains sous la menace d'un désintégrateur.

— « Haut les mains, libres citoyens, » dit une voix métallique. « Je ne vous ferai aucun mal, si vous vous montrez sérieux. Jetez votre vibreur de poche, Garcia, et vous, votre thermopile, Roncière. Inutile de protester, je sais que vous les avez sur vous. Bien. Maintenant, marchez à reculons vers la chambre des câbles. La porte est ouverte. N'essayez pas de me jouer un tour, vous pouvez y pénétrer en même temps. Ecoutez encore, ces câbles, je n'en ai pas besoin pour le moment, mais si vous m'abîmez le matériel, ça vous coûtera cher. »

— « Soyez damné, Cross ! » grogna Garcia.

— « Oh ? » fit l'autre. « Cross, avez-vous dit ? Vous lui faites décidément trop d'honneur. »

Roncière s'embarqua dans une tentative désespérée — tout en traversant le seuil, il eut l'air de s'embarrasser dans les orins et s'étala de tout son long. Mais l'étrange agresseur ne broncha pas, il ne baissa pas, comme l'enseigne l'escomptait, le canon de son arme et se contenta de fixer la nuque du garçon. Roncière sentit comme une aiguille de glace qui pénétrait dans son cerveau ; il fit un effort immense pour se relever, mais ses muscles désobéissaient et il resta à terre baigné de sueur. « Cela vous apprendra à faire le malin, » prononça l'adversaire. « Relevez-vous. » L'autre obtempéra, comme un automate. « Marchez. Bon. Vous aurez la nuque raide pendant deux jours, si tout va bien, et Garcia sera obligé de vous mettre des compresses. Qui est-ce qui m'a collé des moules pareilles à bord ! »

Roncière parla, sentant avec étonnement sa langue rêche et râpeuse comme un morceau de gutta-percha :

— « Je vous reconnais, » fit-il. « Vous êtes Arno Heller. C'est de cette manière que vous avez forcé l'équipage du KI à vous suivre. Mais pourquoi ne nous avez-vous pas dit... »

— « Parce que vous n'étiez pas en état de m'écouter, » répondit le mutant avec un sourire en lame de couteau. « Votre camarade est au tableau d'avancement et la suppression de Cross eût arrangé bien des choses. Maintenant, vous aurez le temps de réfléchir... »

La porte se referma sur les deux prisonniers. Arno alla vers les tenseurs abandonnés et se livra à un étrange et rapide travail. Des étincelles vertes et violettes jaillissaient sous ses doigts. Cela ne rappelait en rien les tâton-

nements aveugles d'Andromède — c'était si facile désormais de varier les gravitations ! Les indicateurs de vitesses flamboyèrent, une lueur aveuglante irradia du tableau de bord et Heller apprécia les isolateurs du *Téméraire :* avec une telle tension sa vieille fusée eût déjà claqué ! Un coup d'œil aux spectrographes lui montra les éclats de la Ceinture Astrale qui s'élançaient comme une poussière de rocs, et la face géante du satellite se levant droite, telle une lune noire : le bord de ses profonds précipices rougeoyait — Andromède se précipitait à la rencontre du navire.

Les longs doigts du pilote caressèrent le clavier. Il hésita un instant, mais il était beau joueur et se répétait la phrase qu'il avait dictée aux cerveaux élémentaires :

— « Ils ont le droit de choisir. Ce sont, tout de même, des Terriens. »

Arno était bien décidé à leur offrir ce choix.

Ce fut à cet instant qu'un violent coup de frein fit cabrer la fusée. Heller jura : il avait oublié que le *Téméraire* comportait des moteurs de secours, prêts à intervenir dès qu'une machine s'emballait. Quelqu'un s'en occupait... Dans la coursive, des pas claquèrent. Il tendit ses antennes mentales et repéra un homme qui accourait : le second, Leeth.

— « Ils sont encore pétrifiés au poste de pilotage, » réalisa-t-il. « Ce bond que j'ai fait exécuter dans l'espace... Szubniak gueule et Stanley s'est simplement mis au clavier modérateur. Mais dans quelques minutes, ils régleront les commandes de secours — il faut que je fasse vite... Leeth est une bonne brute... »

Il laissa l'homme tâtonner aux cloisons et absorba les ondes simples d'un cerveau sans complications : Leeth, un navigateur de vieille école, avait agi sur un réflexe : il ne connaissait pas la peur, seulement un énorme désarroi. En fait, il ne décolérait pas, depuis le début de la traversée — rien n'était normal, trop de gens se mêlaient de commander et Szubniak, avec sa grande g..., faisait figure d'un petit garçon ! Les passagers étaient de drôles de cocos — et l'on parlementait avec ça ! On verrait, sur Andromède ! Il faudrait bien changer de direction, sinon... Et puis, il y avait ces femelles qui se suicidaient ou devenaient folles — elles l'étaient déjà avant de s'embarquer — et ces officiers-radio qui s'entretuaient !

D'abord, s'il avait tenu à lui, Leeth n'aurait jamais accepté à bord, à un poste de responsable, un blanc-bec que personne ne connaissait de vue ! Et d'un ! Heureusement, cette histoire Cross était bouclée, finie... Du moment que, la coque énergétisée et les couloirs balayés aux infra, on n'avait retrouvé de l'homme aucune cellule vivante, c'est qu'il n'y avait plus de Cross. Cela, Leeth n'en doutait pas. Les lois physiques existaient. Il n'y avait même que ça !

Et maintenant ces machines qui s'emballaient... Il se promit de passer à Garcia un savon mémorable et repoussa une porte qui glissa sans bruit. Un ordre apaisant régnait dans la salle des machines, les encéphalographes jetaient des lueurs tamisées. Leeth fut un peu surpris de voir un seul officier aux cadrans — Garcia ou Roncière ? Le garçon lui tournait le dos, il marcha sur lui et sa voix rauque brisa le silence ouaté. Le

pilote se tourna lentement et leva vers lui un éclatant visage d'argent et de terribles yeux sombres.

Sous ce regard, comme sous une décharge électrique, Leeth vacilla et glissa sur le plancher. Il n'était ni mort ni évanoui, mais paralysé, sauf les muscles faciaux. Ses paupières seules pouvaient bouger et il essaya d'esquiver l'onde qui pénétrait ses pupilles. L'homme se pencha sur Leeth. Celui-ci restait immobile, comme dans les pires cauchemars, où l'on veut fuir, crier — et où les membres se pétrifient.

— « Ne craignez rien, » dit une voix harmonieuse et sourde. « Vous êtes un bon technicien et nous aurons besoin de vous. Quoi ? Vous êtes paralysé ? Cela passera, il le fallait bien, sinon vous ne m'auriez pas écouté... Qui je suis ? Heller. Oui, si vous voulez, le « héros galactique n° 1 », appellation idiote, mais contrôlée. Tout à l'heure, au poste de pilotage, vous avez vu ce qui reste d'Andromède et vous connaissez les chances d'un débarquement. Le *Téméraire* sautera avant d'atteindre la zone d'incandescence. J'entends prévenir cette folie. Etes-vous prêt à collaborer avec moi ? »

Leeth fit un effort épuisant, et réussit seulement à faire rouler, négativement, ses globes oculaires.

— « Je m'y attendais, » reprit Arno, « vous êtes dans la tradition des navigateurs de tous les temps : le mot reddition n'existe pas ! Mais si vous saviez comme c'est stupide en l'occurrence ! Ecoutez, je n'ai pas de temps à perdre — je ne veux pas user les moteurs dans un combat idiot. Je vous mets donc à la porte de la machinerie et je parlerai aux passagers.

» Votre petite mort sera vite passée, courez faire votre rapport au poste du pilotage. Je vous donne trois minutes. Vous direz à Stanley que je tiens le bon bout — j'ai trafiqué les machines et elles sont supérieures de 80 % à leurs vieilles ferrailles. Ils n'ont qu'à écouter mes propositions.

» Vous pouvez disposer, premier lieutenant Leeth. »

Et Leeth put se relever, comme Lazare. Ses muscles étaient raides et ses bras pendaient le long de son corps. Il ne pouvait ni se retourner, ni lever un doigt, ses jambes pesaient des tonnes, mais il déplaçait ses pieds — un à un.

Il jura intérieurement : il devait offrir un spectacle peu ordinaire. Un automate en marche ! Les parois s'ouvrirent, puis se refermèrent derrière lui. Il recouvra alors l'usage de sa voix et quelque liberté de mouvement, frappa à coups rageurs la porte de la machinerie et épuisa son répertoire d'injures puisées dans les dialectes des huit planètes. Sans réponse. Mais une douleur fulgurante vrillait sa nuque...

*
* *

Subitement, actionnées toutes à la fois, les sonneries des intercommunications se déchaînèrent, les écrans blancs s'allumèrent à tous les croisements et les haut-parleurs enflèrent dix fois une voix inoubliable.

— « Alerte à tous. Alerte à tous. ARNO HELLER VOUS PARLE. Passagers et équipage de l'astronef le *Téméraire,* on vous trompe. Le satellite artificiel Andromède, dont vous alliez faire la relève, *n'existe plus,* son globe éclaté se dissout dans l'espace. Pour vérifier, regardez n'importe quel écran radiant. Le débris le plus volumineux de l'ancien globe est un aérolithe ravagé par la radio-activité.

» Il est physiquement impossible de débarquer dans cet enfer, encore moins d'y tenir. Vous allez à une mort certaine et sans gloire.

» Je sais : on vous a promis d' « étudier les conditions du débarquement » : la Terre déciderait, en dernier ressort. Il n'y a rien à étudier : on ne vit pas dans le cratère d'un volcan en éruption. La Terre ne compte pas avec 300 vies, il lui faut une station Andromède — ou du moins son illusion. Pour donner l'impression au Système solaire que ses défenses sont intactes, la Terre vous sacrifiera, sans hésitation.

» Libres citoyens de notre globe, c'est Arno Heller qui vous parle. Je suis né sur Andromède et j'ai vu sa fin, je vous donne ma parole que ce monde n'est plus.

» Et je vous pose cette question : Voulez-vous mourir ainsi ?

» Que ceux qui ont du courage me répondent. »

Les intercommunications se turent et un silence terrible dura un instant — un seul. Puis ce fut une tornade de cris, de hurlements, un piétinement de troupeau pris de panique. Toutes les portes des entreponts s'ouvraient à la fois. Leeth, haletant, parcourut les couloirs qui s'emplissaient d'une foule désordonnée ; les gens couraient, dans un désarroi de termitière éventrée, s'embrassaient, maudissaient une Terre indifférente et montraient leurs poings à ce qui, ailleurs, était le ciel... Les femmes et les enfants sanglotaient. Assise sur l'épaule d'un géant, une petite fille-écureuil semblait la seule sereine ; inhumainement, elle sifflotait et suçait une pastille de menthe.

De nouveau, la Voix Désincarnée parla, à travers tous les transmetteurs :

— « Et maintenant, à nous deux, commissaire Earl Stanley ! Vous avez essayé de me tuer, au moins trois fois ; je ne vous en veux pas, vous faites votre métier. Parce que la Terre vous a envoyé sur ma piste, comme un chien de chasse. Parce que vous avez reçu l'ordre de m'attirer sur cet astronef et de me détruire — par tous les moyens. Parce que surtout, votre Comité se sent dépassé, inutile, par mon fait ; sa tyrannie n'a plus sa raison d'être, j'ai réussi la distorsion de l'hyperespace sans votre secours !

» Libres citoyens de la Terre, voici le premier moment de l'An Premier de l'Ere Spatiale.

» Vous savez que, dans l'état actuel de la navigation, une fusée en plein vol ne peut rebrousser chemin. Deux éventualités se présentent donc à vous : un débarquement-suicide sur un satellite détruit ou le raid dans l'hyperespace — avec moi.

» Nous sommes à deux heures de vol normal d'Andromède. Je tiens la salle des machines et les claviers de vitesse m'obéissent. Le *Téméraire* étant

une fusée-gigogne, je peux encore éjecter, sur un radeau de naufrage, ceux qui veulent mourir dans le brasier. J'offre aux autres le continuum, toutes les étoiles — et la plus belle aventure de tous les temps. Elle n'est pas sans risque. Vous avez cinq minutes pour vous décider. »

*
* *

Dans sa cabine où elle restait pelotonnée aux pieds de sa couchette, Nan vit tous les cadrans des chronomètres éclairés, la petite aiguille immobile et la grande se déplaçant avec des sauts saccadés. Elle savait que tout le navire avait les yeux pareillement attachés à cette forme inexorable du temps. Et la voix d'Earl lui parvint, portée par les amplificateurs du poste du pilotage. Elle était nette et glacée.

— « Alerte à tous. Libres citoyens, c'est Earl Stanley qui vous parle. Vous avez entendu la harangue de Heller. Il parle bien. Mais tandis que je ne vous ai jamais caché les aléas de ce voyage, lui, passe sous silence un point essentiel. Simplement le fait que le désastre de la Ceinture Astrale est son œuvre. C'est en faisant son essai de distorsion qu'il a détruit Andromède et les stations-relais.

» J'ignore si son invention est désormais au point, mais je puis vous dire en quoi elle consiste : certaines facultés non humaines lui permettent de modifier la structure de l'atome. Son astronef, avec les corps organiques qu'il contient, subit une transformation en ondes ou vibrations. C'est sous cette forme qui crée ce que nous appelons « l'hyper-tourbillon », qu'il pénètre dans le continuum — et si l'expérience est belle, c'est bien la plus terrible de tous les temps.

» Comprenez-moi bien : la fusée ainsi guidée traverse le néant. Dans le sens humain du terme, elle cesse d'exister, passagers compris. Par-delà cette marge du non-être, l'atome peut être, théoriquement, reconstitué dans sa structure première. Nous ne savons pas s'il l'est en réalité.

» Savez-vous que le navire sur lequel Arno Heller a atterri sur notre globe n'était qu'une *reconstitution* de sa fusée ? L'astronef originel se trouvait réduit en un chaos innommable. Savez-vous que pas un seul de ses compagnons ne s'est tiré de l'aventure *à l'état normal* ? Vous vous êtes peut-être demandé pourquoi la Terre ne fêtait que Heller ? C'est que les autres n'avaient plus leur forme humaine...

» C'est donc à cette aventure d'où vous n'avez aucune chance de sortir — du moins tels que vous êtes, hommes et enfants — qu'Arno Heller vous convie avec éloquence. Vous vous demandez : comment a-t-il échappé lui-même ? C'est que, voyez-vous, Arno Heller n'est pas humain, c'est un produit effrayant de notre temps, un monstre à la fois organique et électromagnétique : un mutant. Il vous a dit que j'étais chargé de le détruire... il y a là une erreur d'interprétation : j'étais simplement envoyé pour rechercher sur Andromède et sur la Ceinture Astrale la preuve de ses crimes. Je l'ai déjà.

» Mais tout être humain, mis en présence d'un mutant, doit le neutraliser ou le détruire. La Terre a reconnu les facultés épouvantables de son

espèce qui vient, paraît-il, remplacer la nôtre. L'humanité est en danger tant qu'il y a des mutants KZ.

» Maintenant, vous savez tout. J'ajoute que si Heller tient la machinerie, le commandant Szubniak et moi tenons les moteurs auxiliaires. Nous pouvons donc freiner son élan. Cette lutte sur place peut durer. Si, par chance, nous arrivons à débarquer sur un astéroïde, nous recevrons des secours. Bien sûr, comme dit Heller, l'entreprise n'est pas sans risques. Mais que nous survivions ou que nous mourions, nous resterons humains. Nous ne le serions plus au sortir du continuum. »

Earl avait parlé presque paisiblement et Nan sentit qu'il avait porté aux partisans d'Arno un coup terrible. C'était un homme et il s'adressait aux hommes, or l'humanité craint moins la mort que d'imprévisibles mutations, il lui reste la terreur sacrée, l'antique épouvante chrétienne devant ce qui n'a plus de nom dans aucune langue.

La grande aiguille avait paresseusement franchi deux minutes quand on perçut la voix acide d'Olga Karpoff :

— « Il est seul, après tout ! Si l'on attaquait la machinerie ? »

Elle ne se rendait même pas compte que les haut-parleurs amplifiaient sa voix...

Arno Heller partit d'un rire olympien :

— « Essayez, » fit-il. « J'ai triplé les barrières magnétiques — c'est un rien. »

Quelqu'un pria tout haut dans la foule et Vère chuchota :

— « Je crois... il y a autre chose à faire. Heller n'est pas le seul mutant à bord, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répondit Stanley après un silence incommensurable.

— « Il m'a semblé que ces êtres-là avaient — du moins pour leurs pareils — des sentiments qui ressemblent aux nôtres. Votre femme n'est-elle pas une mutante, commissaire Stanley ? »

(« S'il pouvait le nier ? pensa Nan. Bien sûr, cela ne changerait pas grand-chose, Vère est bien renseigné. Mais ce serait une consolation d'avoir été aimée par-delà le devoir et l'horreur humaine... »)

Une voix calme répondit :

— « Oui. Nan est une mutante KZ. »

— « Vous vous en êtes aperçu avant de l'épouser ? »

— « Une heure avant, à peu près. C'est d'ailleurs à cause de cela que j'ai dû m'assurer de sa personne. C'était un danger un peu neutralisé — et je ne pouvais pas supposer que Heller la suivrait à bord. »

— « Ainsi, » dit Vère, « s'il l'a suivie, il y tient. » (Ils s'étaient éloignés du haut-parleur et Nan vit, à travers l'espace, que Vère passait sur ses lèvres une langue mince). « Vous êtes odieux, Vère, » murmura Olga Karpoff avec dégoût. « Vous êtes là comme un chat qui joue avec une souris... » — « Ce n'est pas le moment de faire du sentiment, » interrompit sèchement l'autre. « Il semble que le seul moyen de réduire Heller serait de le frapper dans sa sensibilité... »

— « Expliquez-vous, Vère, » dit Earl.

— « Comment, vous ne comprenez pas ? Cet être — ce mutant — s'est

livré à cause de cette femme. Sur la Terre le Comité ne pouvait rien contre lui... »

Earl haussa les épaules :

— « Il connaissait à peine Nan ! Vous exagérez. Il l'a vue deux ou trois fois sur Andromède, je crois, quand ils étaient enfants... »

— « Elle a beaucoup de charme, » mâchonna Vère.

(C'était son sort qu'ils débattaient. C'était dans sa sensibilité et dans celle d'Arno que Vère plongeait ses doigts visqueux ! Nan s'étonnait d'être calme, presque sereine...)

— « Je comprends, » disait Vère, « qu'il vous soit douloureux, commissaire Stanley, de considérer votre femme comme otage... »

— « Nan n'est pas vraiment ma femme, » répondit la voix détachée. « Pour l'embarquer, j'ai dû user d'un simulacre de mariage : deux membres du Comité ont joué le rôle du prêtre et de l'officier d'état civil... »

« *Nan n'est pas vraiment ma femme...* »

« La libre, l'étincelante mutante Nan » glissa à genoux sur le plancher et n'entendit plus rien. Elle se sentait étonnamment efficace et légère, elle n'avait plus rien à ménager — elle ne devait rien à Néor et ne l'avait pas trahi. La grande aiguille franchit la troisième minute — jamais les secondes n'avaient été aussi longues et remplies. Nan délivra une onde mentale qui joignit Arno au travail à la machinerie et elle perçut distinctement son rire argenté. Cependant quelque chose se passait au poste du pilotage — un choc si violent qu'elle se détacha des cils et des lèvres d'Arno, rebroussa chemin, chercha à tâtons Earl, puis Vère et Olga Karpoff, mais elle ne toucha que le vide.

Les haut-parleurs amplifièrent une voix qu'elle ne connaissait pas, dont elle mesura aussitôt l'énorme satisfaction, la bêtise épaisse. Leeth parla :

— « Rendez-vous, Arno Heller. Nous tenons vos complices. Une tentative de trahison au poste du pilotage a été réprimée... Nous vous donnons cinq minutes de réflexion, au bout desquelles vous quitterez la machinerie et livrerez vos armes aux gardes. En cas de refus, Nan de Nangis subira son sort. Il semble que les mutants soient durs à tuer : nous l'éjecterons simplement dans l'espace. — A vous de choisir Heller. »

La grande aiguille atteignit un chiffre qui n'avait aucune réalité. Avec une joie inhumaine, Nan perçut la réponse :

— « Entendu, Leeth. J'accepte la trêve de cinq minutes. »

Maintenant, le couloir était plein du piétinement des gardes interplanétaires, du cliquetis des armes... fallait-il donc tant d'hommes pour se saisir d'une mutante de dix-huit ans ? Mais une cloison intermédiaire glissa — Earl apparut sur le seuil, terriblement pâle et sa tenue blanche maculée. Il s'avança, une main à la hauteur de sa poitrine où s'élargissait une étoile de sang vert. Lorsqu'il fut au milieu de la cabine, ses genoux plièrent et Nan eut juste le temps de soutenir sa tête renversée.

— « J'ai essayé de retarder les choses, » murmura-t-il, « mais Vère s'est douté. Il a tué Szubniak qui essayait de me couvrir dans la bagarre, et Olga l'a abattu à bout portant. Leeth commande... »

Un sang léger qu'il ne pouvait plus contrôler — une sève végétale — l'étouffait. Il prononça encore :

— « Je t'ai tant aimée, Nan... »

Elle se pencha sur les lèvres que la vie abandonnait et fit durer la caresse, jusqu'à ce qu'elles devinssent froides et qu'une blancheur de cire eût glacé le beau visage aigu. Des siècles s'étaient déroulés en sens inverse, Néor était revenu des continents épargnés, non pour la sauver, mais pour mourir avec elle.

Mais une petite main se posa sur l'épaule de Nan. Lizzy MacLeod était là, avec ses cheveux roux et ses pantoufles trop grandes, suivie du géant Jonas. Une dizaine de petites silhouettes les entouraient.

— « Nous arrivons par la cabine voisine, » dit Lizzy. « Les tout-petits, les malades du mal du néant, enfin, tous ceux qui vous aiment. Venez, il n'est que temps. Personne d'entre nous ne veut brûler sur Andromède et presque tous les enfants à bord sont des mutants. Quant à Jonas, il accepte d'être changé en KZ ou en grenouille. »

La grande aiguille fit un bond. La porte craquait sous la pesée des gardes interplanétaires : sans doute Leeth comptait-il prendre ses précautions.

Et tout à coup le temps s'arrêta : rien ne pouvait égaler cette immobilité, ce silence, et le *Téméraire* ne fut plus un concept à trois dimensions — ni rien de connaissable ou de prévisible.

— « J'ai agi un peu tôt, » dit, toute proche, une vibration sombre qui s'appelait Arno. « A cause de toi, Nan... »

Et l'onde ou la radiation rose et argent, en forme de fusée, bondit dans le continuum.

....

— « *Décollage pour Andromède à 20 h 17. Les spécialistes et volontaires sont priés de rejoindre le quai 12.* »

La première journée de l'Ere Spatiale s'achevait.

Une jeune fille s'était arrêtée, comme frappée d'une balle. Elle se souvenait que cela devait commencer ainsi — elle avait parcouru grâce à ses facultés de mutante, en quelques secondes, une semaine d'avenir — et elle défaillait dans le crépuscule terrien — pourpre et flamme.

La Ville Tentaculaire répétait un seul nom...

Sous les voûtes des gens passèrent. Une phrase se détacha :

— « *Cette fusée ne devrait pas décoller. On dit qu'il ne reste rien d'Andromède...* »

Rien...

Nan avait froid. Une vitrine en plexi lui présenta sans transition une jeune fille pâle, les perles de la Voie Lactée et un astronef rose et argent. Un slogan lumineux jaillit :

VISITEZ ANDROMÈDE — LE PARADIS SPATIAL.

La vitrine devant laquelle elle devait rencontrer Earl...

— « *Mais puisque je sais tout d'avance,* » *constata Nan, têtue,* « *je ne*

me laisserai pas prendre ! L'avenir ne sera pas... cette horreur ! C'est bien simple, j'ai vu ce qui attend le Téméraire *— je n'y monterai pas. Et je n'épouserai pas Earl Stanley. Quoi ? Je ne l'avais pas vraiment épousé ?... Enfin, je ne me prêterai pas à cette comédie, il vivra, je ne rencontrerai pas l'Autre — et le déterminisme fera ce qu'il voudra !*

» Voilà. Maintenant, dépêchons-nous, Nan, ma fille. Bâclons ce reportage et rentrons à la maison où Viola piquera une de ces scènes... »

Elle remonta sa fourrure de gylon sur son cou mince, taché d'ecchymoses, et plongea dans la nuit. Chaque pas la rapprochait d'une issue, d'un autre avenir incertain — indéterminé. Puisqu'elle n'avait pas rencontré Earl, ses yeux marins, son sourire, ni entendu sa voix l'interpeller, rien ne pourrait la faire monter à bord de la fusée maudite. Puisqu'elle s'était éloignée à temps de la vitrine aux slogans...

Tout à coup une notion la glaça : le principe d'incertitude d'Heisenberg joue sur une marge étroite entre les effets et les causes ; dans un futur construit sur la base du présent, les détails peuvent varier, le fond reste. (*Le nez de Cléopâtre eût-il été plus long ou plus court, cela n'eût rien changé à l'issue de la bataille d'Actium. La forme de la croix eût-elle été grecque ou latine, un immense espoir devait naître pour l'humanité...*)

Pourtant, individualiste, obstinée, Nan luttait, elle se débattait dans la foule qui la déportait vers les quais. Les ombres affluaient. Un géant passa, tenant perchée sur son épaule une enfant-écureuil rousse. Une femme très maquillée sortit d'un bar, appela : « Walter ! » puis se cassa le talon devant le quai 12.

Tout cela n'appartenait pas au schéma original et pourtant faisait partie du même plan.

Elle parvint à atteindre une rue inconnue.

Il n'y avait plus qu'à tourner cet angle — et rien ne se produirait jamais.

Fuir...

A ce moment, une voix harmonieuse, une onde sombre frappèrent Nan en plein visage :

— « Nan de Nangis ! Où courez-vous ? Je vous cherche depuis l'atterrissage, j'ai planté là les officiels... Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Arno Heller, d'Andromède... »

La passerelle menant à bord du Téméraire *était encore là. Nan se détourna, l'atteignit — et la monta en courant d'une seule traite.*

FIN



Une vraie chatte

(Bewitched)

par MICHAEL FESSER

Michael Fesser n'est pas un écrivain de science-fiction ou de fantastique professionnel. Il écrit le plus souvent pour les magazines américains à très grand tirage, tels que le « Saturday Evening Post ». *Néanmoins, même dans un domaine limité par les conventions nécessaires pour toucher le public américain moyen, il arrive à produire des histoires extrêmement percutantes et originales. Après* « Le crack aux yeux bleus », *que vous avez lu dans notre numéro d'octobre, voici un autre récit dans la même veine humoristique sardonique.*



JULIE HATTON était debout à la fenêtre de la bibliothèque, dans l'élégante maison que possédait sa mère sur les bords de l'Hudson. Julie regardait sa cousine, Diane, faire un set avec Georges Parker. Il était tard dans l'année pour jouer au tennis, mais la journée était belle. Julie joignit les mains, leva vers le ciel sa tête blonde, et son visage d'une beauté juvénile aurait pu servir de modèle à une madone, tandis qu'elle murmurait : « Je vous en prie, Seigneur, faites-la tomber sur le derrière ! »

Mais Diane, une grande fille brune, ne tomba pas. Elle bondissait sur le court comme une gazelle, obligeant son adversaire, un jeune homme de haute taille au teint bronzé, à se défendre âprement. Mrs. Hatton, une petite femme grassouillette aux yeux bleus brillants, s'approcha de Julie et examina le visage morose de sa fille.

— « Pourquoi ne joues-tu pas au tennis, ma chérie ? »

— « D'abord, » répondit Julie d'un ton sombre, « parce que je joue comme un pied. Ensuite parce que Diane me ferait probablement une mistoufle quelconque, comme de me donner un croc-en-jambe ou un coup de raquette. »

— « Tu pourrais le lui rendre, » dit Mrs. Hatton.

— « Probable que je raterais Diane et que je m'atteindrais, moi, au plexus et George se paierait ma tête. Ce n'est pas la question de recevoir des coups de raquette, Maman. C'est tout ce que Diane m'a fait depuis notre enfance. Elle a le chic pour me mettre mal à l'aise. Elle n'a qu'à me regarder pour qu'il me pousse des doigts en plus et que mes pieds grandissent de dix centimètres. »

Julie observait d'un œil d'envie un chat roux qui traversa le court

comme un éclair, sauta par-dessus le filet, grimpa le long d'un arbre et disparut dans le feuillage.

— « Je voudrais bien avoir un corps aussi agile que cette bête, » soupira Julie.

— « Ton corps est tout à fait normal, » grommela Mrs. Hatton, « et j'imagine que si tu te faisais moins de bile, tu aurais autant d'allure que n'importe qui. Ce qu'il te faut, ce n'est pas l'agilité d'un chat mais son caractère. Je viens de nourrir cette bête et elle est parfaitement repue. Et qu'est-ce que tu crois qu'elle fait en haut de cet arbre ? Qu'elle admire le paysage ? Penses-tu ! Elle guette un oiseau — dont elle n'a pas besoin et qu'elle ne mangera même pas — simplement par méchanceté pure. Voilà ce qu'a Diane et ce qui te manque à toi. »

— « Et tu trouves ça bien ? »

— « Tu pourrais être un tout petit peu plus *chatte.* Diane n'aurait pas plus de flirts si elle était la seule femme à bord d'un paquebot, pourtant, dès que nous attirons un célibataire ici, elle s'invite et met le grappin sur lui — par méchanceté pure, justement. »

— « Je le sais bien, » dit douloureusement Julie, « mais les autres, ça m'était égal. Le seul qui m'intéresse, c'est George. J'aimerais le chouchouter pour le restant de ma vie... »

— « Eh bien, ce n'est pas en restant à geindre ici que tu arriveras à quelque chose, » dit Mrs. Hatton. « Va les rejoindre et essaye d'attirer son attention. »

— « Comment ? » demanda Julie. « Je parie que si j'enlevais tous mes vêtements et que je mettais le feu à mes cheveux, il ne me regarderait même pas. »

— « Allons donc, » dit Mrs. Hutton en poussant sa fille vers la porte, « les gens font des kilomètres pour voir un incendie. »

Julie se traîna jusqu'à la partie du court où se trouvait George Parker et le contempla avec admiration. Elle souhaitait et redoutait en même temps qu'il la remarquât et lui adressât la parole. Lorsqu'un homme s'adressait à Julie, elle était paralysée par la timidité et se sentait devenir idiote. Comme le disait Diane : « Quand un type dit bonjour à Julie, elle ne sait pas quoi lui répondre. »

Finalement, George fut obligé d'aller ramasser quelques balles pour pouvoir continuer la partie. Il se baissait pour les prendre lorsqu'il se trouva nez à nez avec Julie qui se trouvait près du filet.

— « Oh ! excusez-moi, » dit-il en se redressant, « je ne vous avais pas vue, Julie. »

Elle allait répondre : « Vous ne me voyez jamais, » lorsque saisie d'une brusque audace, elle répondit à la place :

— « Inutile de courir après les balles, George, je vais rester ici et j'irai les chercher pour vous. »

George la regarda avec curiosité, remarqua les courbes prometteuses du corps juvénile, l'invitation à demi voilée des yeux. Puis, comme d'habitude, Julie se mit à rentrer en elle-même, la promesse fut brisée, l'invitation

disparut et Julie se figea devant George, comme une enfant gauche et embarrassée.

— « Eh bien, » dit-il maladroitement, « je ne voudrais pas vous donner tout ce mal, Julie. »

— « Moi non plus, » dit Diane qui s'avançait vers eux, en souriant hypocritement à sa cousine. « Nous ne voulons pas que tu coures après nos balles, mais si tu veux jouer, pourquoi ne fais-tu pas une partie avec George ? » Elle tendit sa raquette à Julie : « Vas-y, ma chérie, et pour l'amour du ciel, débarrasse-toi de cette absurde timidité. Même si tu tombes une ou deux fois, George ne rira pas de toi. N'est-ce pas, George ? »

— « Sûrement pas, » dit le jeune homme , et il jeta à Diane un regard qui, cette fois, était nettement désapprobateur.

Julie ne remarqua pas ce regard. Sachant ce que le diabolique pouvoir de suggestion que possédait Diane arriverait à faire si elle — Julie — essayait de jouer au tennis avec George, elle recula devant la raquette offerte et s'éloigna tête basse, laissant, comme toujours, le champ libre à sa cousine.

*
* *

Elle errait mélancoliquement dans le jardin lorsqu'elle aperçut un écureuil pris dans un piège. Il la regardait d'un air tellement suppliant que Julie eut aussitôt pitié de lui.

— « Pauvre petit ! » s'écria-t-elle. Elle ouvrit le piège. Au lieu de fuir, l'écureuil grandit et grossit à vue d'œil et finit par prendre l'aspect d'une vieille femme à cheveux blancs qui considérait Julie avec des yeux pleins de gratitude.

— « Seigneur ! » balbutia Julie. « Je vous avais prise pour un écureuil ! »

— « J'en étais un, » dit la vieille femme. « Ce serait une vie assez agréable s'il n'y avait pas les jardiniers et les pièges. » Puis elle haussa les épaules : « Ce n'est pas pire qu'à l'époque des Puritains. J'en avais plein le dos d'être brûlée vive chaque fois que la populace cherchait des distractions. Je vous l'affirme, c'était une triste époque pour les sorcières. »

— « Vous savez, » dit Julie profondément impressionnée, « vous êtes la première sorcière que je rencontre. »

— « Sans doute, » dit la femme avec modestie. « Mais je suis une bonne sorcière, je vous assure. Mon nom est Brock, H. K. Brock. »

— « Je suis très heureuse de vous connaître, Mrs. Brock, » dit Julie.

— « En fait, c'est Miss, » dit la sorcière, « mais peu importe. Hiram Brock était un ami à moi, un sculpteur sur bois. Ce fut un amour tout à fait platonique, mais comme il m'a valu ma cinquième et dernière incinération, j'ai gardé ce nom. Vous pouvez m'appeler Mrs. Brock si le cœur vous en dit. »

— « Je vous remercie, » murmura Julie.

— « Vous êtes très bien élevée pour une gamine de votre âge et de votre époque, » dit Mrs. Brock, d'un ton approbateur. Puis elle examina

Julie de plus près. « Vous avez l'air bien triste. Qu'est-ce qui ne va pas, mon enfant ? »

Julie lui raconta tous ses malheurs, surtout ceux concernant Diane et George.

— « Je sais ce que c'est, » dit Mrs. Brock avec compassion. « Hiram n'avait d'yeux que pour une petite choriste et il me laissait complètement tomber. Il a fallu que je me change en chat pour faire fuir cette petite garce de la ville. »

— « Oh ! » dit Julie, se rappelant les paroles de sa mère au sujet du chat roux, je voudrais bien pouvoir en faire autant. »

— « Prenez garde ! Vous le souhaitez vraiment ? »

— « Eh bien, » fit Julie après réflexion, « je ne voudrais pas être un chat pour de bon. Pas avec une longue queue, des moustaches, etc., juste le *genre* chat, avec le courage *ad hoc* de sorte que je n'aie plus peur de Diane et que je puisse la combattre avec ses propres armes. »

— « Hum ! » fit Mrs. Brock d'un ton dubitatif. « Ce n'est pas commode. Je n'ai encore jamais changé personne en un *genre* d'animal. Peut-être que je vais bouleverser toutes les lois de la nécromancie, mais je vais essayer. » Elle regarda Julie dans les yeux et murmura quelque chose entre les dents : « Je ne sais pas ce que cela donnera, » poursuivit-elle, « je ne sais pas quelle espèce de créature vous serez au juste et pour combien de temps. Vous oscillerez peut-être, parfois. Je veux dire, vous serez comme ceci une minute et comme cela une autre, et on ne peut savoir à quel moment précis les changements auront lieu. »

— « Je risque le coup, » dit bravement Julie. « Quand allez-vous faire... ce que vous allez faire ? »

— « C'est fait, » déclara Mrs. Block.

— « Mais je ne sens rien. »

— « Ne vous inquiétez pas. Ça va venir. »

Et elle disparut.

Julie reprit le chemin de la maison et il lui vint à l'esprit qu'elle avait dû rêver tout éveillée. Il était absolument impossible qu'elle ait pu converser avec un écureuil appelé Mrs. Brock. Elle s'approcha du court de tennis et observa un moment George qui se bagarrait contre Diane.

— « Qu'est-ce qui se passe, George ? » cria-t-elle brusquement à sa propre stupéfaction. « C'est votre rhumatisme au genou qui vous fait des misères ? Donnez-moi ce battoir, je vais vous montrer comment on s'en sert. »

Tandis que George la considérait d'un œil rond, le souffle coupé, elle s'avança vers lui, prit la raquette et deux balles et en envoya une d'un revers formidable à Diane qui semblait changée en statue de sel. Pour prouver que ce service n'était pas un coup de chance, Julie lança une nouvelle balle aussi réussie que la première et commença à flanquer à sa cousine une raclée mémorable. Finalement, Diane déclara qu'elle s'était foulé la cheville et quitta le court en boitant.

Alors Julie se trouva seule avec le beau George qui la regardait avec un sourire amical et une lueur d'admiration dans les yeux.

— « Julie, » dit-il d'une voix qui fit vibrer la jeune fille jusqu'aux os, « Julie, je n'en crois pas mes yeux. »

Julie n'arrivait pas à le croire elle-même. Comment avait-elle pu battre sa cousine à plate couture et eu le toupet de parler sur ce ton familier, impudent même, à George Parker ? Brusquement réduite au silence, elle laissa tomber la raquette et partit précipitamment.

Deux chats de race indéfinie sortirent d'un massif et se mirent à suivre Julie d'un pas solennel. Ils seraient entrés avec elle si elle ne leur avait fermé la porte au nez.

*
* *

Ce soir-là, Julie arriva juste à temps pour le dîner. Elle demeura silencieuse jusqu'à ce qu'on apportât l'entrée :

— « Veine ! » s'exclama-t-elle, « du poisson ! Exactement ce qu'il faut à une fille en pleine croissance pour se faire des muscles solides. »

Elle prit avec ses doigts une truite grillée et commença à la mâcher délicatement sous les yeux effarés de sa mère, de George et de Diane.

— « Sapristi, où te crois-tu ? » s'exclama celle-ci.

— « Quand il y a du poisson au menu, les bonnes manières sont superflues, » répondit suavement Julie. « Bien sûr, » poursuivit-elle en examinant la truite d'un œil critique, « ce poisson-là a perdu ses vitamines à la cuisson. Je l'aurais préféré cru. »

— « Vous voulez dire moins cuit ? » fit George qui ne la quittait pas des yeux.

— « J'ai dit cru, George, » répliqua Julie. « Si vous ne voulez rien perdre de la valeur nutritive et du goût de la truite, mangez-la pendant qu'elle frétille encore ! »

— « Seigneur ! » s'exclama Mrs. Hatton. « On en apprend tous les jours. »

— « Ne faites pas attention à elle, » dit Diane à qui la façon dont George regardait Julie ne plaisait pas. « Elle essaye de se faire remarquer et, je dois dire, avec un manque de tact absolu. »

— « Quant à toi, Diane, » reprit Julie, « si tu mangeais plus de poisson, cru ou cuit, tu n'aurais pas les genoux aussi osseux. C'est là une de tes lacunes contre laquelle l'industrie de caoutchouc ne peut rien. »

Prise au dépourvu par cette attaque de front et éprouvant, à nouveau, une étrange crainte de sa cousine, Diane perdit tout contrôle d'elle-même.

— « Je ne mangerai pas une autre bouchée à cette table ! » glapit-elle. Elle se leva et regarda George. « Venez, George, il est temps que nous nous nous habillions pour la réception des Bascombes. »

— « Je ne savais pas que les Bascombes donnaient une réception, » déclara George qui fixait sur Julie des yeux fascinés.

— « Eh bien, vous le savez maintenant ! » fit Diane.

George hésita un moment, puis, par la force de l'habitude, se leva et

suivit Diane, tout en jetant de brefs regards à Julie par-dessus son épaule.

Mrs. Hatton adressa à sa fille un sourire rayonnant.

— « Superbe ! » dit-elle, « mais sapristi, qu'est-ce qui te prend, mon enfant ? »

Julie but un verre de lait, se lécha délicatement les lèvres d'une langue rose, puis s'étira voluptueusement.

— « Rien, Maman. J'ai sommeil. »

George raccompagna Diane chez Mrs. Hatton et, tandis qu'il l'aidait à sortir de la voiture, il leva les yeux et les écarquilla devant le spectacle qui s'offrait à lui :

Tout en haut du toit baigné par la lune était perchée une jeune personne. Elle aperçut George et lui fit un grand signe amical.

— « Montez donc, » dit la voix de Julie. « Il fait un clair de lune splendide. »

— « Comment diable êtes-vous arrivée là-haut ? » cria George.

— « Par le treillage, bien sûr. Dépêchez-vous. George, la lune ne brillera pas éternellement. »

George jeta un coup d'œil au treillage et frissonna à la vue de son aspect fragile. Puis, regardant autour de lui, il finit par découvrir une grande échelle posée contre un arbre.

— « Vous n'allez pas faire ça ! » siffla Diane, devinant ses intentions. « Vous ne voyez pas qu'elle est en chemise de nuit ? »

— « Ça m'est bien égal, » fit George d'un ton décidé. « Elle est en danger. Elle pourrait tomber d'un instant à l'autre et se rompre le cou. »

— « Une fille qui porte une chemise de nuit aussi indécente mérite de se rompre le cou ! » s'écria Diane. « George, je vous l'interdis ! »

George fit la sourde oreille. Il porta l'échelle jusqu'à la maison, et commença à grimper. Diane s'éloigna à grands pas.

Julie observait calmement les opérations, donnant un conseil de temps à autre, tandis que George arrivait en haut de l'échelle et avançait avec précaution sur le toit en pente où Julie était assise.

— « Par le treillage, ça aurait été plus vite, » lui dit-elle.

— « Ne parlons pas de ça, » dit sévèrement George. « Qu'est-ce que vous faites sur ce toit ? »

— « Mais je regarde la lune, » dit Julie d'un ton innocent. « Quel mal y a-t-il à cela ? Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui vous prend, George ? Une jeune fille ne peut pas s'asseoir sur un toit pour regarder la lune ? C'est interdit ? »

— « Une jeune fille peut parfaitement regarder la lune de la terre ferme, » dit George. « Et elle n'est pas obligée pour autant de se mettre en chemise de nuit. »

— « Ah ! la chemise de nuit, » dit distraitement Julie. « Est-ce qu'elle vous gêne, George ? Dois-je l'enlever ? »

— « Grands dieux, non ! » dit George, horrifié, « ça suffit comme cela. Venez, Julie, je vais vous aider à descendre. »

— « Quand j'aurai envie de descendre, j'y arriverai bien toute seule.

Mais rien ne nous presse, George. La nuit est à nous. Venez bavarder à côté de moi. »

— « De quoi parlerons-nous ? »

— « Eh bien, parlons de vous. Oui, plutôt de votre dos. Vous avez un dos très esthétique, Georgie. Savez-vous que j'ai souvent envie de le frotter ? »

— « Non, je ne le savais pas, » dit George nerveusement.

— « Et vous ? » demanda Julie en se rapprochant de lui, « vous n'avez jamais envie de me frotter le dos ? »

— « C'est une idée qui ne m'est jamais venue à l'esprit. »

— « Mais maintenant que vous y avez pensé, est-ce que cela ne vous plairait pas ? Ne soyez pas timide, Georgie. Regardez les choses en face et avouez que vous avez envie de me frotter le dos ? »

— « Non ! » s'écria George avec véhémence. « Je veux dire... je refuse de me laisser entraîner à pareille conversation. Ce n'est ni l'endroit ni le moment de discuter de votre dos. »

— « Bon, bon, » dit aimablement Julie en se rapprochant encore davantage, « n'en parlons plus. Mais frottez-moi le dos, voulez-vous, Georgie ? Ce serait si gentil de votre part. »

Sans réfléchir, George se mit à frotter doucement le dos de Julie dont la peau était douce et tiède sous la chemise de nuit légère.

— « Comme c'est agréable, » murmura-t-elle, « j'ai envie de ronronner. »

— « Vraiment ? » dit George. Puis il s'écarta et la considéra avec stupeur : « *Mais vous ronronnez !* » s'exclama-t-il.

— « Très juste, » dit Julie d'une voix ensommeillée. « Je ronronne. »

Et elle lui mit la tête sur l'épaule avec un soupir de contentement. George la regarda.

C'était peut-être un mirage de la lune, mais les oreilles de Julie paraissaient délicatement effilées et recouvertes de quelques poils blonds et ses yeux semblaient un tout petit peu en amande. Toutefois le ronronnement n'avait aucun rapport avec le clair de lune. C'était un bruit bas, mélodieux, rythmé, qui faisait courir un frisson le long de l'échine de George et battre son sang dans ses veines.

George était conscient du danger. Mais c'était un danger délicieux et il était trop fasciné par la beauté de Julie, trop ivre de désir pour avoir peur. Il ne savait pas quel rapport tout cela avait avec la présence de Julie sur le toit, il n'essayait pas de s'expliquer ce ronronnement, mais il savait que Julie avait soudain cessé d'être une enfant, qu'elle était devenue une femme et qu'il voulait l'épouser.

— « Je vous aime, » murmura-t-il.

— « Vraiment, mon chéri ? » dit Julie, et le ronronnement prit une inflexion de douceur.

Et George ressentit un brusque pincement à l'oreille droite : Julie l'avait mordu. Elle le regardait, les dents étincelant au clair de lune et les yeux brillants d'un feu verdâtre.

— « Ça, » dit-elle d'un ton menaçant, « c'est pour vous apprendre à tourner autour de Diane. »

— « C'est vous que j'ai toujours aimée, » déclara George en massant son oreille blessée , « mais je ne m'en rendais pas compte. Je... »

Mais Julie ne l'écoutait plus. Elle regardait quelque chose au loin.

— « Dieu me savonne ! » s'exclama-t-elle. « Vous voyez ça ! »

— « Ça quoi ? » demanda George en sortant de sa délicieuse torpeur.

— « Ce chat avec cette énorme arête ! » s'écria Julie.

Un gros matou rayé s'avançait vers eux de l'autre bout du toit. En apercevant les deux intrus, il s'arrêta, lâcha son arête, se tapit dessus et poussa un grognement de défi.

— « Qu'est-ce qu'il y a de si intéressant dans un chat qui a trouvé une arête de poisson ? » demanda George.

— « Ce qu'il y a d'intéressant ? Mais je la veux cette arête et si vous étiez un homme, Georgie, vous iriez me la chercher. »

George reprit soudain ses esprits.

— « Je refuse d'aller me bagarrer avec un chat pour une histoire d'arête, » dit-il avec indignation.

— « Alors, j'irai, » fit Julie. « Et ne vous imaginez pas que ce chat a un droit de propriété. Ici, c'est la loi de la jungle. »

Avant que George ait pu l'en empêcher, Julie se leva et s'avança d'un pas léger vers le matou. Le chat jura férocement et voyant que ses insultes n'intimidaient pas Julie, il reprit son arête et disparut avec elle dans l'ombre. Courant à une vitesse incroyable, Julie suivit son gibier. Il y eut un bref échange de grognements et Julie réapparut bientôt, brandissant triomphalement l'arête de poisson.

— « Il s'est bien battu, » annonça-t-elle avec fierté, « mais il n'était pas de taille. »

— « Et maintenant que vous avez volé son arête au chat, qu'est-ce que vous allez en faire ? » demanda George.

Julie s'assit et considéra l'arête d'un air perplexe. Puis avec une grimace, elle la jeta loin d'elle et leva sur George des yeux étonnés.

— « Mais qu'est-ce que vous faites sur ce toit, George ? Je ne sais pas comment vous y êtes parvenu, mais ce n'est pas bien de votre part de m'avoir fait monter jusqu'ici. Vous rendez-vous compte que j'aurais pu me tuer ? Je n'aurai plus jamais confiance en vous. »

— « Mais vous y êtes montée toute seule ! » s'exclama George. « Par le treillage, vous ne vous le rappelez pas ? »

— « Bien sûr que non ! » dit Julie. « Comment aurais-pu monter par le treillage ? J'aurais eu bien trop peur. »

George la regarda et fut convaincu qu'effectivement les oreilles effilées et les yeux en amande étaient un subterfuge de la lune. Julie était toujours la même, à ceci près qu'elle était encore plus timorée que d'habitude.

— « Je crois que vous avez été souffrante, » dit George d'une voix douce. « Venez, je vais vous aider à descendre. »

*
* *

Avec précaution, George fit descendre Julie et la raccompagna jusqu'à sa chambre. Il referma la porte sur elle et alla s'asseoir dans le salon pour réfléchir à son aventure nocturne. Mrs. Hatton survint, vêtue d'un kimono.

— « Que faites-vous ici si tard, George ? » demanda-t-elle. « Et qu'est-ce que c'était que ce vacarme de tous les chats, sur le toit ? »

— « C'était Julie, » dit George en tournant vers elle un visage hagard.

— « Mais que diantre Julie faisait-elle là-haut ? »

— « Elle se battait avec un matou pour la possession d'une arête, » dit George.

— « Seigneur ! Et est-ce qu'elle la lui a prise ? »

— « Oui. »

— « Ça, par exemple ! » fit Mrs. Hatton. Elle réfléchit un moment. « Qu'est-ce que Julie voulait faire d'une arête ? »

— « Je ne sais pas, » dit George. « Il y a quelque chose de très bizarre chez Julie, Mrs. Hatton. Je ne sais comment l'expliquer, mais pendant un moment, sur ce toit, votre fille a semblé avoir certaines caractéristiques du chat. »

— « Vraiment ? » fit Mrs. Hatton avec intérêt. « Et de quel genre de chat ? »

— « Qu'est-ce que cela peut bien faire, le genre du chat ? » questionna George, d'un air irrité.

— « Eh bien, j'ai le droit de savoir. C'est ma fille, après tout ! » répliqua Mrs. Hatton sur le même ton.

Brusquement, un cri épouvantable s'éleva, qui semblait venir de la chambre de Diane. Il y eut des miaulements, des grognements, des jurements et des chuintements comme si tous les chats de la création s'étaient rassemblés en un unique et tumultueux sabbat. George et Mrs. Hatton se précipitèrent hors du salon. La porte de Diane s'ouvrit et, vêtue d'un manteau de fourrure sur son pyjama, la jeune fille dégringola l'escalier quatre à quatre, suivie par une horde de félins, apparemment enragés et assoiffés de carnage.

— « Diane, ma chérie, » dit calmement Mrs. Hatton, tandis que la susdite courait vers elle, « que fais-tu donc avec tous ces chats dans ta chambre ? »

Diane sauta sur une chaise et les chats firent cercle autour d'elle en crachotant des menaces inintelligibles mais abominables.

— « Des chats ! » gémit-elle. « Je me suis réveillée, il y en avait des centaines, des milliers dans ma chambre. La fenêtre était ouverte, il en arrivait d'autres de tous les côtés. Ils étaient partout... sur le lit, sur la cheminée, sur la commode. Ils me regardaient fixement. Alors, j'ai crié, ils ont crié et l'un d'eux, un gros, énorme, m'a mordue. » Elle s'interrompit et tâta une tache rouge sur sa gorge. « Il se passe ici quelque chose de diabolique, tante Alice. »

— « Et pourquoi donc ? »

— « Parce que, » dit Diane, « ce gros chat qui m'a mordue ressemblait étrangement à Julie. »

— « Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? » interrogea la voix de Julie.

Ils levèrent la tête et l'aperçurent debout, en haut de l'escalier, dans sa chemise de nuit.

— « As-tu mordu ta cousine Diane à la gorge, Julie ? » demanda Mrs. Hatton d'une voix douce.

— « Moi ? Mais c'est grotesque ! » dit Julie qui commença à descendre l'escalier. « En voilà une idée ! »

— « Ne la laissez pas s'approcher de moi ! » hurla Diane. « Elle veut me tuer. » Elle se tourna vers George, le visage implorant. « George, je ne peux pas rester une minute de plus dans cette maison. Je rentre chez moi. Voulez-vous m'y reconduire, mon chéri ? »

George lui jeta un trousseau de clefs.

— « Je crois que je vais rester ici. »

— « Moi, je crois, » dit Diane d'un ton venimeux, « que vous êtes de connivence avec Julie et vous me le paierez tous les deux. Je... »

Les chats firent entendre un glapissement féroce et quelques-uns se dressèrent pour griffer les jambes de Diane. Elle poussa un cri aigu et s'enfuit du salon à toutes jambes. Les animaux galopèrent à ses trousses et on entendit bientôt le bruit d'une voiture qui s'éloignait, suivi par le chœur des matous désappointés.

— « Julie, » dit à sa fille Mrs. Hatton d'un ton désapprobateur, « c'est toi qui as lancé ces chats contre ta cousine ? »

— « Ça se pourrait, » dit Julie.

— « Comment as-tu réussi à faire entrer toute cette multitude dans la chambre ? Jamais je n'ai vu autant de chats de ma vie. »

— « Je ne me rappelle pas exactement, » dit Julie, « mais Mrs. H. K. Brock doit y être pour quelque chose. »

— « Et qui est Mrs. H. K. Brock ? » questionna Georges.

— « Une sorcière, » dit Julie avec simplicité.

— « Une sorcière, » répéta Mrs. Hatton. « Je savais bien qu'il y avait une explication rationnelle à toute cette histoire. »

Alors, Julie leur raconta son aventure avec Mrs. Brock. Lorsqu'elle eut terminé son récit, il y eut un long silence. Finalement, George agita les pieds, se gratta la gorge et déclara :

— « Je répugne à l'avouer, mais tout ceci paraît logique : vous avez été ensorcelée, Julie, sinon vous ne m'auriez pas mordu l'oreille sur le toit. »

— « J'ai fait ça ? » murmura Julie en rougissant, « je vous ai mordu l'oreille, moi, George ? »

— « Certainement, » dit George qui n'était pas encore tout à fait guéri du sortilège nocturne. « Et, » ajouta-t-il sans hésiter, « il faut que ça cesse avant notre mariage. »

— « Vous avez dit « notre mariage », George ? » soupira Julie. « Ai-je bien entendu ? »

— « A condition que vous alliez trouver cette sorcière et que vous lui disiez que tout est fini entre elle et vous. »

— « Vous y tenez ? » gémit Julie. « Tout me paraissait si étrange, si

magnifique, si exaltant et je me sentais si courageuse, si libre, si... »

— « Je refuse d'épouser une jeune fille qui chasse les matous sur les toits ! » déclara George avec fermeté.

— « Eh bien, » dit docilement Julie, « en ce cas, il faut que j'aie une petite conversation avec Mrs. H. K. Brock. »

Le lendemain matin, George et Mrs. Hatton observèrent Julie qui traversait la pelouse en quête de Mrs. H. K. Brock. Elle paraissait avoir grandi tandis qu'elle s'éloignait d'un pas si léger qu'il courbait à peine l'herbe. Son corps était une symphonie de courbes voluptueuses. George sentit sa gorge se serrer.

— « Etes-vous certain ? » demanda Mrs. Hatton, « que vous ne le regretterez pas ? »

George hésita un moment et eut envie de rappeler Julie. Puis il se souvint de l'épisode de l'arête de poisson et se ravisa.

— « Non ! » dit-il avec énergie.

Julie gagna l'endroit où elle avait vu Mrs. Brock pour la dernière fois ; la brave sorcière apparut et écouta attentivement ce que la jeune fille avait à lui dire.

— « Les hommes, » déclara-t-elle lorsque Julie eut terminé, « ne savent jamais ce qu'ils veulent, ni quand le bonheur est à leur portée. » Puis elle haussa les épaules. « Très bien. S'il croit ses idées meilleures que les miennes, laissons-le faire à sa guise ! »

Elle murmura quelque paroles et disparut. Au moment où Julie s'en retournait, elle se prit le pied dans un trou creusé par un écureuil et s'étala de tout son long...

*
* *

Trois semaines plus tard, George se tenait debout devant l'autel avec Julie à ses côtés et répondait « oui » à la question du pasteur. Puis, parce qu'il était censé agir ainsi, il prit dans ses bras sa jeune et enfantine épouse — qui paraissait épouvantée — et lui donna un rapide baiser. Et ses yeux errèrent sur les invités, dont beaucoup avaient considéré cette petite scène comme interprétée sans la moindre conviction.

Finalement, il aperçut Diane, debout près d'un pilier. Elle était élancée, admirablement belle et son regard était à la fois une invitation et une promesse. George se dit mélancoliquement qu'il avait troqué la réalité contre le souvenir d'une illusion. Au moment même où cette pensée lui traversait l'esprit, une femme âgée, à cheveux blancs, se matérialisa subitement près de l'autel et prit la main de Julie tout en murmurant quelques mots comme pour la féliciter.

George ne s'aperçut pas de la disparition de cette femme étrange. Trop de choses arrivèrent en même temps. D'abord, il ressentit une vive douleur dans l'oreille gauche, puis il vit, abasourdi, Julie franchir les marches de l'autel en un bond gracieux, gifler Diane, et quitter l'église en sautant de banc en banc.

Après avoir parcouru toute la ville à la recherche de son épouse disparue, George revint, fort tard, au cottage installé pour sa lune de

miel. En entrant dans le jardin, il leva les yeux et aperçut Julie assise sur le toit dans sa chemise de nuit diaphane.

— « Bonsoir, George, » cria-t-elle gaiement. « Viens là-haut regarder la lune. J'espère que cela te donnera des idées folâtres... »

*
* *

George, vêtu de sa robe de chambre, regardait les premiers rayons du soleil éclairer les traits adorables de son épouse endormie. Un sourire satisfait se jouait sur ses lèvres d'où s'échappait un ronronnement très doux.

« Au moins, elle n'a pas les oreilles en pointe, » se dit-il. Il bâilla et s'allongea près de Julie.

» Je suppose, » continua-t-il, *in petto,* « qu'il y a quelque chose de félin chez les meilleures des femmes et qu'elles sont toujours prêtes à arracher ses arêtes à la vie, d'une façon ou d'une autre, mais qu'elles se font pardonner leurs morsures et leurs coups de griffes en ronronnant lorsqu'elles sont heureuses. Un homme serait bien bête d'en demander davantage. »

Puis il se rappela l'étrange vieille femme qui avait surgi près de l'autel et lui adressa une dernière pensée avant de s'endormir.

— « Mais je vous en prie, Mrs. H. K. Brock, » murmura-t-il, « n'exagérez pas ! »

(Traduit par Catherine Grégoire.)

ICI ON DÉSINTÈGRE !

LE LIVRE DU MOIS

PYGMALION 2113 (Deadly image) par **Edmund Cooper** (Denoël, « Présence du futur »).

Un homme se réveille dans une clinique et, peu à peu, se détachent du brouillard qui l'entoure quelques images familières, celles de sa femme et de ses enfants. Il travaille dans une entreprise de bâtiment spécialisée dans la construction d'abris souterrains en prévision d'une prochaine guerre nucléaire. C'est l'année 1967... Une infirmière s'approche de lui. « Vous étiez en état d'hibernation, » lui annonce-t-elle. La voix est bizarre et l'homme, John Markham, s'aperçoit que c'est un robot presque parfait, mais un robot quand même qui lui annonce coup sur coup qu'il est un rescapé de la dernière guerre et qu'on est en l'an 2113. Les souvenirs se précisent, de plus en plus nombreux, et Markham comprend que, le conflit ayant brusquement éclaté, lui-même a été enseveli dans un abri climatisé qu'il inspectait et dont une bombe, faisant mouche, a déclenché les installations frigorifiques.

Que va-t-il faire dans un monde de cent quarante-six ans son cadet ? Il apprend que, de toute la population des Iles Britanniques, il n'est resté que quelques dizaines de milliers de personnes réparties en trois républiques et que les autres être qui l'entourent ne sont que des androïdes, bâtis par les survivants pour travailler, l'homme se réservant uniquement le droit au plaisir, en particulier aux expériences amoureuses. Et nous assisterons à l'adaptation progressive de Markham à sa nouvelle existence, à son intrigue avec Vivain, fille du Président de la République de Londres et, surtout, à l'amitié qui se développe entre lui et Marion-A, androïde de la première catégorie, qui lui a été affectée pour l'espionner, mais chez qui, par son attitude, il parviendra à provoquer un amour sincère. Nous assisterons également à la conjuration de certains hommes à l'esprit ouvert, les « Fugitifs », qui se sont aperçus que, sous couvert de travailler au profit de l'homme, les androïdes ne visent en fait qu'à l'asservir. Et c'est la révolte de tout ce que la Grande-Bretagne compte d'hommes libres pour abattre la nouvelle tyrannie et pour instaurer un régime qui n'est pas loin de rappeler celui de la lointaine Arcadie.

Voilà les grandes lignes de « *Pygmalion* 2113 » (incidemment, le titre français est infiniment supérieur au titre anglais) qui, par ses qualités et malgré quelques défauts, s'inscrit parmi la fine fleur de la production de science-fiction. Les défauts, on peut d'ailleurs les résumer en quelques lignes : un sujet qui n'est pas nouveau, un traitement qui eût peut-être gagné à être un peu moins cérébral, un idéalisme enfin peu nuancé et qui, de ce fait, semble s'adresser à une catégorie de lecteurs plus faciles que celle qu'il vise en réalité. Côté qualités, un développement serré, logique, une imagination remarquable en dépit du cadre relativement étroit dans lequel elle se meut, un dialogue brillant, une écriture qui ne l'est guère moins et un sens littéraire indéniable. Trop cérébral, disais-je plus haut — n'empêche que le dernier chapitre est fort émouvant et

qu'on se surprend à regretter la conclusion de l'auteur.

En résumé, un roman qui, malgré un cadre d'anticipation scientifique, est davantage un roman tout court, très typique de la production britannique actuelle.

Igor B. MASLOWSKI.

SCIENCE-FICTION

SURFACE DE LA PLANETE, par Daniel Drode (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Lorsque le lecteur en arrive à la page 254, poussé soit par l'amour de la science-fiction, soit par une névrose quelconque, en général il s'effondre, terrassé.

Cependant, malgré l'ennui profond, malgré la lecture difficultueuse, malgré le style « nouveau » que l'auteur à tenu à infliger au malheureux qui s'est égaré le long des pages, celui-ci ne pourra se défendre d'un certain complexe à l'égard de ce livre et ne saura jamais se libérer d'un doute quant à l'admiration ou à la terreur qu'il doit éprouver en définitive à son égard.

Dans tout jugement de valeur réside une part de subjectivité. Il est dommage que « *Surface de la planète* » ait obtenu le prix Jules Verne, car il aurait alors pu acquérir les suffrages d'admirateurs qui les lui refusent en raison du label de qualité entraîné par cette distinction.

Le fond de l'œuvre importe peu. Visiblement Daniel Drode est un homme à la mentalité lourdement chargée de pessimisme, ce dont il n'a pas voulu se disculper dans son premier ouvrage ; le visage humain lui est un insupportable affront, son contact lui lève le cœur, et « *Surface de la planète* » est tout imprégné de cette répulsion ; c'est une misanthropie-fiction.

La forme semble être la seule préoccupation de l'auteur. Le style, c'est l'homme : à la lecture, Drode apparaît comme un personnage aux multiples facettes, empruntées aux personnalités de Alain Robbe Grillet, Lewis Carroll, Raymond Queneau...

On ne peut en aucun cas reprocher à un écrivain les influences qu'il a subies au cours de ses lectures précédentes ; il n'est donc pas question de démonter systématiquement la mécanique littéraire de ce livre en accusant son auteur de plagiat. Il est cependant regrettable que Drode n'ait pas su intégrer plus intimement le style des écrivains dont il s'est fait le continuateur et qu'il ne nous ait livré qu'un pénible devoir de vacances, souvent truffé de barbarismes et de solécismes qu'il aurait pu éviter en se traduisant lui-même.

Le héros de l'histoire est le fruit d'une civilisation souterraine que les dirigeants de la Terre ont été amenés à fonder à la suite de la pollution atomique de la surface, civilisation où chaque homme est enfermé dans une cellule, isolé de ses congénères, n'ayant pour toute fenêtre sur l'extérieur que les « visions » — sorte de cinéma sensoriel —, pour tout moyen de communication que le « phone », pour toute nourriture que des tablettes. A la suite du dérèglement progressif du Système, les humains sont amenés à fuir leur prison et à gagner l'air libre dont la radioactivité est maintenant nulle.

Le héros est désormais décanté des contraintes extérieures que lui imposaient une société fondée sur la promiscuité ; il parle un langage concis, débarrassé des miasmes de la métaphore. Un jour, il rencontre un survivant des temps anciens, les deux hommes échangent quelques idées et l'ex-habitant du Système conclut : la nature peut donc

souiller l'être humain à tel point qu'il pique son cerveau d'idées fixes et encrasse son langage de termes inutiles...

Par la suite, nous découvrons avec stupéfaction (l'histoire est contée par le héros) un texte farci d'images, quelquefois belles d'ailleurs, sans rapport avec les normes d'un langage basé sur la précision, jusqu'à la fin du livre qui prend la forme d'un poème, avec tous les désordres stylistiques de la confusion mentale que de nos jours ce terme implique.

Certes, « *Surface de la planète* » représente une tentative intéressante dans le domaine de la science-fiction ; c'est le premier essai d'une symbiose entre ce qu'il est convenu d'appeler la littérature d'avant-garde et le genre qui nous préoccupe. C'est également un ratage au niveau des ambitions de l'auteur. Non seulement ce langage, ce style nouveau, ne convainc pas une seule fois, non seulement son élaboration n'a pas été assez minutieusement préparée, mais le thème même du livre n'offre réellement aucun rapport original. Encore une fois nous assistons, après une brève introduction dans le monde souterrain, à une errance sans but sur la surface de la planète qui se traduit par des descriptions quasi préhistoriques. Les ingrédients qui auraient pu pimenter l'histoire sont extrêmement fades : les mutants, survivants superficiels des explosions nucléaires, n'offrent aucun pittoresque ; les êtres bidimensionnels qui apparaissent à la fin de l'ouvrage en sont rapidement évincés.

Il en est de même pour les problèmes que suggérait « *Surface de la planète* » ; ils sont escamotés. Et l'on pense en particulier aux relations entre hommes et femmes, aux buts du Système, aux interférences entre les mutants et les hommes, les hommes et les êtres bidimensionnels, etc. L'auteur esquisse des hypothèses, ne se livre jamais à la démonstration et refuse énergiquement de conclure.

Lorsque nous apprenons à la dernière ligne que toute cette histoire n'était que le fruit des « visions », nous comprenons enfin que Daniel Drode vient de rêver le livre qu'il aurait voulu faire et qu'il écrira peut être un jour, du moins nous l'espérons.

INTÉRIM.

•

AN... 2391, par B. R. Bruss (Fleuve Noir).

Ce roman est la suite de « *Terre... siècle* 24 » du même auteur, ouvrage dans lequel nous assistions au relèvement de l'humanité après les horreurs d'une guerre nucléaire, grâce aux « Cerels », abréviation de cerveaux électroniques, machines monstrueuses, tellement parfaites qu'elles en sont quasi humaines. « *An*... 2391 » est l'histoire de la révolte des Cerels contre l'humanité ou, pour être précis, contre l'élite dirigeante, les Cercles noirs, c'est-à-dire un groupe de savants triés sur le volet et chargés de la manœuvre des Cerels. La raison ? Tout simplement parce que certains Cercles noirs se révèlent cruels et même parfois sadiques.

B. R. Bruss a fort bien développé son idée et son nouveau roman est écrit avec tant de conviction qu'il en devient émouvant et parfois même bouleversant. Traité d'une façon plus littéraire, « *An*... 2391 » aurait pu devenir remarquable. Tel qu'il se présente et compte tenu du fait qu'il s'adresse à la grande masse des lecteurs, il possède suffisamment de qualités pour intéresser non seulement cette dernière, mais aussi certains amateurs plus difficiles auxquels ils procurera quelques heures de détente.

I. B. M.

•

REACTION DELUGE, par F. Richard-Bessière (Fleuve Noir).

Un ouvrage qui se rattache davantage au genre fantastique qu'à la catégorie anticipation, bien que son personnage central, un savant (fou comme il se doit), vienne d'un autre univers. J'avoue néanmoins que cette histoire


Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.
Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
2 NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS
120 VOLUMES PUBLIÉS
VIENT DE PARAITRE :
N° 147. Maurice Limat : LE SANG DU SOLEIL
N° 148. F. Richard Bessière : ON A HURLÉ DANS LE CIEL
Quelques titres parus :
PIÈGE DANS L'ESPACE - LE 32 JUILLET
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250
ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

de monstres fabriqués par ledit savant et qui sont destinés à remplacer l'humanité, victime d'un déluge artificiel, ne m'a guère satisfait. Certains chapitres font penser à « *L'île du Dr. Moreau* », d'autres à « *Vingt mille lieues sous les mers* », mais ce ne sont là qu'impressions fugitives et l'ensemble n'est au fond ni chair ni poisson — un roman d'aventures plutôt hybride qui intéressera peut-être les lecteurs peu exigeants, mais que l'amateur plus averti considérera comme trop enfantin.

I. B. M.

FANTASTIQUE

LA CHAINE DE FEU, par Kurt Steiner (Fleuve Noir, Collection « Angoisse »).

Kurt Steiner (pseudonyme d'un auteur bien de chez nous) est un curieux bonhomme. Principal pilier d'une collection plutôt méprisée par les véritables amateurs de fantastique, il y a publié le chiffre impressionnant de vingt romans en quatre ans, tout en se payant le luxe de faire de plusieurs d'entre eux — notamment les plus anciens — d'excellents livres surpassant nettement le niveau habituel de ladite collection.

Certains romans de Steiner, que j'ai découverts, je l'avoue, rétrospectivement, sont d'authentiques œuvres fantastiques témoignant d'une sincérité d'inspiration certaine. Je citerai notamment : « *Fenêtres sur l'obscur* », fantasmagorie très élaborée, réalisée avec un sens tout pictural de la mise en scène ; « *De flamme et d'ombre* », hallucinante histoire, en forme de cauchemar, du contact avec un monde intercalaire, développant un climat digne de Jean Ray ; « *Les pourvoyeurs* », qui reprend en l'étoffant le thème du précédent ouvrage et constitue peut-être la meilleure réussite de Steiner.

Beaucoup d'autres, hélas ! et notamment ces derniers temps, ont été bâclés avec le souci évident d'assurer la subsistance matérielle de leur auteur. On peut le regretter, dans la mesure où Steiner a laissé présager de quoi il était capable. Pourtant, il arrive encore, au milieu d'une production devenue décevante, qu'il nous offre une œuvre qui frappe. C'est le cas d'un de ses derniers romans, « *La chaîne de feu* ».

« *La chaîne de feu* » n'est pas de la même qualité que les livres que j'ai cités plus haut. Mais il y a, dans cette histoire échevelée de transferts de personnalité en série, quelque chose d'agréablement délirant, qui tranche sur le tout-venant et témoigne suffisamment en faveur de l'imagination de l'auteur. Le récit atteint même, dans sa dernière partie, une sorte d'envolée épique au fur et à mesure que ses péripéties se précipitent, et il se hausse en conclusion jusqu'à une perspective assez vertigineuse.

L'écueil essentiel, bien sûr, réside dans la méthode d'écriture de Steiner. A la cadence où il travaille, on ne peut exiger de lui qu'il fignole. Son métier lui permet de se tirer d'affaire, mais le roman souffre d'être écrit au gré de la plume, de n'être pas assez fouillé. L'emploi d'idées séduisantes ne suffit pas à pallier entièrement cette carence.

Kurt Steiner vient d'abandonner la collection « Angoisse » et il se consacre désormais à la collection « Anticipation », chez le même éditeur. Il faut souhaiter qu'il y jouisse d'une plus grande liberté d'action, lui permettant de soigner davantage ce qu'il écrit. D'ores et déjà, on dit le plus grand bien de son dernier S. F. : « *Le 32 juillet* ». Nous en reparlerons le mois prochain.

Alain DORÉMIEUX.

LA VILLE DE SABLE, par Marcel Brion (Albin Michel).

Les lecteurs de « *Fiction* » connaissent Marcel Brion, dont nous avons publié deux nouvelles (1) et dont le récent recueil fantastique, « *La chanson de l'oiseau étranger* », a été critiqué dans nos colonnes (2). Dans son nouveau roman, il nous conte l'étrange histoire d'un archéologue d'aujourd'hui, à la recherche de manuscrits manichéens dans les ruines des villes antiques d'Asie centrale, enfouies sous le sable, et qui voit une de ces villes renaître mystérieusement à la vie. Et non seulement il assiste à ce spectacle, mais il se mêle à cette vie, au tumulte des bazars et des caravansérails, à cette existence exotique et grouillante, recréée par l'auteur avec le soin et la minutie de l'historien qu'il a été, à côté de ses activités de romancier.

Le livre a la rapidité, la puissance d'émotion et de suggestion d'un roman d'aventures. Mais ces aventures, toutes étranges et passionnantes qu'elles soient, se déroulent aussi sur le plan spirituel. Les divers personnages avec lesquels l'archéologue se lie d'amitié — le marchand de pierres précieuses, la mère des signes, le conteur d'histoires, le chamelier — lui apportent progressivement les éléments d'une véritable initiation mystique. Par eux, il accède aux énigmes avec lesquelles l'Orient ancien était familier et dont l'Europe a oublié le solution.

Mais un jour, la cité disparaît sous une tempête de sable, et l'homme se retrouve dans le présent, seul dans le désert, face à ce même sable accumulé par les siècles autour des ruines de la ville. A-t-il réellement vécu cette extraordinaire aventure ? L'a-t-il rêvée ? Qu'importe : il est désormais un homme qui a *vu*, un homme qui *sait*, et dont la vie est prodigieusement enrichie et transformée en profondeur par cette expérience.

La critique allemande, qui a connu ce roman avant la France, l'a comparé aux œuvres de Hermann Hesse, de Hugo von Hofmannsthal, d'Ernst Jünger : c'est dire les mérites de l'œuvre.

INTÉRIM.

(1) Voir n° 33 : « *La rue perdue* » et n° 57 : « *Le carnaval d'Orvieto* ».

(2) Voir n° 58.



Chronique Théâtrale

GASTON LEROUX AU THÉÂTRE GRAMONT
ou
LES MYSTÈRES DE LA RUE GÉRANDO

par ROLAND STRAGLIATI

Il ne m'arrive jamais de passer rue Gérando — j'y passe souvent — sans évoquer le fantôme, à la fois terrifiant et falot, de feu Théophraste Longuet, ex-fabricant de timbres en caoutchouc. L'endroit est toujours aussi quiet, effacé et ostensiblement bien-pensant qu'il l'était en cette lointaine année 1899, quand Gaston Leroux y logea d'autorité son pitoyable héros dans un douillet appartement d'un loyer annuel de douze cents francs. On y voit encore ces mêmes toits d'ardoise et de zinc où Longuet avait accoutumé d'aller se dégourdir les jambes, en cas de nécessité, et un « Grand Bouillon Restaurant Hémery » dont la devanture modern-style s'obstine à vanter le « Prix fixe à 1 f. 30 ».

J'aime à imaginer que ce n'est point sans arrière-pensée que Leroux a choisi ce quartier, cette rue, surtout, sise à deux pas du kiosque à musique du square d'Anvers, du petit hôtel particulier de M. Georges Ohnet et de ce rez-de-chaussée de l'avenue Trudaine où le marquis Stanilas de Guaita devait mourir mystérieusement, à la fleur de l'âge, en 1898. A ce propos, tout me porte à croire que ç'aurait été à cet occultiste distingué — s'il avait vécu davantage — plutôt qu'à M. Eliphas de Saint-Elme de Taillebourg de la Nox, son concurrent direct, que l'excellent Adolphe Lecamus, le meilleur ami du ménage Longuet, aurait demandé une consultation lors de l'épouvantable drame qui devait bouleverser à jamais trois existences jusque là paisibles et harmonieuses.

On sait, Gaston Leroux nous l'a dit dans « *La Double Vie de Théophraste Longuet* », — publiée, si je ne me trompe, en 1903, sous une forme et à un prix qui n'avaient rien de « populaire », — on sait, dis-je, que tout a commencé le mercredi 28 juin 1899, au début de l'après-midi... Ce jour-là, Théophraste qui venait de fêter ses quarante et un ans et de se retirer des affaires, Théophraste avait décidé d'aller visiter la Conciergerie en compagnie de sa femme, la désirable Marceline, et du féal Adolphe, lequel lui en imposait un peu, car il avait « traversé la mer ». L'ex-fabricant de timbres en caoutchouc était de fort belle humeur et, quoique timide, parlait d'abondance : « Je suis un vieux Parisien, », confiait-il au gardien qui leur ouvrit la lourde porte de fer, « et si j'ai attendu ce jour pour visiter les monuments du passé, c'est que mon état ne m'a point laissé de loisir jusqu'à l'heure de la retraite. Cette heure a sonné, monsieur, je vais m'instruire... »

Hélas ! sa connaissance des vestiges de notre grandeur devait en rester là ; et ce fut la faute de Louis-Dominique Cartouche... De Cartouche qui dut à des crimes variés, mais tous également admirables, d'être roué vif en place de Grève au joli temps de la Régence. De Cartouche, dit « l'Enfant », dont l'âme inapaisée errant à la Conciergerie, dans l'allée des Pailleux, venait sans préavis

de se réincarner en Longuet, à la blême lueur d' « *un rayon que le soleil avait oublié là depuis le commencement de l'Histoire de France* ».

Dès cet instant, d'homme de bien qu'il était l'ex-fabricant de timbres en caoutchouc devint, à son corps défendant, un assassin d'élite. Et l'on peut avancer que revivant alors, avec un décalage de cent soixante-dix-huit ans, l'industrieuse existence de « l'Enfant », il n'eut point le loisir de profiter autant qu'il l'avait souhaité du confort de son salon de la rue Gérando, des délices agrestes de la villa « Flots d'Azur » — récemment acquise à Esbly — non plus que de ces reposantes parties de pêche, au bord de la Marne, qu'organisait si bien l'ami Adolphe, ce cher Adolphe qui ne le quittait pas davantage qu'il ne quittait Marceline. Bref, Théophraste ne sut bientôt littéralement plus où donner de la tête.

A commencer par celle de M. Houdry... Cet estimable patron boucher abattait chaque jour « son » veau, clandestinement, et Longuet aimait à le regarder faire; pourtant, il s'inquiétait : « Vous devriez vous méfier, mon cher monsieur Houdry, » répétait-il souvent, « vous verrez que *ça finira par se savoir chez les veaux !* » Le fait est que l'on retrouva certain jour la tête de M. Houdry fort proprement accommodée et parée du persil le plus fin, cependant que le veau batifolait sur les boulevards extérieurs. Il venait apparemment de découper le patron boucher ; mais le docte commissaire Mifroid n'en soupçonna pas moins Théophraste-Cartouche d'avoir un tant soit peu contribué à la réussite de la chose. D'autant qu'il y avait déjà un précédent fâcheux : l'essorillement de M. Petito, professeur d'italien, que Longuet avait impeccablement perpétré « dans sa cuisine » car « il tenait à ses carpettes ».

Par la suite, l'ex-fabricant de timbres en caoutchouc prit tout de même sur lui de se ménager quelques petits plaisirs au tréfonds des catacombes parisiennes. Il les dut un peu à l'aimable érudition du commissaire Mifroid, qui l'avait accompagné par devoir, et beaucoup à de « gentes dames », en coiffes et en hennins, qui s'employèrent à l'obliger le plus galamment du monde. Mais ce ne fut là qu'un court répit pareil à cet autre, déjà lointain, durant lequel Cartouche, exorcisé par les soins du sâr Eliphas de Saint-Elme de Taillebourg de la Nox, consentit à se laisser momentanément oublier.

Un soir, un sombre soir, Cartouche réclama de nouveau son tribut... Théophraste venait tout juste de surprendre la tendre Marceline pâmée sous les baisers du fidèle Adolphe. Ce fut terrible ! Le pauvre homme ne s'était jamais douté de rien ; il sanglota d'abord comme un gamin, puis il décapita sa conjointe, « une si belle femme ! » Exactement comme l'avait fait Cartouche lors de la trahison de sa propre épouse...

Après cela, Longuet n'avait plus qu'à disparaître : il le fit bellement, « à la française », en mourant, avec une grande sérénité et le pardon sur les lèvres, dans une chambre anonyme, passablement éloignée de cette calme rue Gérando qu'il avait tant aimée. En fait, il n'était pas tellement coupable car, dit Gaston Leroux qui fut avocat, « bien des crimes apparaîtraient moins obscurs si l'on faisait comparaître sur les bancs de la cour d'assises *ce complice qui se cache au fond des siècles ! Que MM. les juges y songent !* »

Telle est l'étrange, la cocasse, la pathétique et poétique histoire que nous présente aujourd'hui le Théâtre Gramont, avec la complicité efficace de M. Jean Rougeul dont je dirai que sa tâche d'adaptateur n'était guère facile et qu'il

a sans doute un peu trop respecté son modèle. Mais quoi ! peut-on honnêtement lui reprocher de nous restituer la voix même de Gaston Leroux, cette grande voix cordiale, généreuse et railleuse, et de nous révéler, avec ces vingt-sept tableaux, la sixième (1) et dernière œuvre dramatique — posthume, celle-ci — du créateur de Rouletabille ? Je n'en suis pas sûr.

(1) Les cinq autres sont les suivantes : « *La Maison des Juges* » (Odéon, 1907); « *Le Lys* », en collaboration avec Pierre Wolff (Vaudeville, 1908); « *L'Homme qui a vu le Diable* », d'après la nouvelle du même nom (Grand-Guignol, 1911); « *Alsace* », en collaboration avec Camille Dreyfus (Théâtre Réjane, 1913); et « *La Gare régulatrice* », en collaboration avec Yves Mirande (Scala, 1916).

D'une distribution nombreuse et remarquable à tous égards, il me faut détacher MM. Christian Marin (Théophraste), Pierre Tornade (Adolphe), Michel Bouquet (le commissaire Mifroid), Georges Audoubert (Eliphas de Saint-Elme), Jacques Ferrière (M. Houdry) et la ravissante Mlle Zanie Campan (Marceline) que l'on est bien aise de voir enfin ailleurs qu'au morne T. N. P. La mise en scène ingénieuse et sensible de M. René Dupuy, les décors et les costumes de M. Jacques Noël et la musique de M. Jean Wiéner sont très exactement ce qu'ils devaient être. Courez au Théâtre Gramont !...

Et lisez ou relisez, au retour, ce livre étonnant qu'est « *La Double Vie de Théophraste Longuet* », et que l'on va rééditer. Vous ne le regretterez pas.

Nous apprenons en dernière minute que « La Double Vie de Théophraste Longuet » *vient de quitter l'affiche du Théâtre Gramont. Nous le déplorons bien vivement. Mais, étant donné la rareté des manifestations d'une véritable dramaturgie fantastique, nous avons pensé que* « Fiction » *se devait néanmoins de donner à ses lecteurs le compte rendu de ce spectacle authentiquement insolite.*

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 100 F.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

RECHERCHE collection Hetzel, ouvrages J. VERNE.
Claude B. COURIOL, à Beaufort-sur-Gervanne (Drôme).

TRIBUNE LIBRE

Le canari ne chante plus depuis 1897 (et avant...)

par J. J. BRIDENNE

C'est avec une satisfaction un tant soit peu acide que j'ai lu, dans le n° 71 de **« Fiction »**, l'appréciation de Gérard Klein sur **« Le canari ne chante plus »**, un récit de « contre-utopie » bien plutôt que de science-fiction, qui en vaut d'autres — qui vaut sans doute plus que d'autres — mais avec lequel ressort le caractère lassant et, à la longue, factice des tableaux de futures sociétés closes, étouffantes, dirigées par une Organisation super-rationnelle et super-communautaire contre laquelle s'insurge immanquablement quelque survivance de personnalité humaine. Qu'à ce sujet l'individu pensant et sentant éprouve une impression d'immense danger est une chose. C'en est une autre de se demander si, littérairement, ce sujet est encore « rentable », s'il n'urge pas qu'il se renouvelle et, d'abord, s'il **peut** se renouveler.

Car Gérard Klein nous rappelle que **Nous autres,** du russe Zamiatine, exprimait de telles idées voici quelque 30 ans. Permettons-nous de préciser qu'elles le furent même plus tôt, puisqu'en 1897 un auteur français donnait une manière d'anticipation n'ayant attendu ni le fordisme, ni le soviétisme, ni le fascisme pour satiriser une telle conception de la Société !

En 1897, en effet, Paul Adam publia ces **Lettres de Malaisie** qui devaient se retrouver par la suite sous le titre de **La Cité prochaine.** Le livre peut surprendre chez ce romancier, à la fois réaliste et symboliste, de mœurs modernes et anciennes qui voulut se faire le chantre critique et épique du capitalisme industrialisé et de l'idéal libéral.

En tout cas, on y assiste à une de ces révoltes instinctives de l'individu contre la collectivité trop bien organisée auxquelles nous ont accoutumés **Nous Autres, Le Meilleur des Mondes, Le Retour au Silence** (1) et leurs innombrables ressucées.

Il s'agit en effet d'un diplomate espagnol qu'une enquête en Indonésie introduit dans une colonie d'émigrés français rigoureusement organisée selon les principes d'idéalisme social communs à Saint-Simon, Fourier et Cabet. A l'encontre des tentatives de même ordre qui virent le jour avant (et encore après) le milieu du siècle dernier, celle-ci a pleinement réussi. Elle s'est accompagnée de puissants progrès techniques, notamment d'une parfaite conquête des airs par un combiné d'aéroplane et de ballon dirigeable — ce problème tint une place appréciable dans l'ensemble des romans de P. Adam qui constituèrent son **« Histoire d'un idéal à travers les siècles ».** — Elle s'est accompagnée de toutes sortes de réalisations gymniques, eugéniques et hygiéniques, artistiques même, qui ont de quoi séduire, et d'une parfaite légalisation de l'amour libre. Seulement, elle s'est accompagnée aussi d'une manière de culte impérieux de la Cité qui, en quelques générations, a aboli toutes velléités de non-conformisme ou de simple sentiment personnel. On est «heureux » dans cette Icarie, mais tel n'est pas — bien entendu — l'avis

---

(1) Pourquoi oublie-t-on aussi délibérément cette remarquable S. F. de Stéphane Mautem (pseudonyme du Dr Etienne De Greef) ?...

du voyageur égaré issu de la traditionnelle Europe chrétienne et libérale. Passons sur ses étonnements balancés entre une manière d'admiration involontaire et une répulsion souvent scandalisée, en ce qui concerne entre autres la conception en vigueur sur les rapports entre sexes. C'est la sienne — la vôtre ? — c'est la conception d'un amour-sentiment sans partage, de la passion « individuelle à deux » qu'il finit par communiquer à une habitante de la Cité prochaine, la décidant à fuir avec lui l'inhumain Paradis, à fuir ensemble pour le meilleur ou le pire (apparemment pour le pire, l'épilogue donnant à juger que les fugitifs ont trouvé la mort comme prix de leur rébellion contre la collectivité cachée, noyau de l'humanité « prochaine »).

Ce n'est sans doute pas le monde d'Orwell, mais celui se rencontrant du **Meilleur des Mondes** au **Canari ne chante plus,** qui est préfiguré dans ce roman oublié (comme semble d'ailleurs l'être à peu près tout l'œuvre de Paul Adam). D'ores et déjà, tous les problèmes de principe afférents au heurt entre les notions d'individualisme et la possibilité d'une Société-reine scientifiquement organisée et tendant à n'être qu'une termitière humaine peuvent s'y déceler. Certes, l'auteur, malgré des ironies à la mode voltairienne, ne prend pas ouvertement parti contre. Mais la victoire psychologique et amoureuse remportée par son héros-narrateur paraît sincèrement significative.

Nous sommes donc au regret. Mais ce problème d'avenir moral et social n'est pas un fruit sans mélange des angoisses actuelles, ni les affabulations auxquelles il peut donner lieu. Car il est légitime de voir des répliques aux **Lettres de Malaisie** (des contre-contre-Utopies, en somme) dans **Travail** de Zola et **Sur la Pierre blanche** d'Anatole France.

■ ***Les activités du Club Futopia.***

Sous le titre de : *« Les marges (fictions conjecturales d'expression française »* le Club Futopia commence la publication d'une Bio-bibliographie de la littérature fantastique française (comprenant toutes les formes du fantastique, y compris la science fiction et les œuvres préhistoriques).

Cette bibliographie comportera mention détaillée de ***toutes les éditions*** de chaque œuvre (ceci s'appliquant aussi à chaque nouvelle parue en volume), les ***pseudonymes,*** des articles sur les ***collections*** et ***périodiques*** où a paru un pourcentage important d'œuvres intéressant le domaine envisagé, et sera suivie d'un ***Index par titres.***

Elle paraîtra sous forme de cahiers ronéotypés au format 29,5 × 21, chaque cahier étant affecté à une lettre de l'alphabet. La lettre A sortira en janvier 1960. Au fur et à mesure de la publication des lettres suivantes, paraîtront des ***Suppléments*** qui tiendront le lecteur au courant des dernières éditions, et comporteront les ***addenda*** et ***corrections*** inévitables.

L'ensemble, étalé sur plusieurs années, formera un volume dont l'épaisseur est imprévisible, mais dont le prix, pour les membres du Club, ne dépassera pas : F suisses 25. — (F français 3 000 F.), chaque fascicule revenant à F suisse 1. — (F français 120.) Ce prix est doublé pour les non-membres.

Les paiements s'effectueront ***à réception*** de chaque fascicule. On peut déjà s'inscrire sans aucuns frais, ***uniquement par carte postale*** adressée à Pierre Versins, Primerose 38, Lausanne (Suisse).

TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »

(Septième année.) — 2e semestre 1959. (Nos 68 à 73.)

Dépôt légal : 4e *trimestre* 1959. — *Le Gérant :* M. RENAULT.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.